

SAS [174] – Al- Qaïda attaque - tome 2

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



AL-QAÏDA ATTAQUE!: 2

*La traque au Pakistan
du camp secret des
Kamikazes d'AL-QAÏDA!*

GÉRARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S.-174

AL-QAIDA ATTAQUE !

Tome 2

CHAPITRE PREMIER

Malko fut accueilli à la porte n° 8 de Thames House par Barry Huntington, le responsable du Groupe Antiterroriste Interservices, au sein du MI5. Le regard plus bleu que jamais, le Britannique l'emmena à son bureau, au deuxième étage, et ferma soigneusement la porte.

— J'ai prévenu Tom de votre venue, dit-il. Il a l'air content de vous voir.

— Comment est-il ?

— Abattu. Il mange à peine. D'après les caméras, il dort mal, par à-coups.

Cela faisait quatre jours que Tom Atkins, convaincu d'être la « taupe » d'Al-Qaida au cœur des Services britanniques, était détenu dans une cellule au sous-sol de Thames House, le siège du MI5, sans avoir encore été présenté à un juge. Jusque-là, l'affaire était totalement inconnue du public. Seuls, le ministre de l'Intérieur, quelques très hauts fonctionnaires du MI5 et du MI6 et Malko étaient au courant. Lorsque les Services britanniques étaient confrontés à une situation de ce genre, ils tournaient sept fois leur langue dans leur bouche avant de la rendre publique. L'expérience avait prouvé que la réputation d'un Grand Service souffrait toujours de l'exposition à un cas de « pénétration ». Depuis la fin de la guerre froide, c'était le premier, en Angleterre.

Au profit de surcroît d'Al-Qaida, une structure terroriste que personne n'aurait pensé capable d'un tel exploit.

Malko, ayant proposé à Sir George Cornwell, le directeur du MI6, de « retourner » Tom Atkins, au lieu de le juger et de l'envoyer en prison pour de longues années, se retrouvait au cœur de l'action. L'idée de battre Al-Qaida à son propre jeu l'excitait beaucoup intellectuellement, même si cela comportait des risques élevés. Le premier était que, une fois libéré, Tom Atkins en profite pour filer. Cependant, l'enjeu était élevé. Tout le monde savait qu'Al-Qaida préparait une vague d'attaques ciblées, menées par des convertis de race blanche entraînés quelque part au Pakistan. Il fallait coûte que coûte trouver le lieu où ils se trouvaient et les éliminer avant qu'ils ne partent à l'attaque.

Or, c'est justement Tom Atkins qui avait saboté l'opération qui devait permettre la découverte de ce camp^[1]. Ce serait une belle

revanche pour les Britanniques et les Américains, de retourner contre les islamistes leur taupe.

Sir George Cornwell avait soumis le projet à son supérieur, le ministre de l'Intérieur. Et, le matin même, le directeur du MI6 avait appelé Malko pour lui dire qu'il lui donnait carte blanche pour réaliser son plan.

Évidemment, comme dit le proverbe allemand, « le Diable est dans les détails »... C'était à Malko de démontrer que son idée était réalisable. Et du coup, c'était lui qui était chargé de retourner l'ex-agent du « 5 ».

Toute l'affaire étant entourée du secret le plus absolu, la plupart des agents du MI5 ignoraient encore que leur collègue était incarcéré sous leurs pieds. La maîtresse de Tom Atkins, la superbe Pakistanaise Tarika Nawaz, n'avait pas encore été inquiétée et devait penser que Tom Atkins avait pu prendre la fuite. Surveillée par le MI5, elle continuait tous les jours à se rendre à son travail chez Harrod's, où elle dirigeait le rayon « Thés » d'un des *Food Halls*.

Barry Huntington s'assit face à Malko et dit d'un ton accablé :

— Cette histoire est épouvantable !

— Vous ne l'aviez jamais soupçonné ?

— Jamais ! reconnu le Britannique. C'était l'un des nôtres. Il faisait sérieusement son travail et avait un profil absolument lisse.

Malko soupira.

— C'est souvent comme ça. *Well*, je vais essayer de lui parler.

Ils prirent l'ascenseur jusqu'au sous-sol. Deux membres de la sécurité intérieure du MI5 veillaient à l'entrée d'un couloir desservant plusieurs cellules. C'est là qu'on interrogeait parfois des agents étrangers surpris sur le sol britannique, après qu'ils avaient été appréhendés par la Spécial Branch de Scotland Yard, car le « 5 » n'avait aucun pouvoir de police.

Ils ouvrirent la grille et Barry Huntington précéda Malko jusqu'à la dernière cellule à droite. Il débloqua le verrou Chubb et s'effaça.

— Bonne chance ! dit-il, avant de refermer la porte.

La pièce étant surveillée par des caméras vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il saurait quand Malko aurait terminé.

Tom Atkins, en chemise, sans cravate ni ceinture, était allongé sur le lit de camp. Il se leva et, de lui-même, alla s'installer sur une des deux chaises installées de part et d'autre de la table. Il avait maigri et son teint était gris, comme tous les gens privés de lumière naturelle. Malko ne perdit pas de temps.

— Tom, dit-il, je suis venu pour faire une proposition qui concerne votre avenir. Vous êtes libre de la refuser ou de l'accepter, mais, dans les deux cas, les conséquences seront lourdes pour vous.

Avant même de répondre, l'agent britannique demanda :

— Où est Tarika ? Elle a été arrêtée ?

— Non, assura Malko. Elle continue à aller à son travail. C'est du moins ce qu'on m'a dit ; elle doit vous croire parti loin d'ici.

Les coins de la bouche bien dessinée de Tom Atkins s'affaissèrent légèrement, mais son regard ne vacilla pas.

— Que voulez-vous me proposer ? demanda-t-il d'une voix égale.

— D'abord, répondit Malko, je voudrais que vous me confirmiez ce que vous m'avez dit la dernière fois. Au cas où vous seriez démasqué, il était prévu que vous quittiez la Grande-Bretagne pour tenter de gagner le Pakistan.

— C'est exact, confirma Tom Atkins.

— Ensuite, enchaîna Malko, que deviez-vous faire une fois arrivé au Pakistan ?

— Appeler un certain numéro de téléphone.

— Et ensuite ?

Une légère surprise passa dans le regard de Tom Atkins.

— Ensuite, répéta-t-il, je pense que l'on m'aurait mis à l'abri.

— Croyez-vous qu'Al-Qaida aurait cherché à vous réutiliser ?

— Comment ? Je suis grillé et ils le savent.

— Comme taupe, certainement, reconnut Malko, mais apparemment ils utilisent désormais des convertis de race blanche pour commettre des attentats suicides.

Tom Atkins lui jeta un regard incrédule.

— Vous voulez que je leur propose de devenir un kamikaze ?

Visiblement, il ne s'était pas attendu à cette hypothèse. Malko se dit que c'était le moment d'exposer son idée.

— C'est la raison de ma visite, dit-il. Après vous avoir quitté le soir de votre arrestation, j'ai dîné avec Sir George Cornwell et je lui ai fait une suggestion. Au lieu de vous faire passer en justice, ce qui ne rapportera rien à personne, vous offrir plutôt une chance de « réhabilitation ».

Tom Atkins demeura de marbre mais son regard brilla légèrement. Il avait très bien compris.

— Vous voulez « pénétrer » Al-Qaida, par mon intermédiaire ?

— Exact ! reconnut Malko. Je sais que ce ne sera pas facile. J'ignore même si c'est *possible*. Mais nous ne pouvons examiner les modalités possibles de l'opération qu'après avoir obtenu votre accord de principe. Il faut vous souvenir que, si je me retire de ce dossier, votre sort est scellé. Vous serez jugé, condamné pour trahison et, au mieux, vous passerez de longues années en prison. Quant à votre amie, Tarika, elle risque d'être inculpée pour complicité, et, même si elle ne reçoit qu'une peine légère, elle sera expulsée de Grande-Bretagne vers le Pakistan. Ce qui signifie que vous avez peu de chances de la voir pendant une très longue période de temps.

Tom Atkins hocha la tête. Machinalement, il avait attrapé un paquet de cigarettes et allumé une Benson.

— Je sais tout cela, reconnut-il. Je ne pense même qu'à cela. Seulement, ce que vous me proposez n'est pas réaliste. Je sais comme vous que les défecteurs, lorsqu'ils sont pris, ont un avenir limité. Certes, ceux qui les ont poussés à changer de camp les traitent bien. À Moscou, George Mac Lean et Antony Burgess n'ont jamais manqué de whisky, mais ils ont vécu comme des légumes. Inutiles et inutilisables.

Intérieurement, Malko salua l'honnêteté intellectuelle de l'agent du MI5. Un bon point pour lui. C'était le moment de porter sa botte décisive.

— Je suis parfaitement d'accord avec vous, reprit-il. Mais, dans le cas présent, il y a une carte à jouer. Supposez que vous déclariez à vos amis d'Al-Qaida que vous souhaitez vous joindre aux kamikazes qui s'apprêtent à frapper le monde occidental, pensez-vous qu'ils refuseront ? À leurs yeux, vous êtes musulman, vous avez rendu de grands services et ils manquent de gens comme vous.

Tom Atkins se redressa.

— Ils ne me croiront pas ! objecta-t-il. Quelle serait ma motivation ?

— La même que celle qui vous a poussé à changer de camp : Tarika. Si vous arrivez à les convaincre qu'elle a été arrêtée et sera condamnée à une lourde peine de prison, vous agissez par vengeance contre ceux qui l'ont punie. Vous avez changé de camp par amour, vous pouvez faire de même dans l'autre sens. Pour venger la femme que vous aimez.

— Cela signifie que Tarika serait arrêtée ? demanda Tom Atkins.

Son visage s'était rembruni. Malko reprit la main :

— Il suffit que tout le monde le *pense*. Le MI5, comme vous le savez, a les moyens de la mettre en sécurité dans une *safe-house*, tandis qu'on la croira en prison.

— Dans cette hypothèse, est-ce que je pourrai communiquer avec elle ?

Le cri du cœur. Que Malko doucha aussitôt.

— Nous n'en sommes pas encore là, dit-il. Je dois d'abord avoir votre accord de principe.

Tom Atkins demeura silencieux quelques instants puis demanda :

— Admettons que ça marche. Que m'arrivera-t-il, *ensuite* ? Si je suis encore vivant.

— Je ne peux que vous donner les grandes lignes de ce plan, avertit Malko. Supposons que vous nous aidiez à détruire ce camp d'entraînement d'Al-Qaida et à vous en sortir. Dans ce cas, vous retrouverez immédiatement Tarika. Vous serez, bien entendu, blanchi de toute charge et je suis certain que le Service vous aidera à

organiser une nouvelle vie, sous une autre identité. Dans ce pays ou un autre, l'Australie, par exemple. Al-Qaida ne pourra jamais vous retrouver. À condition, évidemment, que Tarika ne donne plus signe de vie à sa famille.

— Il me faudrait des garanties écrites...

— Cela doit être possible, assura Malko sans trop s'avancer.

Intérieurement, il jubilait : Tom Atkins mordait à l'hameçon. Pour l'amour de Tarika. Comme la première fois, mais en sens inverse. C'était la seule façon de sortir de cette affaire par le haut. Et de marquer un point contre Al-Qaida.

Tom Atkins tirait pensivement sur sa cigarette, ses doigts pianotant sur la table. Il dit comme s'il se parlait à lui-même :

— S'ils soupçonnent la moindre chose, je suis mort dès mon arrivée là-bas.

— C'est certain, reconnut Malko. C'est à nous de faire en sorte que tout soit verrouillé. C'est notre intérêt. Alors, qu'en pensez-vous ?

Tom Atkins écrasa sa cigarette dans le cendrier blanc.

— Je dois réfléchir. Et je ne prendrai aucune décision sans l'accord de Tarika. Il faut que je la voie. Qu'on m'accompagne jusqu'à chez elle.

Malko secoua la tête.

— Ce serait beaucoup trop dangereux. Il est possible qu'ils la surveillent, puisque vous avez envoyé votre message de détresse. Si vous la voyez, ce sera ici.

Le Britannique ne protesta pas. Malko jeta un coup d'œil sur le cadran de sa Breitling.

— Je vais vous laisser réfléchir, conclut-il. Jusqu'à demain. Je voudrais vous poser une question.

— Faites.

— Avez-vous une confiance totale en Tarika ?

Tom Atkins en eut presque un haut-le-corps.

— Bien sûr ! Pourquoi ?

— Je pense à quelque chose. À ses yeux, vous vous êtes enfui, mais elle ignore où vous êtes actuellement.

— C'est exact.

— Elle risque donc de commettre un impair, puisqu'elle a le moyen de joindre Al-Qaida. Imaginez qu'elle demande de vos nouvelles, vous croyant déjà arrivé au Pakistan. Cela risquerait de mettre la puce à l'oreille de vos « traitants ».

— Où voulez-vous en venir ?

Dès qu'on parlait de Tarika, Tom Atkins se raidissait, plein de méfiance.

— Il faudrait la prévenir de vos intentions, conclut Malko.

— Je ne veux pas qu'elle ait des contacts avec les gens du Service.

— Je pourrais m'en charger, proposa Malko. De toute façon, il faudra bien qu'elle soit au courant.

— Qu'allez-vous lui dire ?

— Je ne la rencontrerai que si vous êtes d'accord, se hâta de préciser Malko.

— Et si je suis d'accord ?

— Je lui expliquerai la situation. Afin qu'elle ne commette pas d'impairs. De toute façon, il n'y a pas de temps à perdre. Vous ne pouvez pas mettre des semaines à gagner le Pakistan. Cela éveillerait les soupçons.

Tom Atkins baissa la tête, silencieux. Lorsqu'il la releva, une lueur étrange flottait dans ses yeux gris et ses épaules s'étaient redressées.

— Très bien ! dit-il. Parlez-lui. Arrangez une rencontre entre elle et moi. Je ne prendrai aucune décision avant de lui en avoir parlé.

La nuit tombait et Malko guettait la sortie des employés de Harrod's dans Cadogan Place, une petite voie perpendiculaire au magasin donnant dans Sloane Street.

Une poignée de défenseurs des animaux agitaient des clochettes autour de la dépouille d'un loup déchiqueté, adjurant les clientes élégantes qui sortaient de Harrod's de ne plus jamais porter de fourrure... Le rayon « Thés » avait fermé un quart d'heure plus tôt.

Au milieu de la foule, Malko repéra enfin Tarika Nawaz, la maîtresse de Tom Atkins. Sanglée dans un tailleur noir cintré, chaussée d'escarpins, le regard droit devant elle, un petit parapluie à la main. Elle passa à côté de Malko, et tourna dans Sloane Street, remontant vers Knightsbridge.

Il la suivit. Il ne voulait pas attendre qu'elle soit chez elle pour lui parler. Trop risqué. Le métro semblait une bonne alternative. Soudain, avant d'atteindre la station de Knightsbridge, elle tourna à droite, en direction de Carlton Towers Place. Deux minutes plus tard, elle pénétrait dans le *Carlton Tower Hôtel* !

Surpris, Malko ralentit et ne pénétra à son tour dans le grand hôtel que plusieurs minutes plus tard. Qui Tarika allait-elle retrouver ? De toute façon, la Pakistanaise était surveillée par la section A 4 du MI5. Une fois à l'intérieur, il inspecta rapidement le hall et se dirigea vers le bar. Tarika Nawaz était seule à une table, au fond, en train de commander.

Lorsqu'il arriva en face de sa table, la Pakistanaise lui jeta un regard surpris.

— Puis-je m'asseoir ? demanda Malko.

Elle était vraiment très belle avec ses hautes pommettes, ses cils

très longs et sa large bouche charnue. Son maquillage lui allongeait encore les yeux. Elle avait ouvert la veste de son tailleur, révélant une poitrine pleine moulée par un haut de mousseline noire.

La jeune femme lui jeta un regard glacial.

— Qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas.

Malko avant de lui répondre, attira un fauteuil à lui et s'assit :

— C'est exact ! reconnut-il. Mais je pense que vous serez heureuse de bavarder avec moi.

— Pourquoi le serais-je ?

Il la sentait prête à appeler le garçon.

— Parce que je vous apporte des nouvelles de Tom Atkins, dit-il. Ne me dites pas que vous ignorez de qui il s'agit, nous perdrons du temps.

Il vit ses pupilles se rétrécir, ses belles lèvres semblèrent se dégonfler et le sang se retira de son visage.

— Qui êtes-vous ? répéta-t-elle, d'une voix mal assurée. Comment m'avez-vous retrouvée ici ?

— Je vous ai suivie à la sortie d'Harrod's.

Elle plongea la main dans son sac, en sortit un paquet de Benson and Hedges et en alluma une. Sa main tremblait légèrement. Malko attendit qu'elle eut tiré une bouffée pour annoncer calmement :

— Je m'appelle Malko Linge et je travaille avec la Central Intelligence Agency. Et aussi avec les Services britanniques MI5 et MI6. Je voulais vous avertir que votre ami Tom Atkins, que je connais d'ailleurs, est en ce moment en garde à vue au siège du MI5. Personne n'est au courant.

— Que lui reproche-t-on ? croassa Tarika Nawaz. C'est un fonctionnaire extrêmement dévoué.

Malko attendit que le garçon apportant un gin-tonic se soit éloigné, pour répondre :

— Vous savez très bien ce qu'on lui reproche ! De travailler pour Al-Qaida, en trahissant son Service. Je connais toute votre histoire, depuis votre rencontre avec Tom Atkins au Club des Nations unies, en 2002, à Islamabad, votre coup de cœur et les problèmes qui s'en sont suivis avec votre mari. Je sais aussi que Tom Atkins s'est secrètement converti à l'islam au cours d'une cérémonie de *Niqqa*⁽²⁾, à Peshawar, afin de vous épouser selon le rite musulman. Ce qui a motivé sa trahison, ce n'est ni l'argent ni l'idéologie, ni la religion mais le désir de vous sauver la vie. La roue a tourné. Tom Atkins a été démasqué, son avenir et le vôtre sont menacés.

Au fur et à mesure qu'il s'exprimait, le visage de la Pakistanaise semblait avoir rétréci. Malko la laissa entamer largement son gin-tonic avant de continuer :

— Je suis venu vous parler avec l'accord de Tom Atkins. Nous lui

avons fait une offre qui pourrait apporter une solution partielle à vos problèmes et il souhaite vous en parler.

— Pourquoi n'est-il pas venu ?

Malko esquissa un sourire.

— Je vous l'ai dit : il est au secret dans une cellule de Thames House. Mais je pense pouvoir organiser une rencontre avec lui.

— Je suis d'accord, accepta immédiatement Tarika Nawaz.

— Très bien, approuva Malko. Auparavant, je dois vérifier certains points. D'abord, pourquoi êtes-vous ici ? Vous attendiez quelqu'un ?

— Non, pas du tout ! assura la jeune femme. Mais je suis angoissée depuis le départ de Tom. Je n'avais pas envie de rentrer tout de suite chez moi. Ici, c'est tranquille pour une femme seule.

— Bien, dit Malko. Second point, beaucoup plus important. Vous pensiez Tom parti au Pakistan et vous étiez inquiète. Vous êtes-vous manifestée auprès de vos amis Pakistanais pour avoir de ses nouvelles ?

— Non, affirma la jeune femme d'une voix plus ferme.

— C'est certain ? insista Malko ; dans le cas contraire, si nous procédons comme prévu, vous mettriez la vie de Tom Atkins en danger.

Elle hocha la tête.

— Parfait, conclut-il, je vais vous laisser et je vous contacterai très vite. En attendant, si vous étiez questionnée par des gens de l'autre côté, dites simplement que vous ignorez où se trouve Tom Atkins. Pour vous, il est en route pour le Pakistan.

Quand il se leva, elle en fit autant. Debout, elle était encore plus séduisante. La passion de Tom Atkins était excusable.

Quand il ressortit du *Carlton Tower Hôtel*, il était plutôt satisfait. Il avait franchi un premier obstacle pour la mise en œuvre de son plan. Même s'il restait beaucoup à faire.

Seule inconnue : Al-Qaida avait-elle les moyens de connaître le sort véritable de Tom Atkins ?

Seulement s'il y avait une autre « taupe » dans les Services britanniques.

CHAPITRE II

Gwyneth Robertson était toujours aussi amusante et sexy. Après son entretien avec Tarika Nawaz, Malko l'avait retrouvée pour dîner dans un bistrot de Fleet Street où elle avait ses habitudes. Bien entendu, elle n'était pas au courant de l'arrestation de Tom Atkins, et n'avait plus reparlé à Malko du problème, gardant de son ancien métier une discrétion louable.

Ils finissaient de dîner et elle jeta un coup d'œil malicieux à Malko.

— Tu as l'air en forme.

Il ne pouvait cacher sa satisfaction de voir son plan commencer à prendre forme.

— C'est vrai, dit-il. Les choses évoluent bien.

— Tu m'offres un peu de Champagne dans ton palace ? suggéra la jeune Américaine.

Sa sensualité, qui ne dormait jamais que d'un œil, s'était réveillée. Malko se dit qu'après son premier succès avec Tom Atkins, il avait droit à une petite récompense.

— C'est une excellente idée, approuva-t-il.

Ils commencèrent à flirter dans le taxi qui les emmenait au *Lanesborough*. Ce qu'il y avait de bien avec Gwyneth Robertson, c'est qu'elle n'avait aucun complexe... Comme Malko effleurait sa cuisse, elle se souleva légèrement de la banquette pour faire glisser le long de ses jambes une ravissante culotte de dentelle rouge qu'elle enfouit dans son sac. Le chauffeur, un vieux « cockney » blasé, en fit quand même un léger écart... Malko obéit à cette invite muette et, lorsqu'ils arrivèrent sous l'auvent du *Lanesborough*, Gwyneth Robertson, la bouche ouverte, le souffle court, flirtait avec l'orgasme... Elle lui prit la main, l'entraînant directement vers la chambre sans passer par le bar, et lança :

— Le Champagne attendra !

Il n'eut même pas droit à la fellation habituelle. Gwyneth était déjà sur le lit, jambes écartées, jupe troussée sur son ventre nu.

— Baise-moi un peu comme cela ! souffla-t-elle.

Malko se laissa tomber sur elle, la clouant au lit, et se mit à la chevaucher furieusement. Gwyneth criait chaque fois que le membre plongeait au fond de son ventre. Pendant quelques secondes, Malko

imagina que c'était Tarika Nawaz qu'il pilonnait. Il l'imaginait très bien en train de se faire baiser comme une salope, dans son strict tailleur noir.

— Ah, ce que tu bandes bien ! gémit Gwyneth Robertson.
D'une ultime poussée, Malko se vida en elle, le beau visage de Tarika Nawaz flottant devant ses yeux.

Joshua Ponickau, ayant abandonné son nom de guerre de Rauful Alam Wafa et rasé sa barbe, se noyait dans le flot des passagers qui débarquaient du vol 5429 de la Lufthansa à Francfort en provenance de Dubaï.

Le policier de l'Immigration jeta un coup d'œil rapide sur son passeport allemand et le lui rendit avec un sourire. L'agent d'Al-Qaida prit ensuite le bus pour le centre-ville où il s'installa au *Holiday Inn*. Cela faisait plus d'un an qu'il n'avait pas mis les pieds en Europe et il se sentait un peu perdu. Après avoir déposé sa valise, il ressortit et gagna une galerie marchande où il donna son premier coup de fil, utilisant une carte prépayée, intraçable. Un SMS très court, donnant le numéro où on pouvait le joindre.

Ensuite il retourna à l'hôtel et s'allongea. C'était à son correspondant, qu'il ne connaissait que sous le nom d'Abu Abdullah, le coordinateur d'Al-Qaida pour l'Europe, de reprendre contact avec lui, quand tous les éléments de sa mission seraient en place. Lui n'intervenait qu'au stade final, pour conduire le camion bourré d'explosifs qui lui serait fourni jusqu'au tunnel sous la Manche. Sa mission de *fedayeen*⁽³⁾ consisterait à s'engager sous le tunnel et à le faire exploser à un endroit déterminé.

Si les calculs d'un ingénieur jordanien rallié à Al-Qaida étaient exacts, la charge était suffisante pour faire s'effondrer les quarante mètres d'argile séparant le tunnel du fond de la Manche, l'inondant et interrompant le trafic pour une très longue durée. Bien sûr, ce n'était pas aussi spectaculaire que la destruction des deux tours du World Trade Center, mais cela provoquerait quand même un immense retentissement.

Joshua Ponickau ne serait pas là pour le voir : les quinze tonnes d'explosifs, dont il déclencherait l'explosion, le transformeraient en chaleur et en lumière... Il avait hâte de se retrouver à ce moment-là. C'était l'aboutissement logique de sa longue marche vers l'islam extrémiste qui l'avait fasciné. Six mois après s'être converti et avoir laissé pousser sa barbe, il avait quitté la ville de Fritzlar, où il habitait chez sa mère, pour gagner le Pakistan. Avec un seul but : rejoindre les rangs du djihad. Le mollah qui l'avait guidé dans cette voie l'y avait

vivement encouragé, avant d'être expulsé d'Allemagne.

Livré à lui-même, Joshua Ponickau, qui avait très peu d'argent, était parti en stop vers le Pakistan. Un long chemin semé d'embûches. Après avoir traversé l'Iran, il avait été arrêté par la police pakistanaise dans le Béloutchistan, pour être entré dans le pays sans visa, et mis en prison à Quetta.

Dans sa cellule, il s'était retrouvé avec des talibans détenus pour différentes raisons. Ils avaient été impressionnés par sa foi et son désir de servir. Lorsqu'il était sorti, trois mois plus tard, avec une barbe encore plus longue, Joshua avait gagné une madrasa dont un de ses codétenus lui avait fourni l'adresse. On l'y avait accueilli à bras ouverts...

Il n'avait même pas envie donner signe de vie à sa mère, qu'il aimait pourtant beaucoup. Il avait préparé une lettre confiée à un mollah qui devait la lui faire parvenir après son exploit, où il l'exhortait de se convertir à son tour à l'islam.

Ce serait sa plus grande joie posthume...

Pour l'instant, il ne pensait qu'à une chose : se préparer à accomplir sa tâche de *fedayin* pour devenir un *Shahi*. Un martyr.

Sir George Cornwell était déjà là lorsque Malko le rejoignit au *Traveller's Club*. Toujours à la même table, avec l'habituelle bouteille de bordeaux. Un rendez-vous pris deux jours plus tôt, une sorte de « rapport d'étape ». Les deux hommes se serrèrent longuement la main et le directeur du MI6 remarqua :

— On dirait que votre projet de retourner Tom Atkins prend forme, d'après le rapport que le « 5 » m'a fait...

Malko préféra modérer son enthousiasme.

— Nous n'en sommes encore qu'aux balbutiements ! Certes, Tom Atkins semble favorable à cette aventure, mais, en dépit de sa coopération, il y a des obstacles considérables à surmonter. Et beaucoup de points d'interrogation.

— Par exemple ? demanda le Britannique.

— Nous ignorons comment Al-Qaida va le considérer s'il s'enfuit au Pakistan. Rien ne dit qu'on l'autorise à rejoindre les étrangers de race blanche regroupés dans ce mystérieux camp au Béloutchistan. Ils peuvent le mettre au vert ou même le liquider, le jugeant inutile.

— C'est une chance à courir, conclut le directeur du MI6. Si nous réussissons, ce sera une formidable revanche.

Malko eut envie de dire *inch Allah*... Il se contenta d'une gorgée de Château L'atour. Les pensées se bouscullaient sous son crâne, à lui donner la migraine.

— De toute façon, si Al-Qaida accepte de lui confier une mission kamikaze, reconnu-il, nous aurons un énorme problème à résoudre pour exploiter cette opportunité.

— Lequel ?

— Admettons qu'il arrive à se faire admettre dans ce camp d'entraînement. Il faudra qu'il puisse entrer en contact avec l'extérieur pour nous en préciser la localisation. Or, il sera forcément l'objet d'une surveillance étroite. C'est un problème presque insurmontable.

Le directeur du MI6 eut un sourire encourageant.

— Souvenez-vous de ce proverbe américain : « *One bridge at a time*⁽⁴⁾ ». Nous avons beaucoup de problèmes à résoudre avant... Vous devez avoir faim. Aujourd'hui, je vous conseille la sole de Douvres. Il paraît qu'elle est excellente.

Pendant un moment, ils s'absorbèrent dans le menu. Malko suivit le conseil de sir George Cornwell. Celui-ci demanda :

— La rencontre entre Tom Atkins et Tarika Nawaz a été programmée ?

— Pour demain, confirma Malko. C'est le point de départ.

— Comment cela va-t-il se passer ?

— C'est la section A 4 du « 5 » qui s'en occupe, expliqua Malko. Ils la récupéreront à la sortie de Harrod's, avec un faux taxi et l'amèneront à Thames House. Nous avons prévu une entrevue d'une heure. C'est à la suite de cette rencontre que nous saurons si nous pouvons avancer ou non.

— Très bien, dit simplement le directeur du « 6 ». J'espère que cela marchera. Et que les vrais problèmes commenceront ! Bon appétit.

Le maître d'hôtel venait de déposer devant eux des soles de la taille d'un bébé requin...

Tom Atkins n'en avait pas dormi de la nuit. À l'idée de se retrouver en face de Tarika, dans cet environnement hostile, il était mort de honte. Et, en même temps, il comptait les minutes avant de pouvoir la serrer dans ses bras. On lui avait retiré sa montre et il ignorait l'heure. Il sursauta en entendant la clef tourner dans la serrure de sa cellule. Ce n'était que l'agent du MI5 chargé de sa surveillance.

— Vous aurez une visite dans une demi-heure ! avertit-il.

— Ici ?

— Non, dans une autre pièce.

Tom Atkins reprit son attente. Depuis la visite de Malko Linge, il ne cessait de penser à sa proposition. D'abord, il avait songé à la

refuser, puis il s'était convaincu qu'elle représentait sa seule chance de reprendre un jour une vie normale avec la femme qu'il aimait. Même si cette chance était très mince. Au fond, il connaissait mal la mentalité de ses « amis » d'Al-Qaida. Il ignorait comment ils allaient le recevoir. Sur le papier, la proposition de l'agent de la CIA tenait la route, mais dans la réalité, cela risquait de se révéler un piège mortel. Entre-temps, il aurait au moins retrouvé la liberté. Tout valait mieux que l'enfermement entre quatre murs pour des années. Il sursauta : la porte venait de s'ouvrir à nouveau.

— Suivez-moi, fit simplement l'agent du MI5.

Tom Atkins sortit dans le couloir. Une porte était ouverte, juste en face.

Elle donnait sur une pièce meublée d'une grande table basse, d'un canapé et de deux fauteuils recouverts de chintz vert. Un plateau avec une théière, des tasses et une assiette de biscuits était posé sur la table et Tarika Nawaz était assise au bord du canapé, vêtue de sa « tenue de travail », son strict tailleur noir. Elle avait les traits tirés, mais son maquillage était parfait.

Lorsque son regard se posa sur Tom Atkins, celui-ci sentit les larmes jaillir de ses yeux. La porte claqua derrière eux. Ils réagirent en même temps : Tarika se leva, et il vint vers elle. Sans un mot, ils s'étreignirent. Tom Atkins laissait courir ses mains sur son corps, comme pour mieux la retrouver. Ils n'avaient pas envie de parler.

Soudain, leurs visages s'effleurèrent et leurs bouches se frôlèrent. Tom Atkins ne put se maîtriser, écrasant sa bouche contre celle de Tarika, pour un baiser passionné, interminable.

Il ne pensait plus aux caméras qui les observaient forcément et la violente pulsion sexuelle qui le submergeait lui faisait oublier tout le reste. Ils se laissèrent tomber sur le vieux divan, toujours enlacés. Tom Atkins voulut glisser la main sous la jupe du tailleur, y parvint, effleura le satin d'un dessous, mais Tarika le repoussa.

— Non, non ! souffla-t-elle. Ils nous observent sûrement.

Tom Atkins était comme fou. Il insista, chercha à relever la jupe avec une seule idée : faire l'amour à Tarika. Son sexe, tendu à exploser, en était douloureux.

Tarika Nawaz se débattait silencieusement. Elle glissa du canapé et se retrouva coincée entre la table basse et son amant. Sa tête à la hauteur de ses genoux.

Tom Atkins n'hésita pas. Ils la voulait, comme au premier jour, des années plus tôt, lorsqu'ils avaient fait l'amour dans le noir devant chez lui, Tarika appuyée au capot de sa voiture. Il l'avait pratiquement violée, mais c'était le plus beau souvenir de sa vie.

D'un geste décidé, il fit glisser le zip de son pantalon. Lorsque son membre tendu jaillit à l'air libre, Tarika, morte de honte, l'entoura de

sa main, comme pour le cacher. Tom Atkins poussa un gémissement.

— Viens ! dit-il. Je t'aime, je veux te faire l'amour.

Il essayait de la faire remonter sur le divan pour l'y allonger. Il se pencha et involontairement la bouche de la jeune femme effleura son sexe. Tom Atkins poussa un gémissement et, sans réfléchir, appuya sur la tête de Tarika, enfouissant son sexe dans sa bouche.

Pendant quelques secondes, il fut au paradis : cette caresse qu'elle lui accordait rarement, car ce n'était pas dans sa culture, lui semblait exquise. Trop même. Tarika, dans sa hâte à reprendre une attitude décente, lui administrait une fellation endiablée. En moins d'une minute, Tom Atkins se sentit partir, sans pouvoir se retenir. Avec un cri sauvage, il se répandit dans la bouche de Tarika Nawaz. Se laissant aller ensuite, la tête en arrière, assouvi et honteux. La jeune Pakistanaise se hissa à nouveau à côté de lui sur le canapé et se hâta de lui faire reprendre une position décente, repoussant son sexe dans son pantalon. Après un long silence, elle dit d'une voix contrainte :

— C'est à cause de moi que tu es ici. Si tu ne m'avais pas aimée, ta vie aurait été plus tranquille.

— Je ne regrette rien, dit Tom Atkins.

Ils parlaient à voix basse, oubliant les micros. Sans illusion : des caméras avaient filmé leurs retrouvailles intimes, mais, au fond, Tom Atkins s'en moquait. C'est Tarika qui le ramena sur terre.

— J'ai vu cet homme, dit-elle, ce Malko Linge. Il m'a expliqué ce qu'il attendait de toi.

— Qu'en penses-tu ?

— Je ne sais pas. C'est à toi de décider. Moi, je t'obéirai. D'ailleurs, si j'ai bien compris, je n'aurai pas grand-chose à faire...

— C'est très dangereux, souligna le Britannique, mais le choix est très simple ; si je refuse, j'irai en prison pour des années. Toi aussi, peut-être. Et les visites, ce ne sera pas comme ici...

Il connaissait les méthodes du Service. Ce genre de rencontre était calculé. Justement, pour mettre les sujets en condition. Ils discutèrent un long moment, à voix basse, comme pour se protéger des micros, ce que l'agent du « 5 » savait parfaitement inutile. Des appareils captaient jusqu'au moindre souffle. Mais cela rassurait Tarika.

Elle écoutait ses explications, forcément incomplètes : de nombreux points ne dépendaient pas d'eux. On frappa à la porte qui s'entrouvrit et une voix neutre annonça :

— *Five minutes more...*

— Il faut nous décider, fit Tom Atkins.

Tarika Nawaz serra sa main encore plus fort.

— C'est toi qui décides !

— Très bien, conclut l'agent du MI5. Dans ce cas, je vais leur dire que je suis prêt à tenter ma chance.

— Notre chance, corrigea-t-elle. Moi non plus, je ne veux pas être séparée de toi. Je crois que tu prends la bonne décision.

Il lui jeta un regard passionné. Avec sa beauté, Tarika aurait pu facilement retrouver un homme.

Souvent, elle lui parlait en riant de ceux qui la draguaient chez Harrod's. Or, elle choisissait de partager son sort.

Il la fit se lever et l'étreignit longuement, pressé contre elle. À son oreille, il murmura, si bas que même les micros ne l'entendirent pas :

— Tu m'as fait jouir merveilleusement. J'ai honte !

Quand le gardien ouvrit la porte, ils avaient repris une attitude presque distante. Quelques instants plus tard, Tom Atkins dit à la cantonade, sachant que le moindre de ses mots était recueilli par les micros :

— Je veux revoir la personne qui m'a déjà rendu visite.

Abdullah Bin Khaled avait reçu le SMS de l'homme qu'il connaissait sous le nom de Rauful Alam Wafa avec une joie immense. Le message était accompagné d'un mot code – Medine – l'authentifiant. C'était désormais à lui de jouer. La planification de l'opération avait eu lieu des mois plus tôt et tous les acteurs mis en place. Maintenant, il s'agissait de réunir les pièces du puzzle.

C'était le travail d'Abdullah Bin Khaled.

Il attendit midi pour s'absenter de son bureau et aller traîner sur les bords du lac Léman, très loin de son domicile et de son lieu de travail. Au cas très improbable où son numéro serait repéré et le portable localisé, on saurait seulement qu'il se trouvait à Genève.

Assis sur un banc, il envoya un SMS à Abdul Jamal Mahmoud, chargé de la coordination. Annonçant simplement que l'oncle Ansazi était rentré de voyage. Ce qui signifiait que l'homme chargé de conduire le camion piégé dans l'Eurotunnel était à pied d'œuvre. Il n'y avait plus qu'à mettre le véhicule à sa disposition. C'était le travail de la cellule d'Abdul Jamal Mahmoud.

Elle y travaillait depuis plusieurs semaines. Le rendez-vous final aurait lieu sur un parking de l'autoroute, entre Rotterdam et Calais. Il fallait que le trajet jusqu'à l'Eurotunnel soit le plus court possible, afin de réduire les risques de contrôle.

Rauful Alam Wafa n'aurait plus qu'à se mettre au volant du camion chargé d'explosifs, utilisant ses papiers allemands.

Satisfait, Abdullah Bin Khaled se recueillit quelques instants face au lac Léman, remerciant Allah de lui permettre de participer à ce djihad, puis regagna son bureau à pied.

Malko pénétra dans la cellule de Tom Atkins, le cœur léger, sachant déjà que l'agent du MI5 avait décidé de coopérer. Ce dernier l'apostropha avec une pointe d'ironie :

— Je suppose que vous êtes déjà au courant... Les micros étaient là pour ça...

— C'est bien, approuva Malko. Il va y avoir beaucoup de choses à mettre au point. Mais, avant tout, je vais vous demander de lire et ensuit de parapher chaque page de ce document, avant de le signer.

Il tira de son attaché-case un protocole d'accord et le posa sur la table. Tom Atkins se mit à lire. Malko l'observait. C'était le premier obstacle à lever avant la mise en œuvre de son plan.

Le Britannique, sans même avoir tout lu, reposa la liasse sur la table.

— Je ne peux pas signer cela, protesta-t-il. C'est du suicide !

— Ce n'est pas du suicide, corrigea Malko, mais une précaution *indispensable*.

Il s'agissait d'une confession détaillée de la trahison de Tom Atkins avec les dates, les noms et les détails ; de quoi l'envoyer en prison jusqu'à la fin de ses jours.

— Très bien, conclut Malko. Ma mission est terminée. Je vous souhaite bonne chance.

Après avoir remis le document dans son attaché-case, il se dirigea vers la porte.

CHAPITRE III

— Attendez !

La voix de Tom Atkins avait claqué comme un coup de feu. Malko s'arrêta et se retourna.

— Que voulez-vous ?

— Pourquoi dois-je signer ce document ? C'est un réquisitoire contre moi-même. Avec cela, il n'y a même pas besoin de procès. Vous n'avez pas confiance en moi ?

— « Ils » n'ont pas confiance en vous, corrigea Malko. Il faut les comprendre : qui a trahi une fois, peut trahir deux. Pour ma part, je pense que vous êtes sincère, mais je n'ai pas de pouvoir de décision. N'oubliez pas que vous allez être libéré, lâché dans la nature dans un pays sans aucun contrôle. Ce document est fait pour vous rappeler qu'il existe des charges sérieuses contre vous. Au cas où vous changeriez d'avis, une fois libre...

La tentation serait grande pour Tom Atkins, une fois à l'abri, au Pakistan ou ailleurs, de faire venir Tarika Nawaz et de disparaître pour de bon. Au moins, si cela se produisait, les Britanniques n'auraient pas tout perdu et pourraient dénoncer Tom Atkins à la vindicte publique.

— En somme, c'est une sorte de laisse ! conclut amèrement l'ancien agent du « 5 ».

— On peut voir cela ainsi, reconnut Malko.

— Donnez-moi ça, je vais le signer.

Malko l'observa tandis qu'il apposait rageusement son paraphe sur chaque page et signait. Il reprit le document et s'assit en face du Britannique.

— Bien, dit-il. Désormais, nous pouvons passer aux problèmes matériels. Il ne faut pas perdre de temps, car si vous pouvez expliquer à vos « amis » une disparition de quelques jours, une absence prolongée éveillerait des soupçons. Il faut que vous quittiez Londres le plus vite possible. Quand avez-vous averti que vous étiez démasqué ?

— Il y a huit jours, mais je ne donnais pas de détails. Juste un mot clef : « Foxhunt », signifiant que je devais interrompre ma mission.

— À qui avez-vous envoyé ce message ?

— À un numéro que l'on m'avait donné, à Peshawar, lorsque j'ai retrouvé Tarika. J'ignore à qui il correspond.

— C'est aussi celui à qui vous transmettiez vos informations ?

— Oui.

— Donnez-le-moi.

Le Britannique lui jeta un regard inquiet.

— Si vous en faites usage, vous me condamnez à mort ! Je suis le seul à le posséder.

— Nous ne sommes pas idiots, assura Malko. Nous pouvons surveiller ce numéro sans vous griller. Mais il permettra aussi de vous protéger, d'une certaine manière.

— Très bien. C'est le 961 03 449425. Un portable libanais.

— Qui répond ?

— Personne. Je laisse un message ou j'envoie un SMS.

— Vous n'avez aucune idée du pays où se trouve ce portable ?

— Aucune.

— Résumons, proposa Malko. Vous allez être libéré d'ici avec le maximum de discrétion. On va vous rendre votre faux passeport belge au nom de Gustav van Boeningen. Qu'allez-vous faire ensuite ?

— Je vais quitter la Grande-Bretagne sous cette identité. Probablement par l'Eurostar. Je ferai encore une ou deux ruptures de filature et, ensuite, je prendrai un vol pour Islamabad, toujours avec ce passeport, après avoir obtenu un visa.

— Et, une fois au Pakistan ?

— J'appellerai l'autre numéro dont je vous ai parlé.

— Quel est-il ?

Une information que l'agent britannique n'avait pas encore communiquée. Ce dernier hésita : il lâchait sa dernière carte.

— 920300 8288 603. Un portable pakistanais.

— Là aussi, vous ignorez à qui il correspond ?

— Totalement.

— Bien, conclut Malko. Vous allez donc vous retrouver quelque part au Pakistan sous la protection de vos « amis ». Supposons que cela se passe bien. Et qu'au bout d'un certain temps, vous soyez intégré à ce fameux camp dont nous voulons absolument connaître l'emplacement. Comment allons-nous communiquer ?

Tom Atkins eut un faible sourire.

— Je n'en ai pas la moindre idée ! C'est ce qui sera le plus difficile. Ils vont évidemment me surveiller. Et au premier soupçon, je suis mort.

— *Il* faudrait pouvoir utiliser une « boîte aux lettres morte », conclut Malko.

— Comment ? Je ne sais même pas où je serai.

C'était le vrai problème. Tom Atkins ajouta aussitôt :

— Je les connais, je n'aurai pas de portable à ma disposition.

— Vous pourrez peut-être en utiliser un.

— J'en doute.

Avant de venir voir Tom Atkins, Malko avait discuté de ce problème avec une équipe de la Division technique du MI5. Il était impossible de dissimuler sur le Britannique un appareil électronique, même miniaturisé. Les membres d'Al-Qaida étaient trop méfiants. Il fallait se fier à la chance.

— Je vais vous donner un numéro au Pakistan qui répondra toujours, précisa Malko. Vous pourrez y envoyer des SMS, laisser des messages ou même parler. Il faut l'apprendre par cœur, je pense que c'est dans vos possibilités.

Il posa sur la table un rectangle de papier portant le numéro d'un portable pakistanais, et ajouta :

— Au cas, très improbable, où vous auriez à vous justifier, vous pourrez dire que c'est un numéro qui vous permet de communiquer avec Tarika.

— C'est un peu court... Qu'est-ce que c'est réellement ?

— Un numéro du « 6 », bien entendu, mais intraçable. Il est au nom d'une lointaine cousine de Tarika que le « 6 » a identifiée. Elle a disparu depuis des années et on ignore où elle se trouve.

— Et Tarika ?

— Officiellement, elle sera sous les verrous, rappela Malko. Si vous voulez vous suicider, appelez-la...

— Que va-t-elle devenir réellement ?

— Elle va rester à Londres, dans un premier temps. À l'abri, dans une *safe-house*. Officiellement, elle sera arrêtée à son lieu de travail, Harrod's, afin de conforter votre « légende ». Je crains que vous ne puissiez avoir de contact avec elle qu'une fois votre mission terminée.

— Et si je n'arrive pas à communiquer avec vous ?

Malko hocha la tête.

— Dans ce cas, il faudra tenter de fausser compagnie à vos « amis » et appeler le numéro de secours pakistanais. On viendra vous récupérer.

— Je veux revoir Tarika avant de partir.

— C'est possible, accepta Malko.

— Pas ici. C'est trop horrible.

— Je vais voir ce que je peux faire, mais, dans votre intérêt, il faut que ce soit parfaitement hermétique. Sinon...

— Je sais, reconnut Tom Atkins. C'est le métier de la section A 2. Ils ont fait des choses plus difficiles. Je veux la retrouver, dans l'intimité, sans témoins et sans micros. Pour une journée ou une nuit. Je ne céderai pas sur ce point. J'ai déjà cédé sur tout le reste.

Malko s'abstint de lui rappeler que, dans la situation où il se trouvait, il n'avait pas vraiment le choix. Et que le pari de le renvoyer au Pakistan était un peu comme une expédition sur la Lune. Même en

refaisant mille fois les calculs, il y avait encore des impondérables.

— Je vais essayer d'organiser ce que vous demandez, conclut-il. Ensuite, nous ne nous reverrons peut-être jamais.

Le Britannique lui jeta un regard étrange.

— Vous allez revoir Tarika ?

Il y avait plus qu'un intérêt professionnel dans sa voix. Malko le sentit et tenta de rester aussi zen que possible.

— Je l'ignore, dit-il d'une voix neutre, cela dépend des événements. Les gens du « 5 » la verront sûrement. Elle est notre seul lien avec vous.

Il se leva et lui tendit la main.

— Bonne chance, Tom. Si tout se passe bien, vous pourrez avoir une nouvelle vie heureuse avec Tarika.

Il ne précisa pas ce qui adviendrait si cela ne se passait pas bien...

— Le numéro libanais 961 03 449 425 est celui d'un portable acheté à Beyrouth, rechargé avec des cartes anonymes, dont nous n'avons pas pu identifier le propriétaire, annonça Tim Gates, le responsable de la Division technique du MI5. J'ai déclenché une « mise en attention » à l'attention de tous les réseaux d'opérateurs des pays d'Europe, du Moyen-Orient et d'Asie. Nous excluons l'Amérique latine et l'Afrique, à ce stade.

— En quoi cela consiste-t-il ? demanda Malko.

— C'est une manip informatique. Tous les appels émanant ou reçus par ce numéro seront signalés. Par l'opérateur local, s'il s'agit d'appels nationaux, par la NSA, s'il s'agit de communications relayées par satellite. Ensuite, nous pourrions même intercepter ces communications, lorsque ce portable aura été localisé.

— À condition qu'il soit utilisé, tempéra Malko.

— Évidemment.

Tous les grands Services disposaient d'un système d'écoute clandestin leur permettant ce genre d'investigation. Il n'y avait plus qu'à attendre.

— Et le numéro pakistanais ?

— Celui-là est connu. Il a déjà été repéré. Nous savons qu'il appartient à la mouvance d'Al-Qaida. Seulement, on n'a jamais pu le localiser, les Pakistanais ne coopèrent pas. À un moment, nous nous sommes demandé si ce n'était pas un numéro attribué à l'ISI et « détourné » par un sympathisant d'Al-Qaida...

La réunion convoquée par Barry Huntington se tenait au troisième étage du MI5, avec uniquement des agents de la Division technique. À peine deux heures s'étaient écoulées depuis le départ de Malko de la

cellule de Tom Atkins.

— Vous avez pensé à la rencontre entre Tom Atkins et Tarika Nawaz ? demanda Malko.

— C'est en cours, répondit Barry Huntington. Tom Atkins a déjà quitté sa cellule pour gagner une de nos *safe-houses*. Une équipe de l'A 2 va récupérer la femme à la sortie de Harrod's, avec toutes les précautions. Ce qui nous permettra de voir si elle est surveillée. Dans le cas contraire, elle sera menée là où se trouve Tom Atkins. Jusqu'à demain matin.

Les deux amants allaient donc avoir droit à une nuit entière ensemble.

— Et après ?

— Tarika Nawaz sera reconduite chez elle et lui sera libéré. À partir de ce moment nous ne le contrôlerons plus. Il sera vraiment en cavale, avec son faux passeport.

— Vous allez tenter de le suivre au Pakistan ?

— Non, pas directement. Nous vérifierons seulement, grâce au nom sous lequel il voyage, qu'il est bien arrivé. Ensuite, c'est le « 6 » qui prendra le relais.

— Et pour Tarika Nawaz ?

— Nous nous arrangerons pour que les médias soient mis au courant. On va monter cela avec la Spécial Branch. Ils nous la remettrons ensuite et elle sera installée dans une *safe-house*, jusqu'à nouvel ordre. La suite dépendra de l'évolution de l'affaire. Voulez-vous que l'on vous raccompagne, maintenant ?

— Oui, à mon hôtel, accepta Malko.

Il se sentait vidé. La première partie de son plan était en marche : la plus facile. Il ne voyait pas encore bien quel allait être son rôle dans l'avenir. Il fallait se tenir loin de Tom Atkins pour ne pas le griller et aussi de Tarika Nawaz qui pouvait être surveillée par les islamistes. Pour l'instant, il allait plutôt retourner dans son château de Liezen. Si on avait besoin de lui, on saurait où le trouver.

Un téléphone sonna dans le bureau et un des agents lui tendit l'appareil.

— Bravo ! lança la voix chaleureuse de Sir George Cornwell, le patron du MI6. Je ne pensais pas que vous y arriveriez !

— Ce n'est qu'un modeste début, relativisa Malko.

— Bien sûr, reconnut le Britannique, mais l'affaire est lancée.

On sentait qu'il était content d'avoir sauvé l'honneur de son service.

— Pour fêter cette première victoire, continua le directeur du MI6, je vous invite à dîner demain. Même endroit, même heure. Car je pense que, dans un premier temps, vous n'allez pas vous éterniser à Londres...

— Je n'ai plus rien à y faire, confirma Malko. Mais je reste à votre disposition, puisque c'est votre service qui gère les opérations.

— Alors, à demain, au *Traveller's*.

Le jour se levait. Tarika Nawaz et Tom Atkins n'avaient pas beaucoup dormi. D'abord, ils avaient fait l'amour. Jusqu'à ce que l'agent du « 5 » n'en puisse plus. Le réfrigérateur était garni et ils avaient bu et mangé. Ils ne s'étaient même pas rendu compte de ce qu'ils avalaient. Trop tendus, affairés à profiter de chaque seconde ensemble.

— Je vais y aller maintenant, dit Tom Atkins, avant de prendre une douche.

Il aurait voulu que le temps soit élastique, mais les secondes s'écoulaient, inexorablement. Lorsqu'il ressortit de la petite salle de bains, Tarika Nawaz était déjà debout, habillée. Ils se regardèrent longuement, puis s'étreignirent.

— Fais attention ! dit la jeune femme. *Inch'Allah*, nous nous reverrons bientôt.

— Si Dieu le veut ! fit Tom Atkins. Pense à moi. Prie pour moi.

Pendant qu'il achevait de s'habiller, Tarika promit :

— Dans une semaine, je t'envoierai un SMS sur le numéro pakistanais du MI6, j'espère que tu pourras en prendre connaissance.

— Personne ne doit soupçonner que tu as été retournée, toi aussi, soulinha-t-il. Sois très prudente.

Une dernière fois, ils se regardèrent, avec un pauvre sourire. Sachant tous les deux que c'était peut-être la dernière fois qu'ils se voyaient.

Puis, Tom Atkins gagna la porte. Tarika Nawaz le regarda disparaître, luttant pour rester digne.

Elle allait sortir à son tour lorsque le téléphone posé sur la table sonna. Elle finit par répondre, car il ne s'arrêtait pas.

Une voix inconnue lui dit simplement :

— Descendez et marchez jusqu'à Shaftesbury Avenue. Un taxi sera arrêté en face du restaurant *Penjabi*. Prenez-le.

Amrullah Saleh, l'ex-mari de Tarika, pénétra dans la petite pièce de la madrasa où l'attendaient déjà quatre barbus. Des dirigeants d'Al-Qaida dont le chef du service de sécurité intérieure, Abu Said Al-Saudi. C'est lui qui avait convoqué cette *choura*⁽⁵⁾ afin de discuter du sort de Tom Atkins. Assistait également à la réunion l'imam Zayman

Saiyid, car le problème posé avait une dimension religieuse : depuis sa conversion à l'islam, l'ex-agent du MI5 n'était plus un *kafir*, un infidèle, qu'on pouvait égorger comme un mouton, mais un croyant méritant à priori le respect...

Abu Said Al-Saudi se tourna vers Amrullah Saleh :

— Frère Amrullah, résume-nous la situation.

Après sa mise à l'écart de l'ISI, l'ex-major Amrullah Saleh avait rejoint Al-Qaida et vivait dans les zones tribales, hors d'atteinte des autorités pakistanaises.

— J'ai reçu un message de notre frère Abdullah Bin Khaled annonçant que le frère Abdul Riaz Basra avait été démasqué par la police anglaise et qu'il était obligé de prendre la fuite. D'après les mesures convenues, il doit rejoindre le Pakistan et nous contacter.

— A-t-il tenu ses engagements ? demanda aussitôt le chef du service de sécurité.

— D'après mes informations, il les a tenus, confirma l'ex-mari de Tarika. Il nous a fourni des informations précieuses sur les croisés. À deux reprises. Ce qui nous a permis d'échapper à un guet-apens tendu par les Britanniques.

— Peut-il encore rendre des services ?

— Je l'ignore, avoua Amrullah Saleh. Les Britanniques vont le rechercher dans le monde entier. Je ne suis même pas certain qu'il arrive jusqu'à nous.

— Dans ce cas, le problème sera réglé, conclut Abu Said Al-Saudi. Dans le cas contraire, que suggères-tu, mon frère ?

Amrullah Saleh n'hésita pas.

— Il va falloir l'interroger avec soin, il a sûrement des choses utiles à nous apprendre sur son Service. Peut-être sur des traîtres au sein de notre organisation.

— Cela me paraît juste, confirma Abu Said Al-Saudi. Et ensuite ?

— Je pense qu'il serait plus sage de s'en débarrasser, conseilla Amrullah Saleh. Cet homme s'est converti à notre religion pour sauver *oum* Tarika dont il était épris. D'après mes informations, il ne s'est jamais conduit en musulman, depuis. Il risque d'avoir été envoyé par ses amis pour nous espionner.

Il se tut et attendit la réponse. Il y eut un conciliabule entre Abu Said Al-Saudi et l'imam Zayman Saiyid, puis ce dernier prit la parole :

— Frère Amrullah, je crains que ce ne soit la colère qui te fasse parler ainsi. Certes, cet homme s'est conduit d'une façon ignoble en séduisant ton épouse. Et en ayant avec elle des rapports sexuels. C'est un crime puni de mort pour un incroyant de séduire une croyante.

— Tu vois, ce n'est pas la jalousie qui me fait parler, argumenta Amrullah Saleh.

L'imam leva l'index verticalement.

— Cet homme est des nôtres, désormais ! C'est à moi qu'il a juré d'embrasser notre religion. Je m'en souviens comme si c'était hier. Avant de prendre une décision à son sujet, nous devons vérifier si sa conversion est sincère... Ensuite seulement, nous réunirons une *choura* pour décider de son sort.

Personne ne discuta le parole du religieux. Tous craignaient Dieu et ce qu'il disait était inattaquable. Amrullah Saleh dut se résigner.

— Très bien ! dit-il. Es-tu prêt à l'accueillir s'il donne signe de vie ?

— *Inch'Allah*, oui. J'y suis prêt.

La *choura* était terminée. Ils se levèrent tous et repartirent vaquer à leurs occupations. Amrullah Saleh était renfrogné. Lui seul connaissait la vérité. Il était sûr que cet homme ne s'était pas vraiment converti. Hélas, il ne pouvait aller officiellement contre la parole de l'imam, qu'ils respectaient tous.

En plus, ces religieux attachaient une importance particulière aux convertis. Les étrangers enrôlés dans le djihad jouissaient d'un respect encore plus grand que les musulmans d'origine. C'était l'espoir, un jour, que le monde entier soit un califat. Le rêve d'Oussama Bin Laden, leur prophète à tous. Il ne pouvait aller contre cela.

Cependant, il se jura que ce maudit infidèle qui l'avait déshonoré ne repartirait pas vivant du pays des Purs.

CHAPITRE IV

Tarika Nawaz n'avait pas pu tenir le coup jusqu'à la fin de la journée. Prétextant une migraine, elle s'était éclipsée de chez Harrod's vers quatre heures pour rentrer chez elle. N'arrivant pas à croire à ce qui se passait.

En ce moment, Tom Atkins devait se trouver dans un avion à destination du Pakistan. Prostrée sur le canapé de sa *sitting room*, la Pakistanaise broyait du noir.

D'un autre côté, elle était soulagée de ne plus avoir à jouer la comédie. Ce qu'elle faisait depuis son « mariage » avec Tom Atkins, à Peshawar. Ce dernier n'avait jamais soupçonné la vérité : après sa fuite chez ses parents à Lahore, Tarika Saleh avait été reprise en main par son mari. Ce dernier, selon la tradition, aurait parfaitement pu la brûler vive, pour la punir de sa trahison. Il ne l'avait pas fait pour deux raisons. D'abord, en dépit de l'infidélité de la jeune femme, il était encore amoureux d'elle, et, ensuite, fanatique de la lutte armée islamiste, il avait décidé d'associer Tarika au plan élaboré par Al-Qaida pour introduire une « taupe » au cœur des Services britanniques.

Elle serait le « contrôleur » de Tom Atkins, veillant à ce qu'il tienne ses engagements.

Pas une seconde l'agent du MI5 ne l'avait soupçonnée de duplicité. Il en était resté au début de leur idylle, lorsque Tarika avait eu un vrai coup de cœur pour lui. Ce qu'il ignorait, c'est que cette passion était vite retombée. Au fond, elle admirait profondément son mari, Amrullah Saleh, et partageait ses convictions antiaméricaines. Même si elle n'était pas aussi fanatique que lui.

Elle avait accepté cette mission d'accompagnement comme la punition justifiée de son écart amoureux, mais, dans le fond de son cœur, elle souhaitait retourner au Pakistan et participer au djihad, à son humble place de femme.

Et peut-être, ainsi, retrouver l'amour de son mari.

La découverte du retournement de Tom Atkins l'avait prise complètement par surprise et, désormais, elle n'avait plus qu'une idée en tête : prévenir Amrullah Saleh et ses amis que l'agent du MI5 avait été démasqué par les Britanniques et allait tenter de nuire à Al-Qaida.

Elle ignorait complètement si le plan qu'il lui avait soumis avait

une chance de réussite, mais elle avait un devoir impérieux : prévenir les siens que l'homme qui allait débarquer au Pakistan avait de nouveau changé de camp.

À ce prix, peut-être regagnerait-elle l'estime de son mari.

Seulement, comme faire ? À la seconde où Tom Atkins avait été découvert, elle se savait surveillée. Impossible de communiquer sans révéler sa véritable appartenance.

Si les Britanniques découvraient qu'elle travaillait avec Al-Qaida, c'était terminé : elle se retrouverait en prison pour très longtemps.

Il fallait donc ruser, arriver à déjouer la surveillance dont elle était l'objet, afin de pouvoir prévenir Al-Qaida.

Lorsqu'elle se dirigea vers la cuisine pour se faire à manger, elle avait arrêté une ligne de conduite : il fallait qu'elle prétexte l'angoisse de ne pas avoir de nouvelles de Tom Atkins pour qu'on la laisse repartir au Pakistan, à sa recherche. Une fois sur place, elle se débrouillerait pour prévenir ses amis et recevoir des instructions.

La seule faille qu'elle apercevait dans le système britannique était l'homme qui lui avait annoncé la catastrophe, à l'hôtel *Carlton Towers*. Il aimait les femmes, cela se sentait, et n'était pas indifférent à son charme à elle.

Si elle était arrivée à manipuler Tom Atkins, pendant des années, elle devrait aussi y arriver avec celui-là. Sans moyens propres, elle devait compter sur ses ennemis pour l'aider à réaliser son plan, à leur insu.

— Tom Atkins a obtenu un visa pakistanais à La Haye, annonça Sir George Cornwell et il s'envole demain sur la KLM pour Islamabad.

Le directeur du MI6 était arrivé légèrement en retard pour leur dîner au *Traveller's Club* et s'en était excusé avec beaucoup de courtoisie.

Malko se sentait dans une situation étrange. Chef de mission à la CIA depuis des années, il travaillait en direct avec les Services britanniques sur l'affaire Tom Atkins. Certes, avec la bénédiction de Langley. Mais il devait être d'une prudence de serpent, les Américains n'appréciant peut-être pas ce « détournement ». Cependant, il ne pouvait pas se dérober aux demandes du directeur du MI6. Aussi se faisait-il un devoir de rendre compte régulièrement à Richard Spicer de ses faits et gestes, pour que la CIA n'en prenne pas ombrage.

— Vous avez prévu quelque chose à l'arrivée à Islamabad ? demanda Malko.

— Rien. Il est censé être en cavale. Le moindre signe suspect le condamnerait à mort et mettrait fin à notre projet, répliqua Sir George

Cornwell.

Malko sentait l'embarras du Britannique. À ses yeux, même avec les meilleures raisons du monde, Tom Atkins avait trahi les siens. Crime impardonnable aux yeux d'un *gentleman*. *One of us*⁽⁶⁾. C'était la honte suprême.

— Donc, conclut Malko, il n'y a plus qu'à attendre qu'il donne signe de vie par l'intermédiaire du numéro de votre Service là-bas.

— Exact, reconnut le directeur du MI6. Il peut *aussi* ne jamais réapparaître. Nous n'avons plus prise sur les événements.

Malko attaqua ses côtelettes d'agneau roses et remarqua :

— J'ai prévu de quitter Londres demain, je n'ai plus rien à y faire. Pour l'instant.

Le silence de Sir George Cornwell l'alerta. Le Britannique le fixait pensivement.

— Je n'en suis pas si sûr, fit-il, un peu mystérieux.

— Que voulez-vous dire ? Tom Atkins est loin et Tarika Nawaz bientôt installée dans une *safe-house* du « 5 ».

— Exact, confirma le directeur du MI6. Officiellement, Tarika Nawaz va être appréhendée par la Spécial Branch de Scotland Yard. Je pense même donner un peu de publicité à cette affaire. Sans mentionner Tom Atkins, bien sûr, ce qui nous entraînerait trop loin. En réalité, je souhaiterais vous la confier, conclut Sir George Cornwell.

— Me la confier ?

Malko était sincèrement étonné.

— Oui, confirma le directeur du MI6. Je crains que, livrée à elle-même, elle ne fasse des bêtises. Elle pourrait se suicider, tenter de s'enfuir ou Dieu sait quoi. En plus, il est possible qu'elle détienne certaines informations sur le représentant d'Al-Qaida en Europe, l'utilisateur du portable libanais à qui Tom Atkins a annoncé qu'il était découvert. Elle ne nous les a pas données, puisque nous ne l'avons pas encore interrogée. Avec de la psychologie, vous pourriez peut-être apprendre quelque chose. De plus, je voudrais être certain qu'elle n'a pas gardé de contacts avec Al-Qaida. Si c'était le cas, cela pourrait se révéler utile.

— Que voulez-vous dire ? demanda Malko, de plus en plus étonné.

— Je crois modérément au succès de Tom Atkins dans cette manip. Or, Al-Qaida ne va pas attendre pour mener ses attaques. Il nous faut absolument un plan B. Lequel serait éventuellement lié à Tarika Nawaz. Je souhaite vous le confier.

— Que dois-je dire à Richard Spicer ? s'inquiéta Malko.

— Le moins possible. Il sait que nous avons démasqué un traître, j'ai envoyé un rapport à son Agence. Et que nous évaluons les dégâts. Cette affaire ne lui appartient plus, pas plus qu'à Langley. Nous devons la résoudre nous-mêmes.

— Bien, accepta Malko, quelle est donc votre idée ?

— Dès demain, Tarika Nawaz sera officiellement interpellée, chez Harrod's. Nous laisserons « fuiter » quelques éléments à destination des médias. C'est cohérent, pour les gens d'Al-Qaida, avec la fuite de Tom Atkins. Tarika Nawaz n'ira pas en prison, mais dans une de nos *safe-houses*, un appartement près de Fleet Street.

— Quel sera mon rôle ?

— Vous allez lui servir de chaperon. Vous quittez officiellement Londres demain. Seulement, le taxi qui viendra vous chercher au *Lanesborough* ne sera pas un vrai taxi. Il vous conduira à la *safe-house*, où vous retrouverez Tarika Nawaz.

— Elle va être surprise...

— Sûrement, mais elle sera heureuse de ne plus être seule. Vous pourrez lui dire que vous êtes son « officier de sécurité rapprochée ». D'ailleurs, elle ne pourra sortir qu'en votre compagnie, et, le moins possible. Étant près d'elle, vous pourrez contrôler son évolution psychologique.

Malko ne montra pas sa satisfaction à l'idée de partager l'intimité de Tarika Nawaz. De toute façon, il pouvait difficilement refuser à Sir George Cornwell de collaborer. Celui-ci enchaîna :

— Officiellement, vous êtes reparti en Autriche. Bien entendu si nous avons des nouvelles de Tom Atkins, vous avertirez Langley. Qu'en pensez-vous ?

— Que les semaines qui viennent vont être intéressantes ! soupira Malko.

— Encore un point, précisa le Britannique. Dites *aussi* à votre amie Gwyneth Robertson que vous retournez chez vous à Liezen... En dépit du rôle hautement positif qu'elle a joué dans cette affaire, je suis obligé de la mettre hors circuit.

Il appela le maître d'hôtel et lui demanda de leur apporter deux coupes de Champagne. Ce dernier revint avec une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1998 dont il remplit deux flûtes. Le directeur du MI6 leva la sienne.

— Je ne vends pas la peau de l'ours, mais nous avons droit ce soir à un petit réconfort, n'est-ce pas ? Buvons à l'espoir de notre succès. Il faut briser les reins d'Al-Qaida. Pour un bon moment.

Par le hublot du 747 de la KLM, Tom Atkins regardait le paysage plat entourant Islamabad et Rawalpindi, sa ville jumelle. L'aube se levait et il était à peine six heures du matin. Le vol avait été sans histoire depuis Amsterdam, mais il avait très peu dormi. Son passeport n'avait posé aucun problème.

Il ne se pressa pas de débarquer, mais, en arrivant dans le hall des arrivées, il retrouva la foule des *camiz-charouar*⁽⁷⁾, des gens pressés derrière les barrières, brandissant des pancartes. Il faisait chaud, sans plus.

Dès qu'il franchit les barrières, il fut assailli par une meute de chauffeurs de taxi prêts à vendre leur mère pour une course. Brutalement, il se rendit compte qu'il ne savait pas où il allait. À part le numéro de détresse d'Al-Qaida, il n'avait plus aucun point de chute dans ce pays où il avait passé quatre années. Il réprima une furieuse envie de reprendre l'avion, et monta dans un taxi.

— Au *Marriott*, dit-il. À Islamabad.

Le Pakistan avait sûrement changé en six ans, mais le vieux *Marriott* devait toujours être là. La circulation était intense, ralentie par des travaux et les rickshaws se faufilaient partout. Il répondit par monosyllabes aux questions insistantes du chauffeur de taxi qui devait travailler pour l'ISI et tentait de glaner un renseignement négociable pour quelques roupies.

Le *Marriott* avait vieilli. Mal. Tom Atkins obtint sans difficulté une chambre dominant la piscine vide. À cette heure, les gens dormaient encore. Il avait faim, mal au cœur et l'estomac serré. Finalement, il prit son portable qui était passé automatiquement sur le réseau pakistanais et composa le numéro appris par cœur depuis si longtemps : 0300 8288 603. Une opératrice lui dit qu'il n'était pas en service... Il recommença trois fois, avec le même résultat. Sérieusement angoissé. Tant de choses avaient pu se passer en six ans ! Si personne ne répondait, qu'allait-il faire ? Il ne pouvait quand même pas retourner à Londres. Quand à aller au contact d'Al-Qaida, c'était suicidaire.

Il décida de prendre un *breakfast* au bord de la piscine, dans la moiteur des premiers rayons de soleil. Il ne s'était même pas rasé et avait l'impression d'avoir bu un litre de gin.

Le café était immonde, les croissants rassis, et le beurre rance. De toute façon, il n'avait pas faim. Deux grosses matrones surgirent, entourées de leur marmaille, et s'installèrent non loin de lui. Démoralisé, il quitta la piscine pour remonter dans sa chambre. C'est dans l'ascenseur que son portable sonna, sans afficher de numéro. Une voix d'homme demanda d'abord en urdu, puis en mauvais anglais :

— Vous avez appelé ce numéro ?

— Oui, confirma Tom Atkins.

— Pourquoi ?

— Medina m'a dit de le faire.

C'était la phrase code convenue pour l'identifier.

Long silence, puis la voix répondit « très bien », avant de raccrocher.

Tom Atkins était soulagé : il n'avait pas accompli ce long voyage pour rien. Le réseau de soutien d'Al-Qaida était toujours actif. Il n'avait plus qu'à attendre. Ce ne fut pas long. Une heure plus tard, un SMS s'afficha sur son portable : « Prenez le vol de 10 h 10 pour Quetta et allez au *Imdad Hôtel*. »

C'était parti. Il eut une pensée pour Tarika. Quand la reverrait-il ?

Le café *Amersfoort*, situé juste à l'entrée du bourg de Capelse, non loin de la zone portuaire de Rotterdam, était à peu près vide, à part un homme chauve et corpulent en blouson de cuir installé devant une bière Jupiter, dans un coin de la salle. L'établissement ne s'animait que le soir, quand tous les ouvriers de cette immense zone industrielle située en bordure de l'autoroute E 36, entre Rotterdam et Utrecht, venaient se détendre d'une longue journée de travail à grands coups de bière.

Même les putes de Rotterdam ne s'y aventuraient guère, en dépit de l'importante clientèle potentielle. Il faut dire que l'endroit était particulièrement sinistre.

Des entrepôts à perte de vue, sous un ciel toujours gris, des barbelés qui donnaient à l'ensemble un vague air de camp de concentration, quelques rares buildings industriels, des camions, des entassements de containers. La végétation se résumait à des éoliennes et des pylônes électriques.

La porte du café *Amersfoort* s'ouvrit sur un jeune homme chevelu et frisé, en jean et blouson de cuir. Sans hésiter, il alla s'installer avec le chauve et ils échangèrent une longue poignée de main.

— Un jus de pomme ! commanda le nouveau venu.

Quand le garçon eut regagné son comptoir, il adressa un large sourire à son vis-à-vis.

— Comment vas-tu, mon frère ?

— Dieu me donne la santé, répondit le chauve. La prière m'aide. Et toi, Hussein ?

— Moi aussi, je prie beaucoup.

Les deux hommes échangèrent un long regard complice. Le chauve, pour l'état civil hollandais, se nommait Frans Leiden. Ou plutôt, s'était nommé. Six ans plus tôt, il s'était converti à l'islam et répondait désormais au patronyme de Abdullah Abdel Aziz. En grand secret, il avait effectué un séjour au Pakistan, dans une madrasa où il avait suivi des cours de religion. La barbe teinte en rouge au henné, coiffé d'un keffieh à carreaux, il était devenu plus musulman que ses compagnons. Exalté, divorcé, il avait trouvé dans la religion un exutoire à ses rancœurs. Ancien membre du Parti communiste

hollandais, il avait participé dans les années 1970 à différentes actions violentes en compagnie des pacifistes particulièrement excités de Hollande. Puis, il s'était calmé de longues années, avant de trouver sa voie. Il était de tout cœur avec ces hommes droits, déterminés, religieux, qui voulaient changer le monde pour en faire un califat islamique où régnerait la justice de Dieu.

En attendant, Frans Leiden travaillait comme docker sur la jetée « Princes Beatrix » du port de Rotterdam. Déchargeant toute la journée des centaines de containers, gérés par ordinateur. Son travail était un peu particulier car cette jetée accueillait tout le matériel destiné aux troupes américaines de l'OTAN stationnées en Europe. Une noria de cargos l'acheminait jusqu'à Anvers, Hambourg et surtout Rotterdam. De là, les marchandises étaient expédiées dans toute l'Europe, par la route, sur des camions de l'US Army. Cela allait du chewing-gum aux têtes nucléaires. De quoi approvisionner toutes les bases américaines réparties en Europe. Un job bien payé, mais pas drôle dans ce décor dépouillé.

— Tu as du nouveau, Abdullah ? demanda le jeune homme frisé, Hussein Al-Haariki.

— Oui, demain matin, on décharge un cargo en provenance de Corpus Christi, au Texas. Parmi sa cargaison, il y a un chargement d'explosifs militaires qui seront déchargés en premier. Ce que tu attendais.

— Il y en a beaucoup ?

Abdullah Abdel Aziz eut un sourire gourmand.

— Deux cents tonnes, au moins, conditionnées en caisses de cent livres. Comme c'est sensible, tout sera chargé dès demain matin sur des camions qui partiront aussitôt.

— Tu sais vers où ?

— Non, mais tous les camions passent par la même sortie, à l'extrémité du quai, par Shinken-Kalsebaan. Juste à côté du *dispatching center*.

— Comment saurai-je quand partent les camions ?

— Je t'appelle dès que le premier camion a fini de charger et je te donne son numéro d'immatriculation. Ensuite, c'est à vous de jouer.

— Il sera escorté ? demanda Fayçal.

— Non, ils ne sont jamais escortés, sauf lorsqu'ils transportent des armes ABC⁽⁸⁾. Leur meilleure protection, c'est l'anonymat. Personne ne sait ce qu'il y a dans ces camions. Cela peut être des rations alimentaires ou des tenues de combat...

— Personne, sauf toi, mon frère, souligna Hussein Al-Haariki.

Il n'avait pas touché à son verre et regarda sa montre. Il devait repartir.

— Qu'Allah te protège, dit-il à mi-voix. J'attends ton appel. Vers

quelle heure à peu près ?

— Ils commencent à charger le cargo vers six heures, dit le converti. Entre huit et neuf. Je te donnerai seulement le numéro du camion, parce que plusieurs partiront ensemble et tous n'ont pas le même chargement.

— *Inch'Allah*, tout ira bien.

Ils se serrèrent longuement la main. En public, ils n'osaient pas s'embrasser à l'orientale. En Hollande, cela faisait pédé et dans ce genre de café, on n'aimait pas les pédés. Le patron avait une sœur femme-tronc, qu'il mettait parfois sur le comptoir dans un grand vase pour que les clients lui offrent à boire. C'était la seule distraction de ce morceau de femme, condamnée à une vie végétative. Le reste de la clientèle était plutôt rugueux...

Abdullah Abdel Aziz regarda son jeune camarade sortir du bistrot. Satisfait. Il ignorait la destination de ces explosifs, et aussi comment ils comptaient s'en emparer, mais il savait que c'était dans le cadre du djihad et cela lui suffisait. Ce soir, dans le secret de son petit appartement de Maastricht, il prierait avec encore plus de ferveur.

Il n'avait jamais aimé les Américains, même avant sa conversion à l'islam, et leurs innombrables crimes contre les musulmans enraccinaient encore plus sa haine. Il pria pour que ces explosifs soient bien employés. Il avait gardé toutes les photos de l'attentat du 11 septembre 2001 et les regardait souvent, au cours de ses soirées solitaires. Cela lui réchauffait le cœur. L'idée qu'il puisse participer à une action similaire, même si elle était moins spectaculaire, le rendait fou de fierté. Il prendrait ses prochaines vacances dans une madrasa au Pakistan et serait peut-être enfin considéré comme un authentique combattant du djihad.

Il paya les deux consommations et sortit du café, laissant le patron devant son match de foot.

Demain serait un jour de bonheur.

CHAPITRE V

Tarika Nawaz sentit son poulx s'emballer en voyant les deux hommes qui venaient à sa rencontre, juste à la sortie de Harrod's. Cette fois, elle avait travaillé toute la journée et se sentait un peu mieux. Un des hommes l'aborda et dit à mi-voix :

— Mrs Nawaz, pouvez-vous venir avec nous ? Nous appartenons à Scotland Yard. Nous n'en aurons pas pour longtemps.

Comme une automate, elle les suivit jusqu'à une voiture stationnée dans Sloane Street, sur un arrêt de bus. Poliment, on lui tint la portière. Ensuite, elle cessa de penser. Ne reprenant ses esprits que lorsque le véhicule s'arrêta dans une rue tranquille, devant un immeuble banal. Elle jeta un coup d'œil à la plaque de la rue et lut « Essex Street EC4 ». Surprise, elle demanda :

— Où m'emmenez-vous ? Je pensais que nous allions à Scotland Yard.

— Ne craignez rien, dit un des policiers, sans fournir d'explication.

Il ouvrit la porte d'entrée, découvrant un minuscule hall et un ascenseur à la cabine étroite dont il ouvrit la porte. Ils étaient serrés l'un contre l'autre dans la cabine qui s'arrêta au troisième. Il s'effaça pour la laisser sortir.

— *Good evening*, Mrs Nawaz, lança-t-il, restant dans l'ascenseur.

Il en avait déjà refermé la porte et Tarika Nawaz se retourna. Une porte était ouverte en face d'elle et un homme se tenait dans l'embrasure : celui qu'elle avait rencontré à l'hôtel *Carlton Tower*. Il lui fit signe d'entrer et referma la porte. Elle s'immobilisa, stupéfaite. Deux valises se trouvaient posées par terre : les siennes.

— Nous avons fait prendre le plus gros de vos affaires chez vous, annonça celui qui l'accueillait. De façon que vous puissiez vivre normalement. Venez.

Elle le suivit dans un petit living-room aux murs jaunes et il l'invita à s'asseoir sur un petit canapé.

— Je pense que Tom Atkins vous a expliqué les accords que nous avons pris à votre sujet, dit-il. Vous êtes désormais sous la protection du MI5, à qui appartient cet appartement. Officiellement, vous êtes en état d'arrestation et votre employeur en a été averti. Les médias ont été prévenus et répercuteront la nouvelle. C'est la meilleure garantie pour Tom Atkins. Vous laisser en liberté eût semblé suspect, alors qu'il

est officiellement en fuite. Vous allez donc vivre quelque temps ici.

— Combien de temps ?

— Je n'en sais rien. Cela dépend de l'évolution de la situation.

Tarika Nawaz demeura impassible : c'était un peu mieux que la prison, mais elle ne pourrait sûrement pas communiquer avec ceux qu'elle voulait joindre. La présence de cet agent de la CIA l'intriguait. Pourquoi était-ce lui qui l'accueillait, et pas un Britannique ?

— Pourquoi est-ce vous qui êtes ici ? demanda-t-elle.

— Parce que j'ai été chargé de veiller sur vous. Une sorte d'officier de sécurité.

Tarika Nawaz le fixa, ébahie.

— Vous allez vivre *ici*, avec moi ?

— Cet appartement comprend deux chambres à coucher et vous n'êtes en aucune façon tenue de me faire la conversation ou de me tenir compagnie.

Le cerveau de la Pakistanaise travaillait à toute vitesse. Ce qu'elle avait vaguement imaginé était en train de se concrétiser ! Si elle arrivait à manipuler cet agent de la CIA, elle arriverait peut-être à son but : prévenir Al-Qaida de la trahison de Tom Atkins.

Instantanément, son cerveau se cala sur le mode « séduction ». Lorsqu'elle travaillait pour l'ISI, elle avait appris à jouer de son charme pour « tamponner » les naïfs attachés de défense. Sans rien donner en échange.

— Rappelez-moi votre nom, demanda-t-elle d'une voix plus douce, en croisant ses longues jambes avec assez de lenteur pour qu'il devine une partie de ses cuisses – un geste qui avait toujours beaucoup de succès.

— Malko Linge, dit-il. Je suis autrichien, mais je suis chef de mission à la Central Intelligence Agency. Dans le cas présent, disons que je suis sous contrat avec les Services britanniques.

Tarika Nawaz prit un paquet de Benson dans son sac et en alluma une, avec un sourire presque complice.

— Bien, je suppose que je n'ai pas le choix. Et que cette situation ne va pas s'éterniser.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que cela ne soit pas trop désagréable, affirma Malko. Vous avez faim ?

— Non, merci.

— Il y a tout ce qu'il faut dans le réfrigérateur. Quelqu'un viendra tous les jours faire le ménage et apporter des provisions. Vous verrez, j'espère que cela ne sera pas désagréable...

Il omit évidemment de souligner que cette *safe-house* était bourrée de micros et de caméras.

— Ne vous occupez pas de moi. C'est la chambre du fond qui vous a été attribuée. C'est la plus spacieuse.

Hussein Al-Haariki gara sa bicyclette place Nieuwmarkt, en face du café-restaurant *De Waag*, haut-lieu du « quartier rouge » d'Amsterdam. Il s'était rendu à Rotterdam en voiture mais garait celle-ci à la périphérie d'Amsterdam, se déplaçant ensuite en bicyclette.

Le plus vieux district de la ville, croisement de deux grands canaux et de ruelles étriquées, était devenu une sorte d'Éroticland géant. Il draguait des hordes d'étrangers en quête de putes, de drogués attirés par les « coffee-shops » où on vendait ouvertement de la marijuana et, moins ouvertement, d'autres drogues. Les cafés, les restaurants et les sex-shops pullulaient. Dans les ruelles, il fallait parfois se glisser entre deux haies de putes. Sans parler du canal Kloveniersburg, offrant dans ses vitrines de mornes Albanaises ou d'énormes Nigériennes dans un éblouissement de néons multicolores.

Pourtant, un peu plus au sud du « quartier rouge » commençait le quartier étudiant, avec l'université et de nombreux musées.

En dépit de cette faune bigarrée, la police était peu présente. C'est une des raisons pour laquelle les trois membres d'Al-Qaida, lorsqu'ils s'étaient installés en Europe, avaient pris un assez grand appartement dans un vieil immeuble de Oude Hoogstraat. Le brassage du « quartier rouge » faisait qu'on ne remarquait pas les étrangers, ce qui était parfait.

Hussein Al-Haariki et ses deux complices, Fayçal Babon et Abdul Jamal Mahmoud, n'avaient jamais abandonné cette planque, même lorsqu'ils s'étaient provisoirement installés à Anvers. Ce qui leur avait permis, une fois l'autre planque grillée⁽⁹⁾, de se replier sans problème sur Amsterdam. Au Bénélux, il n'y avait pas de contrôles aux frontières qu'on passait sans s'en apercevoir. En plus, près de 15 % de la population hollandaise était musulmane, ce qui leur permettait de se noyer dans la masse. Les trois hommes s'étaient inscrits en fac et vivaient grâce aux subsides de l'Organisation, un petit réseau logistique et de recrutement bien au chaud dans cette ville accueillante. Tous les trois possédaient des passeports authentiques, libanais, yéménite et saoudien. Ils ne sortaient guère, allant rarement au restaurant, se nourrissant de fruits, de légumes et de Coca-Cola. Fayçal et Hussein étaient d'ailleurs végétariens.

Tous étaient inscrits à la faculté, en sciences sociales, parlaient le néerlandais et semblaient parfaitement intégrés. Faisant l'admiration de leur propriétaire, fier de sa Hollande multiculturelle, pays où les mosquées poussaient comme des champignons, Mecque de la permissivité, ouverte à tous les immigrants légaux ou non, de toutes

les origines et de toutes les couleurs.

En se hâtant vers son appartement, Hussein Al-Haariki fut frôlé par un superbe blond aux cheveux peroxydés, sanglé dans une tenue de cuir mauve si ajustée qu'on pouvait mesurer la longueur de son sexe, sortant tout droit de Warmoesstraat, la rue du cuir « gay ». Il lui lança une œillade brûlante et le jeune Marocain tourna la tête, dégoûté.

Dans Amsterdam, on était obligé de circuler à bicyclette, à cause des innombrables trams, des sens uniques et de l'absence de parking.

Dieu merci, il n'y avait pas de contrôle au faciès. Il aurait fallu interpellé la moitié de la population. Aussi personne ne pouvait soupçonner que ces trois jeunes gens pacifiques et intégrés avaient passé plusieurs mois dans des camps d'entraînement militaire au Cachemire pakistanais, sous la direction de militants recrutés par le docteur Ayman Al-Zawahiri. Tous avaient été pris « sur diplôme », si on peut dire. Dans leurs pays respectifs, ils avaient fréquenté des mosquées où régnaient des prédicateurs virulents prêchant le djihad, chaque vendredi.

« On » les avait remarqués, testés et approchés. Leur recruteur ne leur avait pas dissimulé ce qui les attendait. Pour ne pas les effaroucher, personne ne leur avait alors parlé de « kamikaze ». Il s'agissait de porter des coups sévères aux ennemis de l'Islam, et de rester vivant pour continuer la lutte tant qu'il y aurait des ennemis...

Une fois regroupés au Cachemire, ils avaient suivi un entraînement spécifique : il s'agissait de maîtriser le piégeage des véhicules. Après les explosifs militaires classiques, le C 4 et le Semtex, on leur avait appris à fabriquer un explosif artisanal très puissant, qui pouvait se substituer au classique. Et ensuite, à préparer des voitures piégées, des sacs à dos explosifs, des mines artisanales. Désormais, ils étaient prêts.

Hussein était si pressé de dire à ses amis ce qu'il en était qu'il mit la clef dans la serrure et entra sans avoir tapé trois fois au battant, leur code de sécurité. Résultat, il se trouva nez à nez avec son copain Fayçal qui braquait sur lui un pistolet automatique Makarov 9 mm Fort 14.

Il l'aborda avec une exclamation furieuse, soulagé quand même. Ils savaient que l'AIDV⁽¹⁰⁾ avait de nouvelles instructions et mis en place des méthodes plus actives pour rechercher les terroristes.

Donc, ils n'étaient jamais tranquilles.

— J'ai de bonnes nouvelles, mon frère ! lança Hussein.

Fayçal n'eut pas le temps de répondre. On venait de frapper à la porte. Trois coups distincts. Fayçal fit disparaître le pistolet sous un coussin. Hussein alla ouvrir.

— Grete ! lança-t-il.

Grete était une étudiante batave rencontrée sur le campus de Maastricht, aux gros seins blancs, un peu épaisse, dotée d'un appétit sexuel insatiable. Un cadeau d'Allah pour les trois djihadistes qui s'en servaient sans modération.

Ils n'aimaient pas les prostituées et n'avaient pas d'argent à gaspiller. Dès qu'elle avait un moment, Grete fonçait les voir. Hussein échangea un regard complice avec son copain. Se servir sexuellement d'une infidèle était parfaitement licite selon le Coran.

— Viens, dit Hussein, entraînant Greta dans la chambre du fond.

— *Yallah !* lança ironiquement Fayçal.

À peine dans la chambre, Grete se pendit au cou de Hussein et dit à voix basse :

— Je ne reste pas longtemps.

Fayçal ramena avec soin le chien extérieur du Makarov et celui-ci remit sous le coussin. C'était la seule arme qu'ils possédaient. Elle leur avait été confiée par un visiteur et ils l'avaient gardée. À l'origine, elle était destinée à punir des traîtres, des Hollandais d'extrême droite. Et puis, l'ordre était venu par e-mail codé. On les gardait pour une meilleure cause. Lorsqu'ils avaient appris le meurtre de Théo Van Gogh, un parlementaire anti-arabes, ils s'étaient sentis frustrés.

Depuis qu'ils se trouvaient en Hollande, ils ne s'étaient livrés à aucune action illégale ou brutale, n'avaient participé à aucun défilé. On pouvait fouiller dans leur *background* sans rien trouver. Les rares contacts qu'ils avaient eus étaient totalement secrets. Et personne n'avait établi de lien avec les incidents d'Anvers, pourtant à moins de cent kilomètres...

Pour les voisins, c'étaient des étudiants sages et studieux.

Eux seuls savaient qu'ils obéissaient à un homme qu'ils n'avaient jamais rencontré et ne rencontreraient probablement jamais : le cheikh Oussama Bin Laden, dont ils bénissaient le nom tous les soirs après la dernière prière, suppliant Allah de lui accorder une très longue vie et de terrasser ses ennemis, qui étaient aussi ceux de Dieu.

Un des spectacles les plus pénibles pour eux était de croiser des Juifs traditionalistes, tout de noir vêtus avec leur grand chapeau de feutre noir et leur regard de myope. Ils devaient se retenir pour ne pas en égorger un. Le véritable nom d'Al-Qaida était l'organisation islamique de « lutte contre les Juifs et les Croisés ». Ce qui englobait tous les infidèles.

Fayçal s'était remis à lire lorsqu'un couinement bref se fit entendre, venant de la chambre où Hussein était entré avec Greta. Le couinement se transforma en cris stridents qui s'arrêtèrent d'un coup.

Fayçal ne tarda pas à réagir. Il se leva et, en un clin d'œil, se débarrassa de son T-shirt, de son jean, puis de son caleçon, révélant un sexe long, mince et recourbé. Il avait commencé à se manueliser

lorsque la porte de la chambre s'ouvrit sur Hussein, nu, encore en érection.

— Viens ! lança-t-il en arabe, cette chienne n'en a pas encore assez.

Fayçal ne se le fit pas dire deux fois. Il bandait déjà. À son âge, 23 ans, ce n'était pas un exploit. Attiré par les cris de la Hollandaise, Abdul Jamal surgit à son tour. Comprenant la situation, il se déshabilla lui aussi et s'approcha de la chambre.

Fayçal était déjà agenouillé derrière la replète Hollandaise, en train de la sodomiser comme un fou, en poussant des han ! de bûcheron.

Sagement, Abdul Jamal attendit son tour, debout le long de la cloison, se masturbant doucement en regardant son ami s'en donner à cœur joie. Enfin, d'un élan ultime, Fayçal se répandit dans la croupe de Greta avec un cri satisfait. Il se releva aussitôt, le sexe encore dressé.

Grete n'eut pas le temps de respirer, Abdul Jamal s'était déjà rué sur elle. Il la retourna sur le dos, attrapa ses chevilles pour lui dresser les jambes vers le plafond et s'enfonça d'un trait dans son ventre, jusqu'à la garde. La jeune femme en couina de bonheur. Bien que fin, le sexe de son nouvel amant était très long et lui cognait la matrice. Il était trop excité pour faire durer longtemps son plaisir. Il jouit en se laissant tomber sur elle, comme pour la clouer au matelas.

Il l'abandonna ensuite et rejoignit ses deux copains. Une agréable récréation, peu coûteuse et conforme aux préceptes de l'islam. Ils étaient vautreés sur les canapés de velours bleu lorsque Grete émergea de la chambre, épanouie, ravie, ruisselante du sperme de ses trois amants.

Une âme simple et des ovaires de feu.

Avant de partir, elle les embrassa tous les trois chastement sur la joue. Elle adorait ces séances de baise sans chichi, même si elle n'était jamais totalement satisfaite. Elle rêvait un jour de se retrouver pantelante et de supplier un homme de ne plus la baiser.

Hélas, cela ne s'était jamais produit.

Elle ne demandait que du sexe. Ils ne l'avaient même jamais emmenée au restaurant, même pas au McDo. Tout ce qu'elle voulait, c'était sentir des membres raides s'enfoncer dans les divers orifices de son corps. Ces trois jeunes gens vigoureux étaient une bénédiction du ciel.

À peine fut-elle sortie que, par précaution, Hussein se leva et l'observa en train de partir. Parfois, il était un peu parano... Fayçal le rejoignit et se figea. De l'autre côté du canal, une voiture bleu et blanc portant l'inscription POLITIE sur sa portière roulait lentement le long du quai.

— Tu crois que c'est pour nous ? demanda Hussein, subitement alarmé.

Fayçal lui lança un coup de coude dans le flanc :

— *Kuttekop*⁽¹¹⁾ ! Allah nous protège, nous sommes Ses combattants.

Hussein se retourna vers lui, le visage soudain empreint de gravité.

— Mon frère, l'heure est arrivée. J'ai rencontré le frère Abdel Aziz. C'est pour demain.

Fayçal hocha la tête.

— Dans ce cas, nous devons prier beaucoup ce soir, pour que notre combat pour Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux soit gagné.

— Die sera ! promit Hussein. Nous allons semer la mort et le sang chez les Infidèles, qu'Allah les fasse tous brûler en enfer.

CHAPITRE VI

Le bureau de la Division technique du MI5, une pièce sans fenêtre, au quatrième étage de Thames House, ressemblait à une caverne d'Ali Baba, avec des appareils bizarres entassés les uns sur les autres, une forêt de câbles électriques, des moniteurs de télévision occupant tout un pan de mur. En dépit de ce désordre apparent, cet endroit était relié à toutes les stations d'écoute du monde. Malko avait été un peu surpris de recevoir un coup de fil lui demandant d'y passer, après sa première nuit passée sous le même toit que Tarika Nawaz. Barry Huntington, responsable du groupe antiterroriste du MI5, l'avait alors emmené à la Division technique, puis dans son bureau du troisième étage.

— Comment cela se passe-t-il avec Mrs Nawaz ? demanda-t-il.

— Bien, jusqu'ici, assura Malko. Lorsque je suis parti, tout à l'heure, elle dormait encore. Avez-vous des nouvelles de votre côté à son sujet ?

— Aucune. Nous n'avons décelé aucune présence suspecte ni aucune intrusion à son domicile.

— Et sur le plan des médias ?

— Pas grand-chose. La nouvelle de l'arrestation d'une personne suspectée de complicité avec Al-Qaida n'a pas remué les foules. Cependant, tous les médias l'ont mentionnée. C'est suffisant pour que nos « amis » l'apprennent. Venez, nous allons retourner à la DT. George, le bras droit de Tim Gates, doit être arrivé.

Ils remontèrent au quatrième et Malko fut présenté à George, un barbu athlétique et rieur.

— George a des mains magiques annonça Barry Huntington. Je crois qu'il a bien travaillé.

Le technicien sourit largement.

— Nous avons localisé le portable libanais dont vous nous avez communiqué le numéro.

— Dans quel pays se trouve-t-il ?

— Quelque part en Suisse. L'opérateur local nous l'a tracé. Le portable est utilisé en Suisse depuis pas mal de temps.

— C'est tout ce qu'on sait ?

— Pour l'instant oui, mais nous avons mis en place une surveillance plus pointue grâce à un contrôle mobile. Ce qui nous

permettra d'écouter les messages et de lire les SMS. Et de remonter ainsi sur les numéros appelant.

— Vous n'aviez jamais repéré ce numéro auparavant ?

— Jamais.

— Les Services suisses n'ont pas d'informations à son sujet ?

Le Britannique sourit :

— Il doit y avoir cinq millions de portables utilisés en Suisse... Celui-là n'a jamais attiré l'attention. Dès que nous intercepterons une communication, cela permettra de le localiser à travers l'utilisation des relais.

— Bravo ! approuva Malko.

C'était un pas de géant avec intrusion discrète dans le réseau de communication d'Al-Qaida. Georges ajouta aussitôt :

— Nous sommes obligés pour l'instant de nous contenter de mesures passives. Sinon, cela incriminerait Tom Atkins. Nous ignorons qui sont les autres utilisateurs de ce numéro.

Une voiture du « 5 » déposa Malko à Fleet Street, tout près d'Essex Street. Il s'arrêta pour acheter des journaux et quelques viennoiseries avant de regagner la *safe-house*.

Tarika Nawaz se trouvait dans la cuisine en train de prendre un thé. Drapée dans une robe de chambre en satin beige dont elle resserra les pans d'un geste machinal en voyant Malko.

— Bonjour, dit celui-ci. Vous avez bien dormi ?

— Bien, merci.

Même sans maquillage, elle était extrêmement belle. Elle alluma une cigarette et lui lança un regard inquisiteur.

— Qu'êtes-vous supposé faire réellement avec moi ? demanda-t-elle.

Malko s'assit en face d'elle.

— Le MI5 a pensé que ce ne serait pas bon de vous laisser seule. Vous avez subi un choc émotif très fort et, en plus, vous êtes potentiellement en danger. Tant que nous n'aurons pas de nouvelles de Tom Atkins, nous sommes dans le noir.

— Combien de temps vais-je rester ici ?

— Je n'en sais rien, avoua Malko et cela ne dépend pas de moi. Je vous l'ai dit, je suis votre « gouvernante ». C'est mieux que d'être dans une cellule de prison.

Tarika lui jeta un regard triste.

— Je me fais beaucoup de souci pour Tom. Cela m'angoisse. À plus tard.

Elle se leva et quitta la cuisine. Le satin de la robe de chambre moulait une chute de reins magnifique qui ne laissa pas Malko indifférent. Mais Tarika était *off limits*. Comme sur une autre planète.

Un vent violent balayait le plateau où était implanté le petit aéroport de Quetta. On ne se serait jamais cru à 1 700 mètres d'altitude, avec la lointaine ceinture de montagnes ocre cernant l'horizon. Il faisait nettement plus frais qu'à Islamabad.

Tom Atkins sortit du vieil Airbus, son sac de voyage à la main, et se dirigea vers les taxis jaunes alignés devant l'aérogare. Se demandant s'il était déjà observé. Il était le seul étranger sur ce vol quotidien. Peu de gens venaient au Béloutchistan, en ébullition permanente, très loin du pouvoir central pakistanais. Avec ses 300 000 km² – plus de la moitié de la France – et ses six millions d'habitants, cette province contiguë de l'Iran et de l'Afghanistan était une sorte de « Wild West » incontrôlé.

Il se dit que ce voyage correspondait aux indications de la source « Shalimar » qui avait situé le camp d'entraînement d'Al-Qaida pour ses recrues de race blanche du côté de la frontière afghano-béloutche. Or, Quetta ne se trouvait qu'à 50 kilomètres de Spin Boldak, lieu du rendez-vous raté.

Il dut répéter trois fois *Imdad Hôtel* pour qu'un jeune chauffeur de taxi le comprenne.

À la sortie de l'aéroport, le check-point était une guérite entourée de sacs de sable d'où pointait le canon d'une mitrailleuse.

Il ne se souvenait plus que la ville était si étendue. Le taxi remonta une large avenue à la circulation clairsemée avant de tourner dans une rue étroite pour s'arrêter devant un immeuble coincé entre un marchand de grains et un atelier de mécanique.

Le *Imdad Hôtel* était un modeste *guest-house* à la façade blanche, avec une vingtaine de chambres. Pour 2 500 roupies⁽¹²⁾, Tom Atkins put s'installer dans une pièce carrée flanquée d'une petite salle de douche. Il y avait quand même une télé et la clim.

Il n'avait plus qu'à attendre.

Allongé sur le lit, avec en face de lui un mur verdâtre couvert de tâches d'humidité, il se mit à penser à Tarika pour ne pas perdre le moral.

La sonnerie de son portable le fit sursauter. Sans aucune formule de politesse, une voix d'homme ordonna :

— Prenez vos affaires et allez au coin de Zarghoun Road.

La grande avenue qui coupait Quetta du nord au sud. Tom Atkins obéit, rassembla ses affaires et descendit. Il n'y avait personne à la réception, ce qui lui évita toute explication. Il s'arrêta au coin de

Zarghoun Road et regarda autour de lui.

Vingt mètres plus loin, un policier en bleu réglait la circulation, abrité du soleil par un grand parasol en toile. À Quetta, les feux étaient inconnus. Tout se faisait à la main, si l'on peut dire, dans une joyeuse pagaille de bus, rickshaws, vélos, charrettes et voitures. Étonnant pour une ville d'un million sept cent mille habitants... Un rickshaw rouge et vert s'arrêta devant lui. Un bras en sortit, lui faisant signe de monter à l'intérieur.

Contrairement à Islamabad, la partie arrière de ces taxis à trois roues étaient entièrement fermée. Ceci afin d'éviter aux femme d'être vues.

Tom Atkins eut le temps d'apercevoir un jeune barbu qui marmonna un « Salam aleykoum » rapide avant de lui enfiler une cagoule noire sur la tête, qu'il serra autour du cou par un lacet. L'engin redémarra en pétaradant et le barbu lui lança :

— *You not move*⁽¹³⁾.

Pour bien lui faire comprendre ce qu'il souhaitait, il appuya sur la poitrine de Tom Atkins afin de le repousser au fond du rickshaw, d'où il était invisible de l'extérieur.

Ils roulèrent longtemps. Peu à peu, le bruit de la circulation diminuait et Tom Atkins comprit qu'ils avaient quitté le centre. Le rickshaw se mit à cahoter horriblement, ralentit, s'arrêta, repartit et, finalement, stoppa.

On prit Tom Atkins par le bras pour l'aider à descendre. Il sentit un sol inégal sous ses pieds, puis se cogna à une marche et, enfin, on le fit asseoir avant de lui retirer sa cagoule.

Il se trouvait dans une pièce sombre, aux murs blancs, une sorte de bureau, avec une fenêtre donnant sur les montagnes. Un seul homme se trouvait dans la pièce.

Un enturbanné à la barbe grise et au profil aigu, avec de grosses lunettes d'écaillé.

L'homme qui, quelques années plus tôt, l'avait « marié » à Tarika Nawaz à Peshawar. L'imam rallié à Al-Qaïda⁽¹⁴⁾.

Il adressa un sourire édenté à Tom Atkins et l'étreignit en l'embrassant deux fois.

— Bienvenue, frère Abdul ! dit-il d'une voix chaleureuse. Je remercie Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux d'avoir veillé sur toi. Je suis heureux de te retrouver parmi nous. As-tu faim ou soif ?

— Non, répondit Tom Atkins. *Choukraia*⁽¹⁵⁾.

La chaleur de cet accueil contrastait avec la brutalité avec laquelle il avait été amené là. Il se trouvait vraisemblablement dans une des nombreuses madrasas de Pachtounabad, la partie de Quetta où vivaient depuis toujours 400 000 Pachtounes, pakistanais ou afghans.

— Si tu n'es pas fatigué, continua le mollah, veux-tu

m'accompagner ? Nous avons réuni une *choura* pour ton retour, afin d'examiner ce que nous allons envisager pour toi.

— Je te suis, dit Tom Atkins.

Il allait passer son premier test. Ils gagnèrent la pièce voisine meublée à l'afghane, avec des tapis et des coussins posés à même le sol. Quatre barbus s'y trouvaient déjà, deux jeunes, deux vieux, devant des plateaux de thé, assis en tailleur. Ils dévisagèrent Tom Atkins avec curiosité, mais sans hostilité.

À son tour, il s'assit un peu en retrait du religieux et accepta un verre de thé très sucré.

Le mollah s'adressa longuement en pachtou aux autres participants. Visiblement, aucun ne parlait anglais. Ensuite il se tourna vers Tom Atkins.

— Tu as donc réussi à échapper à nos ennemis ! Que grâce soit rendue à Allah.

— Nous sommes tous entre Ses mains ! assura fermement Tom Atkins.

L'imam hocha la tête, visiblement satisfait de cette preuve de foi.

— Tu as rendu de grands services à notre cause, continua-t-il, et Allah t'en tiendra gré. Je pense qu'il t'est désormais impossible de retourner chez les Infidèles.

— En effet, confirma Tom Atkins, j'ai échappé de justesse à l'arrestation et j'ignore même ce qui est arrivé à mon épouse devant Dieu, que j'ai dû laisser à Londres.

Le religieux arbora une expression désolée et annonça :

— Nous avons appris par des frères vivant à Londres qu'elle a été arrêtée par la police des mécréants...

Tom Atkins arbora aussitôt la même expression. Le plan se déroulait comme prévu. Le mollah enchaîna d'une voix apaisante :

— Ce n'est qu'une femme, mon frère !

Autrement dit, guère plus qu'un animal domestique...

— Elle ne sait rien d'important ? interrogea-t-il aussitôt.

— Non. Je ne lui ai jamais rien dit de ce que je faisais.

— Très bien. Désormais, tu as droit à la paix. Tu as valeureusement combattu. Tu vas rester ici pour le moment pour prier, te reposer et ensuite, nous verrons ce que tu peux faire. Un homme comme toi est précieux pour former nos *shahid*.

Tom Atkins se tourna vers le religieux.

— Mon frère, dit-il, je ne veux pas être une bouche inutile à nourrir. Le djihad a besoin de toutes ses forces. Je suis encore dans la force de l'âge et je veux continuer la lutte.

L'Imam sembla surpris.

— Tu veux retourner en Angleterre ?

Sa voix était déjà chargée de soupçons.

— Pas du tout, assura Tom Atkins, je veux devenir *fedayeen*.

Le mollah traduisit sa déclaration et il y eut un moment de flottement visible chez les barbus. Aucun d'eux n'avait prévu cette requête. Le mollah se tourna vers lui.

— Que veux-tu dire par là, frère Abdul ?

— Je veux rejoindre ceux qui, comme moi, ont choisi la vraie foi et sont prêts à mourir pour la cause d'Allah. J'ai beaucoup prié, beaucoup lu le Saint Coran et j'ai pris ma décision, précisa Tom Atkins.

Sa déclaration aussitôt traduite tomba d'abord dans un silence stupéfait. Puis les barbus, de toute évidence partagés, se mirent à discuter entre eux. Depuis qu'il avait pris la décision de rechanger de camp, Tom Atkins avait mûrement réfléchi. Ses années dans le renseignement lui avaient appris l'art de la dissimulation et celui d'« enfumer » les gens. Aussi était-il parfaitement à l'aise dans son rôle d'apprenti martyr.

S'étant toujours intéressé à l'islam, il connaissait le Coran au moins aussi bien que ses interlocuteurs. Le reste était une question de « jeu de rôle ». Il devait irradier sa nouvelle conviction.

L'imam Saiyid lui jeta un regard pénétrant.

— Tu sais que tous ceux qui se portent volontaires pour être *fedayeen* accompliront des missions dont ils ne reviendront pas.

— Je le sais, confirma Tom Atkins, et je prie pour que ce jour vienne bientôt.

Le mollah traduisit sa réponse, puis tira la conclusion de cette prise de position d'une voix onctueuse :

— Frère Abdul, seul Allah connaît la profondeur de ta foi. Nous sommes tous très touchés que tu veuilles participer ainsi au djihad. Nous allons examiner ta demande. Il faut réunir une *choura* pour cela et en parler à ceux qui déterminent les missions. En attendant, tu vas te reposer ici.

Tom Atkins acquiesça placidement.

— Je ferai comme tu dis, confirma-t-il. Je vais me reposer et prier en attendant votre décision.

Il avait franchi la première porte de l'enfer. Il en restait encore plusieurs à ouvrir avant d'atteindre son but. Ce n'était pas gagné, mais Tom Atkins se dit que les dirigeants d'Al-Qaida ne pourraient pas résister au plaisir de « retourner » un membre des Services britanniques pour en faire une bombe humaine.

CHAPITRE VII

Hussein Al-Haariki attendait depuis deux heures devant un café, au fond d'un bistrot de Capelse, à moins de deux kilomètres au sud de l'autoroute E 36 reliant Rotterdam à Utrecht. Des clients entraient et sortaient sans cesse, prenaient une bière ou des cigarettes, et il commençait à craindre que sa présence prolongée n'éveille l'attention du patron. En plus, à cause du manque de sommeil, il était stressé. Les trois membres d'Al-Qaida n'avaient guère dormi, préparant fiévreusement l'opération qu'ils planifiaient depuis plusieurs mois et qui entrait désormais dans sa phase finale.

La sonnerie de son portable le fit sursauter et il le colla à son oreille.

— Hussein ?

En reconnaissant la voix chaude d'Abdullah Abdel Aziz, le docker, son cœur fit un bond dans sa poitrine.

— Oui, c'est moi, Abdullah.

— Tu as de quoi écrire ?

— Oui.

— Note. C'est un gros camion semi-remorque, environ trente tonnes, bâché avec une plaque verte de l'US-Army. 529 RTZ US. Il est en train de finir de charger. Il va quitter le quai Princes-Beatrix dans une demi-heure au plus tard et prendre la E 36 en direction d'Utrecht car il se rend en Allemagne. Il y a deux hommes dans la cabine et ils sont en liaison radio avec le Dispatching Center de l'OTAN.

— Il a une escorte ?

— Non.

— Et il contient tout ce dont nous avons besoin ?

— Tout, assura le docker. *Inch'Allah*, cela devrait résoudre ton problème. Je te rappelle quand il part.

Hussein Al-Haariki paya ses cafés et sortit après un sourire au patron, reprenant le volant de sa vieille Volkswagen Lupo noire. Il avait punaisé une carte de la région sur une plaque de bois et s'orienta facilement. Un kilomètre plus loin, il rejoignit la Toyota rouge où se trouvaient Fayçal Babon et Abdul Jamal Mahmoud, stationnée sur le bas-côté de la route. Un appel de phares et ils se dirigèrent vers l'E 36.

Ils roulaient lentement pour ne pas se faire remarquer, bien qu'ils n'aient rien à craindre d'un contrôle de police. Les deux véhicules

avaient été achetés d'occasion pour une somme modique, payée par chèque, sur un compte fermé depuis, avec de l'argent remis par l'Organisation. C'était la dernière fois qu'ils servaient. Après cette opération, ils les brûleraient dans un endroit sûr avant de quitter le pays et même l'Europe, leur mission terminée.

Vingt minutes plus tard, ils atteignaient Schiedam. La sortie des quais utilisés par l'armée américaine se trouvait à un kilomètre de là, une large ouverture empruntée dans les deux sens par une noria ininterrompue de camions. Les Américains ne représentaient qu'une goutte d'eau dans ce trafic, Rotterdam étant un des plus grands ports d'Europe.

Les deux véhicules longeaient maintenant une clôture métallique de trois mètres de haut protégeant les aires de stockage des containers. Une ouverture apparut, une large grille ouverte, surveillée par deux postes de garde. Seuls, les camions entrant étaient contrôlés. Les deux voitures continuèrent encore cinq cents mètres, puis se garèrent sur l'aire de stationnement d'un café de routiers.

Après un bref conciliabule, Hussein Al-Haariki repartit dans la Lupo.

Cinquante mètres après la sortie des docks, il se gara sur le bas-côté de la route et mit son warning. Il descendit et souleva le capot à la recherche d'une panne. D'où il se trouvait, il pouvait surveiller la sortie des camions. Tous reprenaient l'E 36 vers le nord, ne pouvant franchir une ligne jaune continue pour tourner à gauche. Donc, le camion américain chargé d'explosifs allait *obligatoirement* passer devant lui. Il lui suffirait de vérifier sa plaque d'immatriculation.

Abdullah Abdel Aziz le préviendrait de son départ du quai. Il n'était pas là depuis dix minutes qu'une voiture bleu et blanc de la police s'arrêta derrière lui. Un policier en descendit et s'approcha de la Volkswagen. Hussein vint vers lui avec un sourire.

— Je suis en panne d'essence, lui dit-il, mais j'ai envoyé un ami m'en chercher. Il sera là dans dix minutes.

Le policier n'insista pas : dans ce coin, il ne se passait jamais rien et ce jeune Maghrébin qui parlait bien le néerlandais inspirait confiance... La voiture de police était encore en vue quand le portable d'Hussein Al-Haariki sonna.

— Il vient de partir ! annonça le docker.

Du quai Princes-Beatrix à la grille, il y avait deux kilomètres environ. Hussein Al-Haariki commença à guetter tous les camions qui sortaient, munis de plaques de tous les pays. Au quatrième, son poulx s'affola : le vert de la plaque se voyait de loin. Il vérifia le numéro sur son carnet.

Déjà l'énorme semi-remorque Mercedes passait devant lui et s'éloignait. Le Jordanien ouvrit son portable, cala le numéro de Fayçal

Babon et lança un seul mot :

— *Yallah !*

Le sergent Matthews Hudson comptait qu'il avait encore au moins six heures jusqu'à Francfort, la plus grande base américaine en Allemagne. Sans s'arrêter, car il n'en avait pas le droit. S'il était fatigué, son copain Bob Dudd le relayerait. Ils n'avaient même pas droit à une pause pipi. S'ils n'avaient pas d'escorte, ils maintenaient une liaison radio permanente avec le Dispatching Center auquel ils devaient envoyer un message « Roger » toutes les demi-heures et avertir du moindre incident.

Il roulait sur la E 36 depuis dix minutes, au milieu d'une circulation plutôt intense, sagement sur la file de droite, vitesse maxima 55 miles. Bob Dudd regardait un film porno sur la télé de bord, les pieds sur le pare-brise.

Une petite voiture noire roulait devant eux à faible allure sur la même file. Matthews Hudson donna un léger coup de klaxon, pour l'avertir qu'il allait la doubler.

Bizarrement, les feux stops de la voiture noire s'allumèrent aussitôt et elle ralentit brusquement !

Le jeune sergent écrasa le frein de toutes ses forces, mais c'était déjà trop tard ; son énorme pare-chocs avait heurté l'arrière de la voiture noire, la projetant à plusieurs mètres !

— *Shit ! Shit ! Shit !*

Son copain Bob Dudd sursauta, arraché à ses fantasmes. La voiture noire s'était arrêtée en travers de la route et le camion venait de stopper juste derrière, évitant *in extremis* un nouveau choc. Automatiquement, le sergent Hudson se gara sur la bande d'arrêt d'urgence, mit ses warning et appela le Dispatching Center pour signaler l'incident.

La petite voiture noire dont le pare-chocs arrière traînait par terre, à demi arraché, se rabattit aussi sur la bande d'arrêt d'urgence. La portière avant s'ouvrit sur un jeune homme brun aux cheveux frisés qui commença par inspecter les dégâts, l'air ennuyé, avant de se diriger vers le camion. Matthews Hudson avait déjà sauté à terre. Il apostropha le jeune conducteur.

— *God damn it !* Qu'est-ce qui vous a pris ?

Le jeune homme, visiblement ému, lui répondit dans un anglais haché.

— Je suis désolé, le coup de klaxon m'a fait peur, j'ai freiné. C'est de ma faute.

Le sergent américain, lui, savait que sa responsabilité était

engagée et imaginait déjà tous les problèmes administratifs que cet accident allait déclencher.

— Il faut faire un constat, lança-t-il en remontant dans le camion.

Dans le rétroviseur extérieur, il aperçut une voiture rouge qui venait de stopper derrière le camion.

Bob Dudd lui tendit un constat amiable.

— Fais remplir ça à cet enculé, fit-il. Ensuite, on repart. J'ai signalé la merde au Centre. Comme il n'y a que des dégâts matériels, une fois qu'il a signé, on est bon.

Le conducteur de la Lupo noire avait été rejoint par les deux occupants de la voiture rouge et ils discutaient tous les trois. Il lança à l'Américain :

— Ce sont mes amis, ils me suivaient. Je peux venir à côté de vous remplir les papiers ? On sera mieux.

— O.K., montez de l'autre côté, lança le sergent Hudson. Bob, laisse-lui la place.

Bob Dudd ouvrit sa portière et sauta à terre.

Le sergent Matthews Hudson avait commencé à remplir le constat lorsqu'il vit du coin de l'œil le chauffeur de la Lupo grimper à côté de lui. Plongé dans l'écriture, il vit trop tard le gros pistolet automatique noir dans sa main. Il ouvrit la bouche pour hurler, mais le coup était déjà parti. Le projectile lui traversa la tête, le foudroyant, et il fut rejeté contre la portière.

À terre en compagnie des deux autres Arabes, Bob Dudd, entendit le coup de feu et sursauta.

— *My god ! What...*

Il ne put en dire plus. Un des deux occupants de la voiture rouge venait de l'égorger d'un coup de poignard d'un revers précis, lui ouvrant le cou d'une carotide à l'autre.

Il s'effondra sur le bas-côté, saignant comme un bœuf.

Les véhicules continuaient à défiler sur le freeway, sans ralentir.

— *Fissa ! Fissa*^[16] ! cria Hussein Al-Haariki. Montez-le.

Ses deux copains se hâtèrent de hisser à bord le cadavre de Bob Dudd puis de refermer la portière. Pendant que Hussein tirait le corps du sergent Hudson sur la banquette, pour prendre sa place au volant.

Les mains tremblantes, il eut du mal à remettre le camion en route. Priant Allah de toutes ses forces, il mit son clignotant et redémarra, à petite allure.

Dans son rétroviseur, il vit ses deux copains arracher le pare-chocs arrière de la Lupo pour qu'elle puisse rouler. Ensuite, ils le jetèrent à l'arrière de la petite voiture et Fayçal Babon se mit au volant, démarrant aussitôt.

Suivi de la Toyota rouge conduite par Abdul Jamal Mahmoud. Il ne restait plus qu'une trace de l'accident, une énorme tache de sang

sur le bas-côté de la chaussée.

Tout l'incident n'avait pas duré plus de quelques minutes.

Fayçal Babon, au volant de la Lupo, roulait devant le camion conduit par Hussein Al-Haariki. Abdul Jamal Mahmoud fermait la marche, au volant de la Toyota rouge. Ils n'avaient pas beaucoup de chemin à parcourir, mais avec deux cadavres à bord du camion, c'était un sacré risque. Personne ne semblait avoir remarqué l'accrochage. Sur cette autoroute fréquentée, les gens ne pensaient qu'à eux-mêmes.

Cinq kilomètres plus loin, Fayçal mit son clignotant pour emprunter l'E 10, une autoroute secondaire remontant vers le nord, au milieu d'une zone industrielle sinistre. Juste après le village de Berkel, les trois véhicules tournèrent à droite, pénétrant dans un parc industriel non gardé où s'alignaient à perte de vue, des entrepôts loués à des sociétés privées. Là aussi, c'était un trafic ininterrompu de camions.

Ils parcoururent environ un kilomètre. La Volkswagen avait pris de l'avance. Quand le camion arriva à destination, Fayçal Babon avait déjà fait coulisser les portes d'un entrepôt où le camion américain s'engouffra aussitôt. Hussein Al-Haariki était tellement ému qu'il cala et fut projeté brutalement dans le pare-brise.

Déjà ses deux camarades refermaient les portes coulissantes. Ils se jetèrent dans les bras les uns des autres, incroyablement excités.

— Allah est avec nous ! s'exclama Hussein. Qu'il soit béni !

Fayçal courut à l'arrière du camion et défit la bâche de protection puis se glissa à l'intérieur avec une torche électrique. Son cœur battit plus vite en découvrant les caisses de bois marquées « *Explosives* ».

Il devait y en avoir au moins vingt tonnes !

Ils avaient réussi ! Pour le moment, il n'y avait rien d'autre à faire. Ils avaient loué cet entrepôt six mois plus tôt, au nom d'une société libanaise, et avaient payé un an d'avance. Personne ne leur avait posé la moindre question. On leur avait remis des clefs, un badge pour pouvoir pénétrer dans le parc industriel la nuit, quand les grilles étaient fermées, et ils n'avaient plus entendu parler de rien. Des sociétés commerciales procédaient de la même façon.

— Pourvu que nous n'ayons pas été repérés ! soupira Fayçal. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On s'en va, ordonna Hussein. Le plus vite possible.

Ils allaient rentrer à Amsterdam avec la Toyota, car ils laissaient la Lupo accidentée dans le hangar.

Fayçal monta à bord du camion pour couper la radio. Puis, à deux, ils sortirent les deux corps de la cabine et les allongèrent sur le sol,

dissimulés par une bâche.

Le camion capturé ne sortirait plus de cet entrepôt. Sa cargaison serait déchargée sur place pour être transférée sur le véhicule qui irait exploser dans l'Eurotunnel.

Le risque d'être découvert était mince : dans la région, il y avait des milliers de hangars semblables.

Ils entrouvrirent les portes du hangar pour laisser sortir la Toyota puis refermèrent avec deux gros cadenas, comme tous les hangars voisins. Vingt minutes plus tard, ils roulaient en direction d'Amsterdam, évitant l'E 36 par précaution. Euphoriques et sonnés par leur coup d'éclat.

Désormais, il ne restait plus à accomplir que la troisième partie de l'opération. L'étape décisive, celle qui allait les couvrir de gloire.

La réunion avait lieu dans la salle de conférences du MI6. Malko n'avait été prévenu qu'une demi-heure plus tôt, ce qui l'avait intrigué. Lorsqu'il poussa la porte, il découvrit Sir George Cornwell, le directeur du MI6, deux de ses agents et Richard Spicer, le chef de station de la CIA à Londres.

Le directeur du « 6 » ne perdit pas de temps.

— Notre ami Richard a une communication importante à nous faire, peut-être en rapport avec Al-Qaïda.

C'était la première fois que Malko revoyait le chef de station de la CIA depuis plusieurs jours et l'Américain lui adressa un sourire un peu crispé.

— J'ignorais que vous étiez encore à Londres, dit-il, sinon je vous aurais prévenu.

— Je suis resté à titre privé, prétendit Malko. Que se passe-t-il ?

— Il y a eu un incident grave hier aux Pays-Bas, annonça le chef de station de la CIA. Un camion de l'US Army qui venait de charger des explosifs destinés à notre base de Francfort a disparu.

— Disparu ? s'étonna Malko. Comment cela ?

— Il est sorti de la zone portuaire de Rotterdam et s'est engagé sur l'autoroute E 36, pour gagner l'Allemagne. Quelques minutes plus tard, le chauffeur a signalé un accrochage avec une voiture qui le précédait et qui avait freiné brusquement sans raison apparente. Le soldat qui se trouvait avec lui a précisé qu'ils établissaient un constat et, ensuite, plus rien. La Military Police a envoyé une patrouille et n'a rien trouvé, si ce n'est une large tache de sang sur le bas-côté de l'autoroute. Ce sang est en train d'être analysé. Aucune trace du véhicule qu'il aurait heurté et aucune trace du camion lui-même. Sa radio de bord ne répond plus. Elle a été déconnectée.

— C'est inquiétant, reconnu Malko. Où pourrait-il être ?

— À l'heure où je vous parle, nous n'en avons pas la moindre idée, précisa Richard Spicer. C'est pourtant un semi-remorque Mercedes de 30 tonnes. Il y avait deux hommes à bord, tous les deux armés.

— Personne n'a rien vu ?

— Aucun témoin n'a encore été retrouvé par la police hollandaise que nous avons alertée. Il est vrai que des milliers de camions circulent tous les jours dans ce secteur.

— Vous pensez que cela pourrait être un coup d'Al-Qaida ?

— Après ce qui s'est passé à l'OTAN, cela paraît possible. Avec vingt tonnes de C 4, on peut faire beaucoup de dégâts...

Un silence pesant s'ensuivit.

— Tout le monde est sur le pont, reprit Richard Spicer. L'Agence, le FBI, la police hollandaise, leurs Services, les militaires de chez nous. Des hélicoptères ont survolé la zone sans rien remarquer. Il s'est volatilisé. L'hypothèse la plus plausible, c'est qu'il a été emmené dans un entrepôt. Or, il y en a des milliers dans le coin. Toute la région n'est qu'un immense parc industriel, à proximité du port de Rotterdam. Sans indice précis, on ne peut pas tout fouiller.

— L'affaire a été rendue publique ? demanda Malko.

— Pas encore. Les Services néerlandais enquêtent sur les groupes terroristes dormants qu'ils ont repérés. Ils étudient toutes les communications de portables échangées dans cette zone avant la disparition du camion, mais c'est un boulot qui va prendre du temps.

— Nous savons qu'Al-Qaida veut déclencher des attentats importants, comme celui contre l'OTAN. Avec vingt tonnes d'explosif militaire..., fit pensivement Sir George Cornwell.

Il laissa sa phrase en suspens, échangeant un regard éloquent avec Malko. La mission de Tom Atkins prenait encore plus d'importance.

Richard Spicer s'ébroua et se leva.

— Je vous tiens au courant. Tout l'OTAN est sur le pied de guerre, avec cette histoire.

En sortant du MI6, Malko gagna Westminster à pied, pour prendre un peu l'air. L'affaire de Rotterdam l'intriguait, mais rien n'indiquait encore une connexion avec la leur.

En face de Westminster, il prit un taxi.

Lorsqu'il pénétra dans le petit appartement d'Essex Street, il se heurta presque à Tarika Nawaz. De nouveau, il eut un choc devant sa beauté. Elle portait un chemisier rose en satin épais, assez moulant, et une jupe noire toute simple avec des bas.

— Vous avez bien dormi ? demanda-t-il poliment.

— Non, très mal, dit-elle. Je pense sans cesse à Tom. J'ai peur qu'il soit déjà mort. Je fais des cauchemars.

— Ne soyez pas si pessimiste ! conseilla Malko. Il n'est parti que depuis quelques jours. Voulez-vous que je vous emmène déjeuner quelque part, pour vous changer les idées ?

— Je n'ai pas faim.

Il faillit ne pas insister, mais elle était vraiment si attirante que ce serait une détente agréable.

— Vous connaissez le *Dorchester* demanda-t-il.

— Oui, bien sûr, mais je n'y ai jamais été. C'est beaucoup trop cher.

— Eh bien, je vous y emmène, proposa Malko.

Ce n'était pas un endroit où on risquait de rencontrer des membres d'Al-Qaida. Quant aux journalistes, personne ne connaissait le visage de Tarika Nawaz.

— Si vous voulez, accepta sans enthousiasme la jeune femme. Cela va m'aérer.

CHAPITRE VIII

Joshua Ponickau ne bougeait guère de sa chambre d'hôtel du *Holiday Inn* à Francfort. De temps en temps, il allait flâner dans un cybercafé, afin de se brancher sur un site où il trouverait les instructions pour le dernier stade de sa mission. Il commençait à trouver le temps long, après cinq jours, et s'inquiétait. Certes, si l'opération était décommandée, il pouvait toujours regagner le Pakistan. Mais quelle déception ! Il s'était préparé à mourir en *shahid*.

Il avait ordre de ne donner signe de vie à personne. Le message lui fixerait rendez-vous à l'endroit prévu pour la remise du camion d'explosifs. En attendant, il devait supporter la solitude, n'osant pas se rendre dans une mosquée et faisant ses prières dans sa chambre d'hôtel.

Officiellement, il n'était qu'un jeune Allemand de retour d'un séjour en Asie, à la recherche d'un travail.

D'ailleurs, il s'imposait de sortir chaque jour pour cette prétendue recherche.

Depuis son arrivée dans la maison de Quetta, Tom Atkins n'avait revu personne. On lui apportait à manger, de la nourriture afghane, du *palau*, qu'il mangeait avec ses doigts ou en utilisant un morceau de galette en guise de cuiller. Il était sur une autre planète. Le jour de son arrivée, on lui avait pris son portable et tous ses vêtements occidentaux, ne lui laissant que ses sous-vêtements, et on lui avait remis à la place une tenue pakistanaise et un gilet noir. Il était certain que son portable avait été démonté et analysé sous toutes les coutures, pour vérifier qu'il n'était pas « piégé ».

On frappa à la porte et il sursauta, puis cria :

— *Atcha*⁽¹⁷⁾ ?

La tête barbue du mollah apparut dans l'entrebâillement. Le religieux se glissa dans la pièce et s'assit sur le tapis en face de Tom Atkins, après les embrassades habituelles.

— Frère Abdul, annonça-t-il, j'ai de bonnes nouvelles.

— Ma demande a été acceptée ? demanda le Britannique.

— Pas encore, notre *choura* n'a pas pu se mettre d'accord, mais nous avons décidé de prendre le conseil du responsable de notre *Ishtabarak*⁽¹⁸⁾, Abu Said Al-Saudi. Il veut te rencontrer.

— Où ?

— Je ne peux pas te le dire. Assez loin d'ici. Nous partirons tout à l'heure. Hélas, je ne pourrai pas t'accompagner, mais mes prières seront avec toi. Prends tes affaires et viens.

Ce fut vite fait. Ils sortirent de la pièce. Un jeune barbu attendait à l'extérieur, un visage vaguement familier pour Tom Atkins.

Ils gagnèrent la cour où un vieux 4 x 4 Land Rover stationnait, couvert de boue, portant une plaque de Darra, dans le Sud-Waziristan. Un jeune homme attendait au volant et deux autres, armés de kalachnikovs, étaient appuyés à la carrosserie. L'imam étreignit Tom Atkins et lui souffla :

— Je t'ai recommandé chaudement ! Moi, je crois que tu es devenu un bon musulman et qu'il faut examiner ta demande, avec l'aide de Dieu. Donne-moi raison et qu'Allah t'accompagne.

Tom Atkins l'embrassa à son tour. Les paroles du religieux signifiaient que tous ne croyaient pas à son ralliement...

Il allait devoir jouer serré, sinon, il ne reverrait jamais ni Tarika ni la Grande-Bretagne.

Net progrès, on ne lui banda pas les yeux. Un des hommes armés prit place à l'avant, l'autre à côté de lui. À part son petit sac d'affaires personnelles, il n'avait plus rien. Depuis le début de son séjour, il s'était laissé pousser la barbe et, avec son *camiz-charouar*, on pouvait le prendre pour un « local ». Il se retourna pour voir le religieux lui adresser un signe joyeux de la main. En réalité, il était prisonnier dans un pays où un étranger ne parcourerait pas cent mètres tout seul.

Ils sortirent de la cour et il découvrit des ruelles étroites et animées. D'après les pacols et les turbans, il se trouvait dans Pachtounabad, la partie afghane de Quetta. Ils sortirent de la ville, suivant une route poussiéreuse, en direction du nord-est, d'après le soleil.

Tandis qu'il était ballotté par les bosses de la piste, il eut une pensée pour Tarika. Le paysage défilait, avec son patchwork de champs, de montagnes pelées, ses villages en pisé. En principe, ils se dirigeaient vers le Waziristan. Le garde assis à côté du chauffeur mit une cassette dans l'autoradio et le son strident d'une sourate du Coran s'éleva dans la voiture.

Une heure plus tard, le véhicule ralentit. Un check-point de l'armée pakistanaise. Des soldats lourdement armés, visiblement peu rassurés. Le conducteur s'adressa à eux d'une voix douce, mais ferme. Ils jetèrent un vague coup d'œil à l'arrière, sans poser aucune question, et les laissèrent repartir.

Ils roulèrent encore près de trois heures, traversant de multiples villages, sans s'arrêter. La région était très accidentée, sans le moindre panneau indicateur, et Tom Atkins se demanda s'ils ne se trouvaient pas déjà au Waziristan. Puis, la piste se transforma en route et ils

longèrent une voie de chemin de fer. La circulation plus intense et les constructions indiquaient qu'ils approchaient d'une bourgade importante.

Ils la traversèrent et Tom Atkins se dit qu'il s'agissait de Zhob, la grande ville du nord du Béloutchistan. À la sortie de la ville, ils empruntèrent une piste se dirigeant vers une zone peu habitée. Ils croisaient de moins en moins de véhicules. Tom Atkins se demanda soudain si son voyage allait se terminer par une « intronisation » ou par une pendaison.

Al-Qaida adorait pendre ses ennemis.

Tarika Nawaz n'avait pas laissé une miette de son gâteau aux framboises. Elle avait dégusté chaque plat comme si c'était le dernier, déclinant le vin que Malko lui avait offert, se contentant de Coca-Cola. Leur conversation avait été réduite à sa plus simple expression : elle mangeait, un point c'est tout. Son assiette nettoyée, elle regarda autour d'elle et soupira.

— C'est très beau ici...

— C'est un classique de Londres, reconnut Malko.

— C'est très cher aussi, souligna-t-elle, sinon, j'y aurais été depuis longtemps.

— Tom Atkins gagne pourtant bien sa vie, remarqua-t-il.

Tarika Nawaz lui jeta un regard presque hostile.

— Tom est un fonctionnaire et il est honnête : il n'a jamais profité de ses notes de frais pour m'emmener dans un restaurant. Désormais, c'est fini. Je prie tout le temps pour lui. Je n'ai plus d'avenir, s'il disparaît. En plus, j'irai peut-être en prison, et je perdrai mon job. Voilà mon avenir.

— Vous ne croyez pas que Tom arrivera à remplir sa mission ? demanda Malko.

La jeune femme sortit une cigarette et Malko la lui alluma aussitôt ; cela semblait être son seul vice.

— Non ! fit-elle.

— Pourquoi ?

— Ils sont trop forts. Ils ne vont pas le croire. Il risque de rester prisonnier des années, s'il n'est pas déjà exécuté.

— Donc, vous pensez ne jamais le revoir.

— J'en ai peur.

— Vous semblez résignée...

— C'est la volonté d'Allah, soupira-t-elle.

Elle ne semblait pas autrement bouleversée. Décidément, les femmes étaient de drôles de créatures.

— Si vous en aviez la possibilité, vous reprendriez votre travail ?
Tarika Nawaz secoua la tête.

— Non, je suis venue à Londres uniquement pour Tom. Je n'aime pas cette ville, je n'aime pas les Britanniques. Nous sommes trop différents. Moi, je voudrais revenir au Pakistan, dans ma famille. À Lahore.

— Ils ne vous ont pourtant pas bien traitée, remarqua Malko.

— Mon père, pas ma mère.

— Si vous retournez là-bas, vous ne craignez pas les réactions de votre ex-mari ?

Elle le regarda, surprise.

— Amrullah ? Je n'existe plus à ses yeux. Il m'a répudiée. Je suis certaine qu'il ne pense plus jamais à moi. Nos vies se sont séparées. C'est un homme droit : il a échangé ma vie contre la trahison de Tom. Il ne reviendrait pas sur sa parole, cela ne serait pas islamiste.

Visiblement, elle avait encore une haute opinion de son mari, qui avait pourtant été prêt à la brûler vive. Il y avait vraiment une différence de civilisation.

Un pianiste au fond de la salle jouait un air mélancolique et vieillot. Ici, on était encore au XIX^e siècle. Malko fixa Tarika Nawaz mais elle détourna les yeux. Il remarqua qu'elle s'était maquillée avec soin. Il demanda l'addition. Au moment, où ils allaient se lever, elle demanda soudain :

— Vous pourriez m'aider ?

— À quoi ? demanda Malko, surpris.

— À regagner mon pays. Je voudrais tout faire pour aider Tom. Même si c'est presque impossible.

— Je crains que ce ne soit pas en mon pouvoir, éluda Malko.

La jeune femme demeura silencieuse jusqu'au taxi, puis, tournée vers lui demanda :

— Et si j'avais les moyens de savoir où il se trouve ?

— Dans ce cas, admit Malko, ce serait peut-être différent, mais je doute que vous puissiez y parvenir. Les islamistes se méfient des femmes. En plus, vous avez été répudiée.

— C'est vrai, reconnut Tarika, mais je connais beaucoup de monde au Pakistan. Je pense que je pourrais au moins connaître le sort de Tom. Ce serait un tel soulagement pour moi !

— Je transmettrai votre offre, promit Malko, mais c'est un peu prématuré.

— Merci, souffla Tarika, avec un regard appuyé.

Il y avait une lueur dans ses prunelles sombres qui alluma Malko comme un feu de bois bien sec. Il connaissait assez les femmes pour sentir quand elles s'offraient. Tarika Nawaz venait de lui envoyer un message sans ambages. Dans le noir de ses prunelles, il avait lu

— Le portable de Tom Atkins a été localisé à Quetta, dans l'est de la ville, le quartier surnommé Patchtounabad, annonça George, le responsable de la division technique du MI5. Il n'a pas bougé depuis quatre jours.

Une voiture banalisée du MI5 était venu chercher Malko à la *safe-house* d'Essex Street pour l'amener à ce briefing.

— Qu'est-ce que cela signifie, à votre avis ? demanda-t-il.

George frotta pensivement sa belle barbe blonde.

— Soit il est toujours là, mais cela m'étonnerait ; soit ils ont pris leurs précautions et l'ont emmené ailleurs en laissant son portable sur place, pour nous induire en erreur. Les gens d'Al-Qaida se méfient de tout ce qui est électronique.

— Donc, conclut Malko, nous avons perdu sa trace.

— Je le crains.

Cela avait au moins un côté positif ; l'agent du MI5 était désormais en contact avec Al-Qaida. C'était le premier but recherché : le tout était de savoir s'il en sortirait quelque chose.

— Pourrais-je téléphoner d'ici à Sir George Cornwell ? demanda Malko.

— Bien sûr.

On le mena dans un bureau voisin, équipé d'une liaison sécurisée avec le MI6. Le directeur du MI6 sembla ravi d'entendre Malko.

— Je ne suis pas loin, annonça celui-ci, auriez-vous cinq minutes à me consacrer ?

— Avec plaisir. Je vous attends.

Au rez-de-chaussée, il retrouva le véhicule qui l'avait amené. Cinq minutes plus tard, après avoir franchi le Vauxhall Bridge, il pénétrait dans la forteresse du MI6. Il dut attendre une dizaine de minutes avant que l'on vienne le chercher. Le côté « héron triste » de Sir George Cornwell lui sauta de nouveau aux yeux... Avec son long nez fin, ses épaules voûtées et sa taille élevée, on s'attendait à ce qu'il se perche sur une seule jambe... Ils prirent place sur le canapé de cuir rouge de son bureau.

— Quoi de neuf ? demanda le Britannique.

— J'ai eu une longue et intéressante conversation avec Tarika Nawaz, annonça Malko.

Il la résuma au directeur du MI6 qui sembla sur ses gardes et demanda :

— Comment interprétez-vous cette requête ?

— Elle semble très attachée à Tom Atkins. Elle en parle sans cesse.

Le directeur du « 6 » regarda sa montre.

— Pour le moment, Tom Atkins a disparu et nous ignorons quand nous aurons un contact avec lui. Laissons passer un peu de temps et nous verrons s'il faut prendre en considération l'offre de Mrs Nawaz.

Il se leva et tendit la main à Malko.

— Continuez à jouer les « baby-sitters ». Cela finira peut-être par payer. On déjeune bientôt. En ce moment, j'ai beaucoup d'obligations. C'est la discussion du budget et on veut me dépouiller, comme tous les ans.

À peine dans sa voiture du « 5 », Malko voulu vérifier autre chose et demanda au chauffeur :

— Allons à Grosvenor Square.

Il avait envie de faire le point sur le vol d'explosifs de Rotterdam. Même si ce n'était pas en relation avec l'affaire Tom Atkins.

Richard Spicer accueillit Malko chaleureusement.

— Vous êtes bien mystérieux en ce moment, lança-t-il. Qu'est-ce que vous fricotez avec les « Cousins » ? N'oubliez quand même pas qui vous paye...

— Je n'oublie pas, promit Malko. Il y a certaines choses que je ne peux pas vous dire pour le moment, car je l'ai promis à Sir George Cornwell, mais je peux vous assurer que je travaille *toujours* pour l'Agence.

L'Américain eut une grimace amusée.

— Je ne comprends pas bien votre relation avec lui. Il veut vous recruter ou quoi ? On dirait qu'il fait la danse du ventre devant vous.

L'idée du vieux héron effectuant une danse du ventre fit sourire Malko.

— Non, jura-t-il. C'est une complicité culturelle. Nous possédons tous les deux un château.

Richard Spicer secoua la tête, vaguement dégoûté.

— C'est cette putain de « vieille Europe » dont parle le vice-président ! O.K., je vous fais confiance. Vous venez aux nouvelles ?

— Oui.

— Elles sont mauvaises : on n'a rien trouvé de ce camion. Envolé, avec ses vingt tonnes de C 4. Le chargement de bombes d'un B-52. Tout le monde en a des sueurs froides.

— Que faites-vous, *concrètement* ?

— D'abord, on prie ! Parce que nous ne pouvons pas mener directement l'enquête. Les Néerlandais prétendent qu'ils sont un pays indépendant. L'AIVD⁽¹⁹⁾ est sur les dents, mais jusqu'ici, cela n'a rien donné. En réalité, nous ignorons où est ce fichu camion, et même s'il

se trouve toujours sur le territoire néerlandais. Quant à le retrouver, s'il est planqué dans un des milliers d'entrepôts de la zone portuaire de Rotterdam, mieux vaut oublier. Les Néerlandais travaillent sur les communications téléphoniques données juste avant sa disparition, dans une zone de vingt kilomètres, mais c'est un travail de Romain. En tout cas, cette affaire est une sacrée bombe à retardement.

— Vous pensez toujours que c'est Al-Qaida ?

Le chef de la station de la CIA lui jeta un regard féroce.

— *Who else*⁽²⁰⁾ ? Il n'y a plus de mouvements d'extrême gauche en Europe. Les Basques n'opèrent pas dans cette zone, ils volent des explosifs en France. Il ne reste que les islamistes qui ont des cellules clandestines partout en Europe.

Pas encourageant. Richard Spicer se leva.

— O.K., je vous laisse, j'ai justement une *conférence call* avec les Hollandais, comme tous les matins. *I keep you posted*⁽²¹⁾.

Lech Brodnika commençait à avoir des fourmis dans les jambes, et la route semblait parfois se gondoler devant ses yeux : la fatigue. Il était parti la veille de Varsovie et roulait pratiquement sans interruption, ne stoppant que pour une brève sieste dans sa couchette.

Comme chaque semaine, il assurait la liaison entre la Pologne et Bradford, en Grande-Bretagne, avec son camion Man. La société pour laquelle il travaillait, Eicon International Transport, avait un bureau en Grande-Bretagne, ce qui lui permettait de trouver du fret plus facilement pour le retour.

Il suivait l'A 58 au sud de Rotterdam et rejoindrait bientôt l'E 40 vers Ostende et la Belgique. Après avoir franchi le tunnel à péage pour contourner Anvers, il s'arrêterait à Drongen, une grande station-service avec un restaurant libre-service en retrait.

C'est là que les innombrables camions polonais en route pour la Grande-Bretagne effectuaient une dernière halte avant l'Eurotunnel. La nourriture était correcte et les prix raisonnables, mais Lech Brodnika avait une raison supplémentaire de s'y arrêter : il allait retrouver comme chaque semaine sa copine Astrid. Une superbe Hollandaise rencontrée deux mois plus tôt au restaurant de cette station-service.

À ses yeux, cette rencontre ressemblait à un conte de fées. Alors qu'il venait de choisir au libre-service un jambonneau et une grosse tarte, il avait repéré dans la petite salle une femme seule, une belle blonde aux cheveux courts, vêtue d'un pull moulant, d'un blouson de cuir et d'un jean. Avec ses bottes à hauts talons, elle tranchait sur les rares femmes présentes, des routières polonaises qui ressemblaient à

des travels.

Lech Brodnika s'était d'abord dit qu'il s'agissait d'une pute. Mais alors qu'il cherchait une place dans la salle bondée et s'était arrêté en face de sa table, elle lui avait lancé gentiment en allemand, avec un sourire :

— *Wollen sie hier sietzen*⁽²²⁾ ?

Elle lui désignait la place en face d'elle. Lech Brodnika avait hésité : il n'avait pas d'argent à dépenser avec des putes, même séduisantes comme celle-ci. Mais, en même temps, il avait faim et pas envie d'attendre debout avec son plateau. Il avait accepté :

— *Warum nicht*⁽²³⁾ !

Une fois assis, il avait détaillé la fille de plus près. Elle était vraiment très sexy. Grande, mais féminine.

— Vous êtes routière ? avait-il demandé en plaisantant.

— Non, je suis seulement tombée en panne avec ma voiture et j'ai pu me traîner jusqu'ici.

— C'est grave ?

— Oui, il paraît que le radiateur a explosé. Il faut tout changer.

Ils avaient tous les deux commencé à manger, puis, rassasié, Lech Brodnika avait demandé :

— Où alliez-vous ?

— À Calais, voir des amis. Je vais leur téléphoner, j'espère qu'ils pourront venir me chercher ; parce qu'un taxi, c'est trop cher.

Le routier polonais avait aussitôt proposé :

— Vous voulez que je vous dépose à Calais ?

L'inconnue avait secoué la tête.

— Vous n'allez pas vous détourner de votre route pour moi, je vais me débrouiller.

— Cela ne cause aucun problème, avait assuré Lech Brodnika. De toute façon, je passe par Calais pour aller prendre le tunnel sous la Manche. Évidemment, je ne vous amènerai pas au centre-ville.

— C'est super sympa, avait remercié l'inconnue. Je m'appelle Astrid Goude, je travaille à Amsterdam.

Au café, elle savait tout de lui, ses voyages hebdomadaires en Grande-Bretagne, sa vie dure et ennuyeuse, ses deux enfants et sa femme devenue trop grosse. Elle l'avait écouté avec un sourire amusé et plein d'indulgence.

— J'ai été une fois en Pologne, à Varsovie, c'est une belle ville, avec des discothèques sympas, avait-elle dit. Vous voulez un autre café ?

Il l'avait suivie des yeux comme elle gagnait le comptoir du libre-service. Son jean moulait une croupe cambrée et lourde et il en avait les mains moites.

Quand ils eurent terminé, elle lui avait encore demandé :

— Vous êtes certain que cela ne vous gêne pas de me déposer ?

Lech Brodnika avait juré le contraire et Astrid Goude s'était retrouvée dans le gros Man. Jusqu'à Calais, il ne s'était rien passé. À l'entrée de la ville, le chauffeur polonais avait repéré une grande station-service et garé son camion dans le parking des poids lourds. La nuit tombait et il n'avait pas envie de quitter sa passagère comme ça. Dans le camion, elle avait ôté son blouson de cuir et il n'avait cessé de lorgner sur sa magnifique poitrine.

— Je vais me reposer un peu, avait-il annoncé. De toute façon, à l'entrée de l'Eurotunnel, on attend toujours.

Un petit poste de télé était posé sur le tableau de bord, côté passager, branché sur un lecteur DVD. Astrid Goude, qui n'avait pas l'air pressé non plus, l'avait mis en marche.

L'écran s'était allumé sur une fellation en gros plan. Un film X allemand. Lech, gêné, avait voulu l'arrêter, mais Astrid l'en avait empêché, avec un sourire amusé.

— Ça détend...

Pendant un moment, ils avaient regardé le film en silence, puis Astrid s'était tournée vers le chauffeur et il avait surpris une drôle de lueur dans ses yeux. Quand il lui avait saisi la poitrine à pleines mains, non seulement elle n'avait pas protesté, mais elle débouclait déjà la ceinture de son jean, dévoilant un string fuchsia.

Lech Brodnika avait une érection d'enfer. Après quelques minutes de flirt poussé, ils s'étaient retrouvés sur la couchette du camion. Moins d'un quart d'heure plus tard, le chauffeur s'était enfoncé dans la croupe dont il rêvait depuis leur rencontre. Ensuite, il était entré en ville pour la déposer à une station-service d'où elle pouvait téléphoner.

Depuis, ils s'étaient revus à chacun des passages de Lech Brodnika vers la Grande-Bretagne. Il appelait Astrid sur son portable et elle le rejoignait là où ils s'étaient vus pour la première fois.

Ensuite, ils faisaient l'amour dans le camion ou dans le petit motel derrière la station-service. Astrid ne lui avait jamais rien réclamé. Elle lui avait simplement avoué un jour que ça l'excitait de se faire baiser par un camionneur bien membré.

Lech Brodnika s'ébroua : il approchait de la station-service. Chaque fois, il se disait qu'Astrid ne viendrait pas et il en avait la gorge serrée.

Il gara son camion, comme d'habitude, le long des autres. Neuf sur dix étaient polonais. Lorsqu'il poussa la porte du self-service, le sang afflua dans ses artères.

Astrid Goude était là, assise face à la porte. Elle lui adressa un sourire prometteur et lui fixa son pull orange très moulant. Il avait hâte de pétrir ces seins magnifiques.

Astrid l'interpella lorsqu'il s'assit en face d'elle.

— *Wie get's*^{24} ?

— *Ganz gut*^{25}, fit-il. J'avais hâte de te retrouver.

CHAPITRE IX

Il pleuvait sur Londres et le temps n'incitait pas à la promenade. Malko avait regagné l'appartement d'Essex Street, après son entrevue avec Richard Spicer. Il y avait retrouvé Tarika Nawaz en train de lire. Le ciel était tellement sombre qu'on se serait cru au crépuscule. La Pakistanaise posa son livre et annonça :

— Je vais faire du thé. Vous en voulez ?

Elle était déjà debout. Malko l'imita par politesse et ils se retrouvèrent face à face.

— Vous avez repensé à ce que je vous ai dit au restaurant ?

— Je ferai ce qui est en mon pouvoir, promit Malko, repensant à ce que lui avait dit le directeur du MI6, mais cela ne dépend pas de moi.

— Oh, *thank you* ! fit Tarika, comme si elle n'avait entendu que la première partie de la phrase.

Elle se rapprocha d'un geste spontané, et Malko sentit deux lèvres chaudes se poser sur sa joue, puis glisser vers l'autre joue. Au passage, elles effleurèrent sa bouche, s'immobilisant une fraction de seconde.

Il aurait fallu être un pape paralytique en fin de carrière pour ne pas réagir. Instinctivement il avança son visage et leurs bouches se joignirent. Bizarrement, Tarika ne se déroba pas, et Malko glissa aussitôt sa langue entre les lèvres charnues de la Pakistanaise, qui, docilement, les entrouvrit, puis écarta ensuite les dents, pour que sa langue puisse s'enrouler gentiment autour de celle de Malko.

Cela se prolongea à la vitesse d'un incendie. Malko ne put s'empêcher de faire ce dont il rêvait depuis leur première rencontre. Passant un bras autour de la taille de Tarika, il l'attira, la collant à lui, des épaules aux genoux.

Elle ne résista pas et pressa même son pubis contre lui, comme une invite muette. Leur baiser se prolongeait et il sentit son ventre prendre feu, si violemment que Tarika ne pouvait plus ignorer son désir. Mais, comme il glissait une main par l'échancrure de son tailleur, elle arracha sa bouche de la sienne.

— Non, souffla-t-elle, il ne faut pas ! Je ne voulais pas !

Malko la maintint contre lui, frustré et désorienté.

Tarika Nawaz détourna le regard.

— Pardon de vous avoir provoqué involontairement. Mais je n'ai

jamais trompé Tom. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Lâchez-moi, ou je vous en voudrais.

En même temps, elle maintenait son ventre collé au sien. Malko se demanda comment « allumeuse » se disait en urdu... Hélas, il était en service commandé, et ne pouvait se laisser aller à ses pulsions, même provoquées. À regret, il recula et dit seulement :

— Excusez-moi, j'avais cru comprendre que...

Tarika baissa les yeux.

— C'est de ma faute. Je voulais seulement vous exprimer ma reconnaissance.

Elle semblait si contrite que Malko mit son bref abandon sur le compte du désarroi. Et puis, la solitude devait lui peser aussi.

— Je vais faire le thé ! lança-t-elle.

Elle disparut dans la cuisine et il rentra dans sa chambre. Il n'avait plus envie de thé. Pour se calmer, il prit une douche et ensuite s'allongea sur le lit, ressassant sa frustration. Pris par la faim, il passa une robe de chambre et regagna le living-room. Il était vide. Il gagna la chambre de Tarika.

— Voulez-vous dîner ? demanda-t-il à travers le battant.

Pas de réponse. Il voulut tourner la poignée. La porte était fermée à clef.

Renonçant, encore plus furieux, il gagna la cuisine pour se faire un sandwich.

Pendant qu'il le dégustait tristement sur le canapé du living-room, il se demanda soudain si l'attitude de Tarika Nawaz n'était pas le signe d'une stratégie sournoise.

Elle souhaitait visiblement retourner au Pakistan et il était son seul contact avec l'extérieur. Alors elle lui avait envoyé un message : s'il l'aidait, il en serait récompensé. Tarika Nawaz ne serait pas la première femme à monnayer son charme pour obtenir quelque chose.

Cela ne le consola pas.

Astrid Goude et Lech Brodnika terminaient leur repas. La nuit était tombée. Le routier polonais n'en pouvait plus de désir.

— J'ai retenu une chambre au motel derrière, souffla-t-il. Moi, je repartirai vers cinq heures.

Astrid arbora aussitôt un air désolé.

— Aujourd'hui, je ne peux pas ! Je n'aurai même pas dû venir. Ma mère est malade, je dois rester près d'elle ce soir.

Devant la déception visible du routier polonais, elle ajouta avec un sourire salace :

— J'aime bien baiser dans ton camion ! C'est excitant. Viens.

Pendant qu'il payait, elle sortit son portable et donna un coup de fil. Lorsqu'il la rejoignit sur le parking, elle lui dit simplement :

— J'ai dit que je serai en retard. Comme ça, on a le temps.

Il avait garé son Man à l'extrémité du parking et profita de la courte marche pour peloter furieusement la poitrine d'Astrid.

— Putain, t'as des nibards de star de cinéma, grommela-t-il.

Elle s'arrêta et se colla à lui, dans l'ombre du camion, jetant son ventre en avant.

— Tu vas jouer avec comme tu veux ! promit-elle ; et bien me baiser.

Quand il se hissa à l'intérieur du camion, Lech Brodnika bandait comme un fou. Astrid le rejoignit et lui lança :

— Mets-toi à poil et allonge-toi sur la couchette.

Le rideau tiré, on ne pouvait pas les voir de l'extérieur.

Le routier polonais obéit et se déshabilla, ne gardant que son caleçon rouge, tendu par son érection.

Astrid lui jeta un regard gourmand.

— Tu bandes bien, approuva-t-elle. Attends, je vais te mettre un petit chapeau.

Ils faisaient toujours l'amour avec un préservatif. Pendant qu'il faisait glisser son caleçon, libérant son érection, Astrid mit la radio. À fond.

Puis elle plongea la main dans son sac. Lech Brodnika, les yeux mi-clos, se masturbait doucement. Il rouvrit les yeux, et sentit son sang se glacer dans ses veines.

Astrid n'avait pas sorti de son sac un préservatif, mais un pistolet automatique noir. Avec le même sourire un peu crispé, elle tendit le bras, jusqu'à ce que l'extrémité du canon touche la tempe de Lech Brodnika, et appuya sur la détente.

Le bruit de la détonation fut noyé par la musique. La tête de Lech Brodnika fut projetée en arrière et un flot de sang jaillit de la blessure. Astrid Goude attendit quelques instants, son arme à la main, mais le chauffeur polonais avait été foudroyé.

Elle tira le rideau, baissa la musique et sauta à terre. De la Toyota rouge arrêtée à côté du camion, Hussein Al-Haariki jaillit et fonça dans sa direction.

— C'est bon ?

— C'est à vous de jouer ! confirma-t-elle. Salut, les clefs sont sur le contact.

Elle s'éloigna vers l'autre bout du parking, où elle avait garé sa voiture.

Abdul Jamal Mahmoud était resté au volant de la Toyota. Hussein Al-Haariki monta dans le camion, écarta rapidement le rideau dissimulant la couchette, inspecta le tableau de bord et lança le gros

diesel.

Il n'avait pas son permis poids lourd, mais, en Afghanistan, on lui avait appris à conduire des camions.

Il enclencha une vitesse. Le Man démarra avec une petite secousse. Hussein se lança sur l'autoroute, à petite allure. Il vit la Toyota rouge le dépasser et partir devant. Son rôle était essentiel. En cas de barrage de police ou même de simple contrôle, Abdul devait l'avertir sur son portable pour qu'il s'arrête en simulant une panne. Certes, les papiers du camion étaient en ordre, mais les policiers pourraient s'étonner de trouver un jeune Jordanien sans permis au volant. Sans parler du cadavre de Lech Brodnika.

Ils avaient un peu plus d'une centaine de kilomètres à parcourir pour gagner le parc industriel de Rotterdam, l'entrepôt où se trouvait déjà le camion US.

Ensuite, il n'y aurait plus qu'à effectuer le transfert. On était vendredi soir. Jusqu'à lundi, personne ne s'inquiéterait de la disparition du camion et de son conducteur.

Frans Leiden se préparait à dîner lorsqu'on sonna à sa porte. Surpris, il alla ouvrir. Il n'attendait personne. En voyant les uniformes bleus de deux policiers néerlandais, son sang se figea. Il parvint à demander d'une voix presque normale :

— *Goedentag, mien herr !* Que voulez-vous ?

— Vous êtes Frans Leiden ?

— *Ja.*

— Vous travaillez bien comme docker au quai Princes-Beatrix, à Rotterdam ?

— *Ja.*

— Vous avez votre portable ?

— Mon portable ? oui.

— Donnez-le-nous...

Le docker se rebella tout à coup.

— Pourquoi je vous donnerais mon portable ? protesta-t-il d'une voix furieuse. Et d'abord, de quel droit êtes-vous chez moi ?

Il s'apprêtait à refermer la porte quand trois hommes en civil se matérialisèrent derrière les deux autres. L'un d'eux brandit une carte plastifiée.

— *Veiligheidsdienst*^[26]. Nous avons un mandat d'amener contre vous et un mandat de perquisition.

Trente secondes plus tard, menotté, Frans Leiden était enfourné dans un fourgon qui démarra, sirène hurlante, en direction d'Amsterdam, tandis qu'une équipe de policiers commençait à

retourner toute sa maison. Le travail de fourmi de l'AIVD avait payé. En analysant les appels relayés par le relais téléphonique desservant le quai Princes-Beatrix, la police avait découvert que deux appels avaient été donnés de ce portable, et un reçu. Ce dernier provenait d'un numéro se situant tout près de la grille de sortie des docks de Rotterdam. À l'heure approximative de la disparition du camion d'explosifs US.

Hussein Al-Haariki était en nage. Un Man de trente tonnes ne se conduisait pas comme une voiture de tourisme. Il avait frôlé dix fois l'accident. Chaque kilomètre était un supplice. La Toyota rouge était toujours devant, mais trop loin pour qu'il la voie.

Plus qu'un kilomètre. Il quitta l'E 36 pour l'E 10 et, enfin, franchit le portail de la zone industrielle. Il tremblait de tous ses membres lorsqu'il stoppa le gros semi-remorque en face de leur entrepôt. Fayçal Babon et Abdul Jamal Mahmoud étaient déjà en train de faire coulisser les portes. Il s'engouffra dans le hangar et se gara à côté du camion de l'US Army. Il coupa le moteur et descendit, ou plutôt, se laissa tomber à terre pour se prosterner immédiatement sur le sol, remerciant Allah de l'avoir guidé jusque-là.

Lorsqu'il se releva, une odeur aigre-douce frappa ses narines ; il mit quelques instants à l'identifier : c'était celle des cadavres des deux Américains en pleine décomposition. Heureusement qu'il n'y avait pas de voisins. Fayçal Babon venait d'ouvrir les portes arrière du camion polonais.

— Au travail ! lança-t-il.

Il fallait d'abord décharger entièrement la cargaison du Man, avant d'en remplacer une partie par les caisses d'explosifs contenues dans le camion US. Ensuite, il faudrait recharger une partie des cartons de téléviseurs polonais, afin de dissimuler la mortelle cargaison.

Le camion polonais rechargé, il n'y avait plus qu'à le conduire au lieu du rendez-vous avec le *fedayeen* venu du Pakistan, qui l'amènerait jusque dans l'Eurotunnel.

Cela faisait des mois que cette opération était en route. C'est le converti hollandais qui leur en avait donné l'idée, en leur apprenant qu'il déchargeait fréquemment des explosifs.

L'idée avait été soumise à Ayman Al-Zawahiri qui l'avait validée avec enthousiasme. Ensuite il avait fallu louer l'entrepôt et, surtout, trouver un camion qui se rende en Grande-Bretagne.

Astrid Goude avait fait des merveilles. L'équipe d'Al-Qaida la connaissait depuis près de deux ans. Elle n'était pas islamiste, même

pas musulmane, mais mue par une haine féroce du monde capitaliste. En d'autres temps, elle eût appartenu à la *Rote Armee Fraktion*⁽²⁷⁾. Mais, en 2008, il n'y avait plus de groupe d'extrême gauche en Europe.

Les trois jeunes islamistes l'avaient observée pendant des mois, avant de lui faire confiance. D'abord, ils s'en étaient servis comme distraction sexuelle, mais avaient vite compris qu'elle pouvait rendre de bien plus grands services que de seulement satisfaire leur libido.

L'affaire d'Anvers avait été son baptême du feu et elle s'était comportée avec un sang-froid absolu. Depuis, ils la considéraient comme des leurs. Même si, parfois, l'un deux la tâtait pour une éventuelle conversion à l'islam.

C'est elle qui avait été chargée de trouver un camion idoine. Pendant des semaines, elle avait traîné dans tous les routiers entre Rotterdam et la frontière française. Remarquant vite que la plupart des camions se rendant en Grande-Bretagne étaient polonais, elle en avait « testé » plusieurs sans succès, jusqu'à sa rencontre avec Lech Brodnika. Il avait le profil idéal, car son camion reliait la Pologne à la Grande-Bretagne chaque semaine. De plus l'inscription sur ses flancs de l'adresse britannique de la société, Bradford BD 47 Al Granby Street, ne pouvait qu'endormir la méfiance des douaniers.

Il y avait très peu de risques qu'il subisse un contrôle approfondi à la douane.

Quant à s'en emparer, Astrid Goude en avait fait un jeu d'enfant !

Maintenant, ils étaient dans la dernière ligne droite. Ils avaient soixante heures pour tout boucler avant que le Man chargé d'explosifs se présente à l'entrée de l'Eurotunnel.

Frans Leiden tenait bon. Il avait avoué sa conversion à l'islam, en raison des documents découverts chez lui, mais continuait à prétendre qu'il n'avait pas téléphoné. Les policiers néerlandais s'arrachaient les cheveux. La torture ne faisant pas partie de leurs méthodes, ils ne savaient plus à quel saint se vouer. Certains que ce gros bonhomme chauve, fermé, hostile, détenait la clef de la disparition du camion de l'US Army.

Le responsable de l'affaire entra dans la salle d'interrogatoire accompagné d'un civil aux cheveux très courts et au regard froid. Il le présenta à ses hommes.

— *Spécial agent* Brian Ellis, du Fédéral Bureau of Investigation américain. Il vient aux nouvelles.

— Ce *Kuttekopf* refuse de parler, grogna le lieutenant chargé de l'interrogatoire. On ne peut rien faire.

L'agent du FBI regarda froidement le gros homme menotté, affaissé sur sa chaise.

— Vous, non, lâcha-t-il. Nous, oui.

Les policiers hollandais le fixèrent, interloqués.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Mon gouvernement a demandé au vôtre qu'il soit transféré à Guantanamo. Il s'agit d'un crime fédéral commis contre des intérêts américains. Nous sommes compétents. J'ajouterai que l'importance du délit en fait une priorité nationale. Nous obtiendrons ce transfert dans les quarante-huit heures. Et, à Guantanamo, nous avons des méthodes efficaces pour faire parler les gens. Traduisez-lui !

Le policier hollandais s'exécuta. Frans Leiden se redressa aussitôt, fixant le *spécial agent* du FBI avec une haine indicible.

— Fils de pute ! lança-t-il. Vous n'avez pas le droit.

L'Américain s'approcha et sortit un document de sa poche.

— Tu sais lire, connard ?

C'était une lettre du ministère de la Justice néerlandais adressée à l'ambassadeur des États-Unis à La Haye, confirmant son accord de principe pour que le dénommé Frans Leiden soit provisoirement transféré aux autorités américaines.

Frans Leiden se calma. Il savait ce que signifiait Guantanamo.

— Qu'est-ce qui se passe si je parle ? demanda-t-il.

— Tu restes ici ! lança le *spécial agent* du FBI. Et tu as de la chance, la peine de mort n'existe plus dans ton pays.

— *Godferdom !* lança Frans Leiden, on va essayer de s'arranger. Moi, je n'ai rien fait. J'ai juste donné un coup de fil...

CHAPITRE X

Richard Spicer avait appelé Malko à huit heures du matin, bien qu'on soit samedi. Pour un *crash-meeting* à son bureau de l'ambassade américaine de Grosvenor Square. Lorsque Malko arriva, il découvrit également James Wolseley le directeur de cabinet de Sir George Cornwell, patron du MI6. Le chef de station de la CIA exultait.

— La police néerlandaise, avec l'aide du FBI, a bien travaillé, reconnut-il. Ils ont coincé un docker hollandais converti à l'islam qui a reconnu avoir participé au vol du camion d'explosifs. C'est lui qui a signalé le départ du camion à une cellule d'Al-Qaida composée de jeunes Arabes qu'il connaît seulement par leurs prénoms. Malheureusement, il ignore ce qu'ils ont fait du camion.

Malko réagit immédiatement.

— Ce sont probablement les mêmes qui ont tué Aziz Darvish à Anvers^{28}, avança-t-il.

— *This is a distinct possibility*^{29}, reconnut Richard Spicer.

— Qu'est-ce qu'il sait d'eux ?

— Leurs prénoms : Hussein, Fayçal, Abdul Jamal, probablement des noms d'emprunt. Il prétend ignorer leur adresse, mais dit qu'ils habitent Amsterdam.

— Comment les a-t-il rencontrés ?

— À une mosquée. Il avait reçu un SMS de son *instructeur* d'Al-Qaida, lui demandant de rencontrer Hussein. Lui-même s'est rendu en Afghanistan où il a subi un entraînement militaire.

— Que sait-il d'autre ? insista Malko. Sur le vol du camion ?

— Ils lui ont expliqué qu'ils avaient besoin d'une grande quantité d'explosifs pour commettre un acte de djihad, sans lui préciser lequel. Ils savaient qu'il travaillait au déchargement de matériel militaire à Rotterdam, sur le quai Princes-Beatrix. C'était il y a plus de six mois.

— Il ne sait pas ce qu'est devenu le camion ?

— Non, mais le FBI et la police néerlandaise pensent qu'ils ont des planques non loin du lieu de l'attaque dans l'immense zone industrielle du port de Rotterdam. Ce serait trop dangereux de rouler longtemps avec.

— C'est impossible de l'y rechercher ?

Richard Spicer lui jeta un regard de commisération.

— La zone s'étend sur 40 000 hectares... Rien que des entrepôts.

Les Hollandais sont en train de la peigner, essayant de trouver des témoins ayant aperçu ce camion US. Hélas, son seul signe distinctif, c'est sa plaque verte de l'US Army ! Jusqu'ici, cela n'a rien donné.

— C'est tout ?

— Oui, pour le vol du camion. Mais il y a une autre piste : le numéro de portable utilisé par ce Hussein.

La police hollandaise a relevé un appel reçu sur ce portable avant-hier. Venant d'un portable enregistré au nom d'un certain Hank Boer. Avec une adresse à Amsterdam, 28 Damrak, la grande avenue qui limite le « quartier rouge » à l'ouest.

— Ils n'ont pas encore vérifié ?

— Ils sont en train. Toutes ces informations ne datent que d'hier soir.

— J'ai bien envie de filer à Amsterdam, dit Malko.

— C'est une excellente idée, approuva Richard Spicer, visiblement ravi de voir Malko reprendre du service actif pour la CIA. Je vous ai retenu une place dans l'Eurostar pour Amsterdam de midi dix. Là-bas vous retrouverez les gens du FBI et une équipe de notre station de La Haye. Ils sont en liaison permanente avec les Hollandais.

Il tendit à Malko une carte portant plusieurs numéros de téléphone.

— Le chef de station s'appelle Dick Fawrup, il est O.K. et parle néerlandais. Vous avez une réservation à l'hôtel *Krasnapolski*, tout à côté de la gare centrale.

À peine Malko fut-il dans la voiture du « 5 » qui l'avait amené à Grosvenor Square qu'il appela le directeur du MI6, pour lui annoncer son départ.

— Qu'est-ce que je dis à notre amie ? demanda-t-il.

— Que vous avez des choses à faire en Europe, sans préciser. Nous veillons sur elle, de toute façon, ne vous tracassez pas.

— Toujours pas de nouvelles de Tom Atkins ?

— Rien, et je crains que...

Il ne termina pas sa phrase ; visiblement peu optimiste.

Pourtant, Malko ne regrettait pas d'avoir initié cette manip. Les événements actuels aux Pays-Bas prouvaient qu'Al-Qaida se préparait à une autre attaque et, donc, il était plus qu'urgent de découvrir où ses kamikazes de race blanche étaient mis en condition. Quelque chose lui disait que le vol d'explosifs de Rotterdam allait déboucher sur une affaire similaire à celle de l'attentat contre l'OTAN.

Peut-être plus grave encore...

Lorsqu'il rejoignit la *safe-house*, il trouva Tarika Nawaz en train de lire, dans la *sitting-room*. Elle lui adressa un sourire un peu contraint. Ils ne s'étaient plus parlé depuis qu'elle était partie s'enfermer dans sa chambre, après leur bref flirt. Soigneusement maquillée, elle portait

son chemisier de satin rose et une jupe noire.

— Je dois vous quitter ! annonça Malko.

La jeune Pakistanaise posa aussitôt son livre.

— Où allez-vous ?

— Je dois me déplacer sur le continent.

— Pour longtemps ?

— Je ne sais pas encore, cela ne dépend pas de moi, mais n'ayez crainte, votre protection reste identique. Évidemment, vous ne devez pas sortir d'ici.

Tarika Nawaz se leva, soudain très pâle.

— Vous allez revenir ?

— Oui, bien sûr, fit Malko en souriant. Sauf s'il m'arrive quelque chose de fâcheux et définitif...

Il la sentait brutalement désespérée. Bizarre.

— Vous allez vraiment revenir ? insista-t-elle.

— Oui.

— Je compte sur vous, fit-elle d'un ton pressant. Je ne peux pas rester à Londres, je veux retourner au Pakistan, essayer de retrouver Tom. Je suis trop angoissée. J'ai besoin que vous me protégiez.

Au moins, c'était clair. Malko était devenu sa police d'assurance et, de toute évidence, elle était prête à payer avec ce qu'elle avait.

— Il faut que je me prépare ! dit Malko en filant dans sa chambre.

Lorsqu'il revint, son sac de voyage à la main, Tarika Nawaz n'avait pas bougé. Comme il se dirigeait vers la porte, elle lui barra le chemin, noua ses bras sur sa nuque, approcha lentement son visage du sien et lui donna un baiser profond, prolongé, son corps collé au sien. Il pouvait sentir la masse lourde de sa poitrine et l'os de son pubis.

Très vite, il sentit le sang se ruer dans son ventre. Tarika ondulait très légèrement contre lui, comme pour mieux s'incruster. Elle ne pouvait pas ne pas sentir le membre dressé contre la jupe noire.

Malko allait la basculer sur le canapé de chintz vert lorsqu'elle s'écarta brusquement.

— Je ne veux pas vous retarder ! dit-elle à voix basse.

En voyant les yeux dorés de Malko virer au vert, elle eut un geste inattendu, posant sa main bien à plat sur la longue bosse du sexe bandé.

— Revenez vite ! souffla-t-elle.

Malko était déjà dans l'escalier, regrettant de ne pas l'avoir étranglée : il haïssait les allumeuses. En tout cas, Tarika avait fixé les règles du jeu. S'il la voulait, il devait tout faire pour l'aider à regagner le Pakistan.

Brutalement, une idée le traversa : était-ce bien pour retrouver Tom Atkins qu'elle faisait cette danse du ventre ?

Depuis trois jours, Tom Atkins n'avait vu personne. Après avoir

traversé une ville qu'il pensait être Zhob, il avait atterri dans une grande bâtisse entourée de hauts murs, blottie au pied d'une colline aride, perdue au milieu de nulle part.

Ceux qui l'avaient amené l'avaient conduit dans une pièce sommairement meublée, tout au fond de la maison. En la traversant, Tom Atkins avait aperçu plusieurs hommes autour d'une grande table de bois, dans une salle commune, en train de démonter une mitrailleuse. Des roquettes RPG7 étaient alignées contre un mur, comme des balais. Les hommes portaient des turbans ou des pacols. Ils l'avaient regardé avec indifférence, ni chaleur ni hostilité. D'autres hommes armés étaient allongés sur des *charpois* dans la cour, à côté de l'entrée. D'autres, assis par terre, lisaient le Coran.

Tout de suite après son arrivée, un inconnu en turban qui parlait quelques mots d'anglais avait conduit l'ex-agent du MI5 jusqu'à une petite mosquée au sol recouvert de tapis élimés où il se rendait désormais cinq fois par jour, n'ayant que cela à faire et avide de tisser sa « couverture ». Il ne se faisait guère d'illusion : soit les gens d'Al-Qaida l'acceptaient parmi eux, comme combattant, soit ils le tuaient. On ne lui avait laissé que son Coran, ses affaires de toilette, de quoi se changer et des sandales. Il laissait pousser sa barbe, comme tous ceux qui l'entouraient.

La nourriture était simple : du riz, des pommes de terre, de l'eau, des fruits, souvent presque pourris. Jamais de viande. Il sortait de sa chambre pour gagner la mosquée lorsqu'un véhicule pénétra dans la cour : un pick-up Toyota double cabine, poussiéreux, très utilisé par les combattants islamistes. Deux hommes en sortirent : un barbu au turban blanc, dans une longue robe grise de la couleur de sa barbe, avec un visage émacié et sévère. De toute évidence un religieux.

L'autre, la silhouette plus enveloppée, des lunettes d'écaillé, était en *camiz-charouar* avec un gilet noir brodé. Il portait un pistolet dans un étui, à la ceinture. Quatre hommes armés de kalach, l'un arborant même un Poulimiot^{30} descendirent en même temps.

En voyant Tom Atkins, le religieux se dirigea vers lui et le salua la main sur le cœur :

— *Salam aleykoun*, mon frère.

— *Aleykoun salam*, répondit poliment Tom Atkins.

— Je suis l'imam Ashraf Tarik, annonça le nouveau venu, et celui qui m'accompagne est un de nos responsables – qu'Allah veille sur lui –, le commandant Abu Said Al-Saudi.

Autrement dit, le chef de la Sécurité intérieure d'Al-Qaida.

L'imam parlait un anglais rocailleux mais compréhensible. Tom Atkins ne se troubla pas.

— Qu'Allah vous bénisse et vous protège tous les deux, répondit-il. Allons prier.

Ils gagnèrent la petite mosquée et s'installèrent sur le tapis usé. Après s'être prosternés, ils s'assirent en tailleur, les deux nouveaux venus face à Tom Atkins.

— Notre frère, le *maulana* Saiyid, m'a dit du bien de toi, lança l'imam. Je sais que tu as rendu de grands services à la cause de Dieu et je t'en remercie. Je sais aussi que tu es venu ici de ton plein gré.

— C'est exact.

— Es-tu venu le cœur pur ?

— J'ai décidé de consacrer ma vie à servir Allah, affirma Tom Atkins. J'essaie de respecter tous les commandements de Dieu et de son Prophète, que la bénédiction soit sur Lui.

Depuis qu'il avait décidé de revenir au Pakistan tenter ce coup, il s'était préparé à ce genre d'interrogatoire. Très bon connaisseur de l'islam depuis son premier séjour au Pakistan, il lui était facile de donner le change. En plus, il avait eu le temps d'étudier le Coran durant toutes ses heures de « liberté surveillée ».

— Être un bon musulman est bien, reconnut l'imam, mais s'engager dans le djihad est différent. Cela signifie consacrer sa vie à Dieu, quitte à la sacrifier.

Tom Atkins sauta sur l'occasion. Fixant le religieux droit dans les yeux, il énonça d'une voix posée :

— Le saint prophète Mohammed, que Dieu étende sa bénédiction sur lui, a déclaré dans un *hadith*^{31} : « Une heure sur le front de la bataille pour la cause d'Allah vaut mieux que soixante ans de prières. »

L'imam demeura muet quelques instants, apparemment plongé dans une profonde méditation. Il ne s'attendait vraisemblablement pas à autant de zèle, et semblait favorablement impressionné. Abu Said Al-Saudi n'avait pas ouvert la bouche. Son regard fixé dans celui de Tom Atkins, l'imam Ashraf Tarik posa « la question » :

— On m'a dit que tu souhaitais devenir un *fedayeen* de l'islam. Sais-tu à quoi tu t'engages ?

— Si Dieu le veut, répondit Tom Atkins, c'est mon plus cher désir. Je sais que je ferai le sacrifice de ma vie.

Le religieux se tourna vers son voisin et ils eurent une longue conversation en arabe. Visiblement, l'imam avait un poids important. Finalement, ce dernier se retourna vers Tom Atkins.

— Frère Abdul Riaz, Abu Said Al-Saudi qui, avec l'aide de Dieu, veille sur notre sécurité est d'accord pour t'accepter comme *fedayeen* de l'islam.

— Au nom de Dieu le Tout-Puissant et le Miséricordieux, je te remercie de cet honneur, répondit Tom Atkins.

— Nous allons manger quelque chose, conseilla l'imam Ashraf Tarik, car la route est longue pour parvenir là où tu souhaites aller.

Ils quittèrent la mosquée et s'installèrent dans la salle commune pour manger à même le sol. Tom Atkins mangea de bon appétit. Il venait de franchir un nouvel obstacle. Et quel obstacle ! Il se dit que dans quelques heures, il serait dans le camp dont la CIA et le MI6 recherchaient l'emplacement depuis des mois !

Tom Atkins était installé sur la seconde banquette du pick-up, à côté de l'imam Ashraf Tarik, encadrés de deux combattants armés. À l'avant, il y en avait deux autres, en plus du chauffeur. Abu Said Al-Saudi était resté sur place.

Ils suivaient la même piste poussiéreuse et déserte qu'à l'aller, ne croisant que de rares véhicules.

Entre deux cahots, l'imam Ashraf Tarik se pencha vers Tom Atkins.

— Là où tu vas, dit-il, seuls vont les Purs ! Tu y prêteras ton serment de *fedayeen* et tu commenceras ta préparation pour aller porter la vengeance de Dieu chez les Infidèles.

Tom Atkins se dit que même si la première partie de sa mission était accomplie, le plus dur restait à faire. Survivre et accomplir ce qui lui permettrait de retrouver la femme qu'il aimait.

CHAPITRE XI

Abdullah Bin Khaled, bien qu'on soit samedi, était venu à son bureau pour tromper son angoisse. Afin de se vider le cerveau, il se concentrait sur son ordinateur, examinant les transactions de la semaine écoulée. Le couinement de son portable l'arracha à l'écran. Un SMS venait d'arriver.

Il se hâta de le lire. Il était très court, rédigé en anglais : « *The cake is cooked*^[32]. » Il réprima un cri de joie. Ce message codé signifiait que l'opération de l'Eurotunnel était à son stade final : un camion kidnappé, chargé d'explosifs, était prêt à être conduit jusqu'au tunnel sous la Manche. L'homme qui le conduirait à sa destination finale n'était connu de lui que sous le nom de Raiful Alam Wafa. Un *fedayeen* de race blanche qui allait laisser sa vie dans l'opération.

Arrivé en Europe quelques jours plus tôt, il attendait le feu vert pour récupérer le camion.

Déjà, Abdullah Bin Khaled s'apprêtait à accueillir le suivant : *le fedayeen* qui devait assassiner le pape Benoît XVI, que le cheikh Oussama Bin Laden avait déclaré être un ennemi affirmé de l'Islam. Ce qui provoquerait un choc salutaire chez les infidèles... Ensuite, ce serait à l'Amérique qu'ils s'attaqueraient. *Inch'Allah*, ils frapperaient là où on ne les attendait pas : au Texas, au cœur du pétrole.

En attendant, il fallait boucler cette seconde opération. Il éteignit son ordinateur et quitta son bureau. Il devait envoyer un e-mail à partir d'un cybercafé, sur un certain site, afin d'avertir Raiful Alam Wafa qu'il pouvait se rendre au rendez-vous prévu pour récupérer le camion.

Le lieu avait été choisi d'avance et il le connaissait. Il restait à lui préciser le jour : le lendemain, dimanche, à partir de trois heures. Abdullah Bin Khaled se mit à prier de toutes ses forces pour que, grâce à Dieu, le tunnel sous la Manche soit englouti par les flots, avec le plus de gens possible.

Des hélicoptères de la police néerlandaise survolaient depuis l'aube de ce samedi la zone portuaire de Rotterdam. Terrés dans l'entrepôt abritant les deux camions volés, Hussein Al-Haariki et ses

amis n'en menaient pas large. Ils ignoraient quels étaient les moyens techniques de la police et se demandaient s'ils ne risquaient pas d'être repérés.

Il fallait tenir encore vingt-quatre heures, jusqu'au lendemain dimanche. En fin de matinée, Hussein Al-Haariki quitterait l'entrepôt au volant du camion polonais, accompagné de Fayçal Babon et escorté par Abdul Jamal Mahmoud au volant de la Toyota rouge. C'est lui qui les ramènerait à Amsterdam après avoir remis le camion au *fedayeen* qui allait le faire exploser dans l'Eurotunnel.

Ensuite, ils avaient décidé de filer le jour même, de quitter la Hollande par le train, jusqu'en Allemagne. De là, ils prendraient un avion pour le Pakistan.

Le lieu du rendez-vous n'était pas très éloigné : une aire de repos et de ravitaillement à Wouwsetol Noord, à 62 kilomètres de Rotterdam, sur l'A 58. Le *fedayeen* devait gagner l'endroit par ses propres moyens.

Le trajet dans le Man polonais ne présentait pas de risques : il n'était pas signalé volé et presque tous les camions circulant sur cet axe étaient polonais.

Dans l'entrepôt, la puanteur était devenue insupportable à cause des trois cadavres en décomposition. Le corps de Lech Brodnika gisait à côté de ceux des Américains. Une odeur aigre-douce, qui donnait envie de vomir.

Malko prit son sac de voyage et se prépara à descendre de l'Eurostar à la gare centrale d'Amsterdam. Depuis plus d'une heure, le train traversait une morne plaine bordée par la ligne grisâtre de la mer du Nord. Une fourmilière tristounette et propre, où on lavait les vaches et les consciences deux fois par jour. Le royaume de la permissivité, le seul pays d'Europe où la drogue était en vente libre... Un pays rongé par l'immigration clandestine. Aux Pays-Bas, des groupuscules islamistes étaient très actifs, allant jusqu'à assassiner leurs opposants, et les pacifiques Hollandais ne savaient plus à quel saint se vouer, serrés comme des abeilles dans une ruche, avec la densité de population la plus élevée du monde... Trente-trois mille kilomètres carrés pour quinze millions d'habitants : les États-Unis, peuplés ainsi, auraient compté deux milliards d'habitants !

Le temps de louer une BMW à la gare, Malko prit la route de La Haye. La station de la CIA se trouvait hébergée dans l'ambassade américaine. C'est là que l'attendait Dick Fawrup pour un débriefing.

Malko sortait à peine de la ville quand son portable sonna. Le rendez-vous était transféré au *Hilton* de Rotterdam. Une demi-heure

plus tard, il stoppait devant un cube de béton gris posé juste à la sortie de l'autoroute, gai comme un silo à blé, fonctionnel comme une guillotine. Il y était à peine entré qu'un homme installé dans un des grands fauteuils du hall se leva et vint à sa rencontre. Grand, élégant, dans son costume croisé, très WASP avec sa cravate club, le visage allongé et les yeux délavés. Il était flanqué d'un homme plutôt rougeaud, beaucoup plus épais. Laurel et Hardy.

— Dick Fawrup, annonça-t-il, voici le commissaire Heno Van Leeuwen, mon homologue néerlandais qui coopère avec nous sur cette affaire d'explosifs volés.

Ils s'installèrent dans le bar, paisible comme une sacristie. À une table voisine, deux hommes aux cheveux très courts, athlétiques, gais comme des furoncles, semblaient s'ennuyer, Malko, intrigué, demanda :

— Vous connaissez ces deux hommes ? Ils ont l'air de s'intéresser à nous...

Dick Fawrup eut un sourire asymétrique.

— Ce sont les « *gumshoes*^{33} ».

Le FBI.

— Avez-vous eu du nouveau depuis mon départ de Londres ? demanda Malko.

— Hélas non, répondit le commissaire hollandais dans un anglais parfait. Nos hélicoptères ratissent la zone portuaire, mais c'est surtout une action théorique. Les explosifs peuvent se trouver dans un des dix mille entrepôts de la zone.

— On ne peut utiliser des testeurs qui identifient les molécules d'explosifs ? interrogea Malko.

Le Hollandais secoua la tête.

— Impossible ! Il faudrait savoir exactement dans *quel* entrepôt cet explosif se trouve.

— Et l'homme que vous avez interrogé ?

— Il ne sait rien de plus. Il a été utilisé seulement pour préciser dans quel camion se trouvaient les explosifs. Il ignore tout le reste. Il nous a fourni des descriptions de ces trois Arabes qui nous permettent d'établir des portraits-robots. Le problème, c'est qu'il y a des milliers d'Arabes à Amsterdam, dans tous les quartiers. Et qu'ils se ressemblent tous.

Un ange traversa le bar sur la pointe des ailes.

L'enquête était au point mort.

Malko se demanda soudain ce qu'il faisait dans cet endroit sinistre ! Si les Hollandais ne progressaient pas, que pouvait-il faire ? Entre le FBI, la Police militaire US, la CIA et les Services néerlandais, c'était inquiétant. Vingt tonnes d'explosifs militaires dans la nature, cela faisait se dresser les cheveux sur la tête.

— Il y a une seule piste encore ouverte, avoua le policier hollandais. Le numéro de portable appelé par l'homme que nous connaissons sous le nom de Hussein, un des trois acteurs de cette affaire, est enregistré au nom d'un certain Hank Boer, avec une adresse à Amsterdam, 28 Damrak.

— Vous y êtes allé, évidemment ? fit Malko.

— Bien sûr. Mais il n'y a personne de ce nom à l'adresse indiquée. Les voisins nous l'ont confirmé.

— Et l'autre numéro, celui de Hussein, insista Malko, vous ne pouvez pas le localiser ?

— Il n'est pas actif pour le moment, expliqua le policier hollandais. Nous avons une mise sur écoute. Dès qu'il sera activé, nous espérons pouvoir le localiser avec précision et réagir aussitôt.

— Ces gens sont très dangereux, souligna Malko. Ils ont tué à Anvers. Votre docker ne vous a pas parlé d'une femme ? Une grande blonde aux cheveux courts, plutôt bien en chair, qui a tiré sur moi à Anvers ?

— Non.

Malko commençait à se demander s'il n'était pas venu pour rien. En dépit des moyens considérables déployés, Hollandais et Américains piétinaient.

— Voulez-vous aller voir l'endroit où le camion s'est volatilisé ? proposa Dick Fawrup.

— À quoi bon ? déclina Malko. Je crois qu'on peut rentrer à Amsterdam.

Ils ressortirent du *Hilton* et il remonta dans la BMW, direction Amsterdam. Le paysage était consternant de tristesse : des autoroutes sillonnées de camions, des entrepôts à perte de vue entourés de grillages et le ciel gris par-dessus...

Aucune cible potentielle pour un attentat spectaculaire.

Évidemment, il y avait tous les musées d'Amsterdam. Les extrémistes islamistes auraient volontiers brûlé tous leurs chefs-d'œuvre, comme les talibans avaient détruit les bouddhas de Baniyan, mais ils n'avaient pas besoin de trente tonnes d'explosifs pour cela.

La faim l'arracha à ses réflexions.

Samedi soir à Amsterdam, les hordes de touristes envahissaient le « quartier rouge », défilaient devant les puttes et les coffee-shops pour drogués de tous poils. Toute la lie de l'Europe se donnait rendez-vous dans la capitale batave, se mêlant aux amateurs de peinture.

Le *Krasnapolski* était trop triste, il se demanda où aller. La cuisine hollandaise se composant essentiellement de harengs et de pommes de terre, le choix était restreint. Conseillé par le concierge de l'hôtel, il gagna à pied Nés, la rue de tous les théâtres, où évoluait une foule épaisse. Au hasard, il entra dans une grande brasserie, *De Brakke*

Grond, et se résigna au pire.

Il ne fut pas déçu. Après un steak découpé dans un animal qui avait dû beaucoup courir, étant donné la fermeté de sa chair, arrosé d'une bière belge – ici, il fallait se méfier du vin –, il se retrouva dehors, l'estomac lourd, ébloui par les innombrables néons. Pratiquement pas de voitures. Des piétons et des vélos. Beaucoup de vélos. Des jeunes ricanant étaient massés devant la vitrine d'un *live-show*, exhibant une femme agenouillée devant une verge monstrueuse qui semblait tenir toute la rue.

Malko ne pensait plus qu'à regagner son hôtel. En tentant de s'orienter, il lut soudain sur une plaque DAMRAK. La rue où habitait théoriquement Hank Boer, l'homme qu'avait appelé Hussein, membre probable d'Al-Qaida. Il s'y engagea. C'était une voie calme, beaucoup plus large, sans néons, en sens unique.

Dix minutes plus tard, il s'arrêtait devant le numéro 28. Un immeuble classique, en bon état, dont quelques fenêtres étaient éclairées. Il n'était que dix heures du soir. La police était déjà venue, mais un vieux réflexe poussa Malko à tenter sa chance.

Comme l'entrée de l'immeuble n'était pas condamnée par un code d'accès, il put entrer et se retrouva dans un couloir qui s'éclaira aussitôt. Il y avait plusieurs boîtes aux lettres avec des numéros, mais aucun nom. Tandis qu'il les examinait, un homme descendit l'escalier et le salua poliment. Malko en profita pour lui demander, en anglais :

— Vous connaissez Mr Hank Boer ?

L'homme répondit dans la même langue.

— Non. Adressez-vous au deuxième, il y a une fille qui habite ici depuis longtemps. La porte en face de l'escalier.

Pas d'ascenseur ! Malko monta à pied et sonna à la porte indiquée.

Il entendit le choc de hauts talons sur un plancher et la porte s'entrouvrit sur une femme de haute stature. Comme elle était dans l'ombre, il ne distingua pas son visage. Tout de suite, elle lui jeta quelques mots en hollandais. Il répondit en anglais :

— Je cherche un certain Hank Boer. Il paraît qu'il habite l'immeuble.

Il y eut un assez long silence, puis la femme répondit en anglais :

— Hank Boer ? Non, je ne connais pas.

Elle s'apprêtait à refermer la porte. À ce moment, quelqu'un alluma la minuterie et le palier s'éclaira.

Malko aperçut le visage de la femme qui lui avait répondu.

C'était la jeune femme qui avait tenté de l'assassiner à Anvers, quelques semaines plus tôt.

Leurs regards se croisèrent et il vit qu'elle l'avait reconnu aussi.

CHAPITRE XII

Ils étaient aussi surpris l'un que l'autre. Puis Malko sentit son adrénaline monter vertigineusement. Une fois de plus, la chance l'avait servi ! L'inconnue était habillée comme le jour où elle avait tiré sur lui à Anvers. Un pull à col roulé moulant, une large ceinture tenant un jean disparaissant dans des bottes à hauts talons. Pas maquillée, les cheveux tirés en arrière, austère mais belle.

Le face-à-face se prolongea quelques secondes. Puis, brutalement, l'inconnue lui claqua la porte au nez. Il entendit le bruit de ses pas s'éloigner et la minuterie s'éteignit. Dans le noir, il réalisa soudain un fait gênant : il n'était pas armé.

Et, au même moment, il réalisa *aussi* qu'il n'avait pas le numéro du commissaire Heno Van Leeuwen rencontré l'après-midi. Ni même celui du chef de station de la CIA à La Haye. D'ailleurs, ce dernier se trouvant à des dizaines de kilomètres d'Amsterdam, il ne pouvait pas faire grand-chose.

Il lui restait Richard Spicer.

Fiévreusement, il composa son numéro et, immobile dans l'obscurité, attendit en priant. Le chef de station de Londres répondit au bout de plusieurs sonneries et Malko entendit un brouhaha de voix derrière lui.

— Vous êtes à Amsterdam ? demanda l'Américain. Tout se passe bien ?

— Si on veut ! fit Malko.

En peu de mots, il lui expliqua la situation.

— Je suis sûr que c'est elle, insista-t-il. Il faut prévenir les Hollandais. Je reste sur place. J'espère qu'elle ne va pas chercher à s'enfuir, parce que je ne suis pas armé.

Le chef de station de Londres n'était plus qu'un juron non-stop.

— Restez là, intima-t-il, j'alerte tout le monde.

Un samedi, à dix heures du soir, ce n'était pas évident.

Malko referma le portable, écoutant les bruits de l'immeuble. Évidemment, il pouvait redescendre et prier pour qu'une voiture de police passe par là, mais il faudrait leur expliquer. Rien ne bougeait. Elle le croyait probablement armé. Sinon, elle serait déjà sortie.

Le pouls à 200, il resta dans le noir, plaqué contre le mur, comptant les minutes. Richard Spicer était son seul espoir. Mais ce ne

devait pas être facile à cette heure-là de remuer les Néerlandais.

Soudain, il entendit un bruit de hauts talons dans l'appartement et, quelques secondes plus tard, la porte où il avait sonné s'ouvrit violemment. Il aperçut l'inconnue, un grand sac accroché à l'épaule. Elle vit Malko, s'immobilisa, et lui lança une insulte en hollandais qu'il ne comprit pas.

Puis elle plongea la main dans son grand sac et la ressortit, armée d'un pistolet. Là, Malko comprit parfaitement : pour s'enfuir, elle était décidée à le tuer.

* *

Déjà, il avait plongé dans l'escalier, dévalant aussi vite qu'il le pouvait, sans se retourner. Un coup de feu claqua, assourdissant, et des éclats de plâtre volèrent autour de lui. La femme descendait, elle aussi, sur ses talons, quatre à quatre.

Un second coup de feu.

Elle ne se souciait pas du bruit. Malko se dit qu'il n'arriverait pas vivant au rez-de-chaussée. Le martèlement des hauts talons sur les vieilles marches de bois semblaient sonner le glas. Et soudain, la minuterie s'alluma !

Malko rebondissait d'un mur à l'autre, sautant les marches. Sa poursuivante tira encore une fois au jugé. Il n'avait même plus peur, tendu vers un seul but : atteindre la rue.

C'était la seule chance d'échapper à cette furie, bien décidée à achever ce qu'elle avait commencé à Anvers. Au moment où il arrivait au rez-de-chaussée, la minuterie s'éteignit, puis se ralluma. Il se retourna et l'aperçut, au bas des marches, immobile, tenant son pistolet à deux mains et le visant posément.

Cette fois, la balle pulvérisa la vitre de la porte séparant le palier du couloir menant à la rue. Malko calcula qu'il devait lui rester encore au moins six cartouches, plus des chargeurs de rechange... Il arrivait à la porte donnant sur la rue lorsque la minuterie s'éteignit de nouveau.

D'abord, il faillit crier de joie puis, en arrivant à la porte, il jura. Impossible de trouver la sonnette commandant l'ouverture ! Pendant qu'il tâtonnait dans le noir en pestant, il entendit le martèlement des talons derrière lui.

Il se retourna et soudain la lumière revint.

L'inconnue, bien plantée dans ses bottes, le fixait, à quelques mètres, avec un rictus mauvais qui abaissait les coins de sa bouche. Malko réalisa qu'il n'aurait pas le temps de trouver le bouton d'ouverture, très loin sur l'autre mur.

L'inconnue leva son arme à deux mains et visa Malko. À cette distance, c'était tirer un éléphant dans un couloir.

Cloué à la porte comme une chouette, Malko revit plein de choses en quelques fractions de seconde. C'était trop bête ! Et en plus, elle

allait s'échapper et il ne pourrait pas transmettre ses informations. La tueuse d'Al-Qaida risquait de courir encore longtemps.

Dans un effort désespéré, il fit un saut de côté au moment où elle tirait et le projectile s'enfonça dans le bois de la porte. Mais ce n'était que partie remise. Déjà la femme avançait sur lui, pour l'hallali. Il vit le canon se lever, à hauteur de sa poitrine.

Une dernière fois, il pensa à la vie. La vie si merveilleuse et si courte.

Au moment où la tueuse appuyait sur la détente pour la cinquième fois, Malko fut projeté en avant, le projectile qui devait le tuer le manqua d'un cheveu.

La porte venait de s'ouvrir violemment dans son dos. À quatre pattes, il aperçut vaguement des uniformes, entendit des cris, des interjections, de nouveaux coups de feu. Le hall de l'immeuble semblait s'être rempli d'uniformes. Il y eut d'autres détonations et un policier cria puis tomba, se tordant de douleur.

La tueuse battait en retraite dans l'escalier, sans cesser de tirer. Elle toucha encore un autre policier, avant de disparaître dans les étages. D'autres coups de feu. C'était Stalingrad. Quand Malko se releva, il se trouva nez à nez avec un policier en civil, arme au poing.

— *Mijnherr* Linge ?

— *Ja*, dit Malko.

— Je crois que nous sommes arrivés à temps !

— Qui êtes-vous ?

— Je travaille avec le commissaire Van Leeuwen. Il a été prévenu par la CIA de La Haye que vous aviez « logé » une personne suspecte à cette adresse. Nous sommes venus immédiatement.

D'autres coups de feu claquèrent dans la cage d'escalier. Un policier redescendit en courant et jeta quelques mots à son chef.

— Elle s'est enfermée dans l'appartement, annonça le policier qui parlait à Malko. Nous appelons du renfort. Elle ne peut pas sortir, il n'y a pas d'autre sortie.

Le portable de Malko sonna. C'était Dick Fawrup, le chef de station de La Haye.

— J'arrive, dit-il. Les Hollandais sont intervenus ?

— Ils sont là.

— Vous avez retrouvé Hank Boer ?

— Non. La femme qui a voulu me tuer à Anvers, il y a trois semaines. C'est elle qui utilisait vraisemblablement ce portable. Elle s'est retranchée dans l'appartement.

— Il faut absolument la prendre vivante, dit le chef de station de

la CIA à La Haye. C'est elle qui possède la clef de l'affaire.

— Hélas, cela ne dépend pas de moi ! souleva Malko. Je vais seulement veiller à ce qu'il n'y ait pas de bavures.

— Je serai là dans une demi-heure, au maximum.

Malko s'engagea dans l'escalier. L'immeuble était en état de siège, des policiers étaient en train de le faire évacuer au cas où la terroriste aurait des explosifs. Des gens hagards descendaient l'escalier. Sur le palier du deuxième, des agents lourdement armés, munis de gilets pare-balles, surveillaient la porte de l'appartement.

Malko s'assit sur une marche. Jamais il n'aurait pensé que cette soirée se terminerait ainsi. S'il n'était pas intervenu, cette inconnue n'aurait pas été appréhendée. Or, elle savait sûrement où se trouvait le camion d'explosifs volé.

Des projecteurs éclairaient la façade du 28 Damrak. La circulation était interrompue. Juchés sur une échelle de pompiers, des tireurs d'élite de la police hollandaise surveillaient les fenêtres de l'appartement où était retranchée la mystérieuse jeune femme. On n'en savait toujours pas plus sur son identité, l'appartement étant loué au nom d'un Hollandais habitant le Surinam. On ignorait si d'autres personnes se trouvaient là, de quel armement elle disposait et surtout, si elle détenait des explosifs.

Dick Fawrup, arrivé un quart d'heure plus tôt, s'était entretenu avec le chef des policiers et revint vers Malko.

— Ils n'arrivent pas à établir de liaison avec elle, annonça-t-il. Son portable ne répond pas et la ligne de l'appartement est coupée. Ils ont mis des micros au-dessus, mais on n'entend aucun bruit.

— Elle n'a pas pu s'enfuir ?

— Non, ils proposent d'employer des gaz lacrymogènes très puissants, pour la forcer à sortir.

— Ce n'est pas la meilleure solution, soupira Malko, mais c'est ça ou enfoncer la porte.

— On peut le faire aussi : les policiers sont d'accord. Vous voulez venir ?

— Oui.

Ils gagnèrent le deuxième étage, équipés de gilets pare-balles. Le palier était plongé dans l'obscurité, par sécurité. Malko colla son oreille au battant de la porte, sans percevoir le moindre bruit.

— Sait-on si elle a téléphoné depuis tout à l'heure ?

Dick Fawrup répercuta la question auprès du policier hollandais qui, à son tour, alla se renseigner.

— Oui, dit-il, un seul coup de fil qui n'a pas pu être enregistré

parce qu'elle a utilisé une autre puce, mais l'appel a été localisé comme venant d'ici.

— Vous ignorez qui elle a appelé, conclut Malko.

— Oui, reconnu le policier hollandais.

Donc, elle avait eu le temps de prévenir ceux qui avaient dérobé le camion d'explosifs.

— Essayez les gaz lacrymogènes, conclut Malko. Mais attendez-vous au pire... C'est une dure.

Hussein Al-Haariki, affolé, se tourna vers Fayçal Babon.

— Il faut filer d'ici, les flics risquent d'arriver. Astrid m'a averti qu'ils étaient chez elle.

— Elle a pu s'échapper ?

— Non.

— Où va-t-on aller ?

— Sur un parking d'autoroute. On ne risque rien, ce camion n'est pas recherché. On restera à bord, comme si on dormait là. Il y en a plein qui font ça.

— Et après ?

— On va au rendez-vous et on ne s'occupe plus de rien.

Abdul Jamal écoutait, l'air sombre.

— Il a raison, dit-il, il faut partir, on ne sait pas ce qu'Astrid dira à la police. Ils risquent de venir ici.

— O.K., on y va.

Hussein se mit au volant du camion et démarra, tandis que les deux autres écartaient les portes coulissantes de l'entrepôt. Abdul Jamal prit le volant de la Toyota rouge et ils sortirent du parc industriel.

Ils avaient l'impression de quitter une coquille sécurisée pour une jungle inconnue. Pourtant, leur camion ne se différenciait en rien de ceux qui roulaient autour d'eux.

— On a oublié de piéger l'autre camion, s'inquiéta soudain Fayçal.

Hussein haussa les épaules.

— Ce n'est pas grave.

Ils roulèrent une heure environ, jusqu'à un grand parc de routiers attendant à un restaurant et se garèrent le plus loin possible des autres camions. Ils éteignirent le moteur et la cabine et demeurèrent dans le noir, sur leurs gardes, se demandant ce qui arrivait à Astrid.

Certes, elle n'était pas tout à fait des leurs, ne partageant pas leur foi, mais elle leur avait bien rendu service et aurait pu faire plus.

— J'espère qu'elle va flinguer beaucoup de *kafirs* avant de se faire tuer, soupira Hussein. Nous devrions prier pour elle.

Fayçal ne répondit pas. Sans illusion sur la nature humaine, il se demandait ce que pouvait révéler aux policiers leur complice. Une grande partie des informations qu'elle détenait ne servait plus à rien :

le hangar où ils avaient planqué les deux camions, leur planque à eux, où ils ne remettraient pas les pieds, leurs identités.

Hélas, elle détenait une information vitale : elle savait dans quel camion se trouvaient les explosifs.

— Reculez-vous, ordonna un des policiers, du gaz peut filtrer sous la porte.

Un de ses collègues venait de percer un trou dans le battant pour y introduire un tuyau relié au réservoir de gaz lacrymogène. Il commença à injecter le gaz dans l'appartement.

— Cela peut prendre un peu de temps, remarqua-t-il.

Pendant un long moment, on n'entendit que le chuintement du gaz envahissant l'appartement. Reliés par radio à leurs collègues, les policiers juchés sur l'échelle de pompiers ne distinguaient rien non plus, l'appartement étant toujours plongé dans le noir. Au bout de dix minutes, le policier en charge du gaz se retourna.

— Elle devrait réagir... On ne peut plus respirer, à l'intérieur. Reculez, c'est plus prudent.

Ils descendirent tous au premier, ne laissant que trois policiers, caparaçonnés comme des tanks, face à la porte.

Malko, à qui on avait donné un pistolet, était tendu comme une corde à violon. Les femmes comme cette tueuse ne se rendaient pas vivantes.

Astrid Goude, en dépit du torchon humide noué sur sa bouche, toussait sans pouvoir se retenir. Retranchée dans la salle de bains, elle avait gagné de précieuses minutes, mais, désormais, le gaz l'avait rattrapée. Depuis le début, elle ne se faisait aucune illusion : elle n'avait aucune chance d'échapper aux policiers.

Si elle était prise vivante, elle faisait face à de longues années de prison, puisque l'homme qu'elle avait raté à Anvers pouvait témoigner. Sans parler de son rôle dans les histoires terroristes. Sur ce plan, il n'y avait pas de témoin. Cependant, les perspectives n'étaient quand même pas joyeuses. Elle prit dans son sac une petite boîte, en sortit un sachet de cocaïne et en étala le contenu sur la plaquette du lavabo.

En deux fois, elle aspira la poudre. Elle n'en aurait plus besoin. Du coup, elle sentit moins les picotements de ses yeux.

Elle remit son masque mouillé et gagna la pièce principale, où elle avait posé sur la table un riotgun, avec huit cartouches. Sa dernière et

minuscule chance : si elle parvenait à rompre le cordon policier, elle pourrait peut-être s'enfuir dans la nuit.

Il y avait des miracles.

Passant son pistolet, avec une cartouche dans le canon, dans sa ceinture, elle s'approcha tout doucement de la porte. Connaissant l'appartement, elle ne faisait aucun bruit.

Arrivée devant le battant, elle sentit monter une quinte de toux irrépressible ! Les gaz. Elle ne pouvait plus attendre. De toute façon, cela allait se jouer en quelques secondes. De la main gauche, elle saisit la poignée et, de la droite, braqua le riot-gun sur l'ouverture. Elle rabattit violemment la porte vers elle, découvrant le palier plongé dans l'obscurité. Entre l'escalier menant au premier et elle, elle distingua une masse sombre : un policier accroupi derrière un écran de verre blindé.

Sans hésiter, elle lâcha sa première cartouche dans un bruit d'enfer. La lueur de départ éclaira deux autres policiers, à sa droite.

Le policier visé s'effondra en arrière avec un cri, le verre blindé éclatant sous les plombs de chasse comme de la porcelaine.

Avant de se jeter dans les marches, elle eut le temps de tirer au jugé sur les deux autres policiers accroupis sur le palier, puis elle ne vit plus qu'un grand trou noir. La liberté était deux étages plus bas.

À condition de franchir les obstacles accumulés sur sa route.

Tout en descendant quatre à quatre, elle arracha son bandeau, respirant avidement l'air frais.

Malko devina plus qu'il ne vit la silhouette de la tueuse. Tout s'était passé si vite ! Alerté par les détonations du riot-gun, il scruta l'escalier, distingua une forme un peu plus foncée sur fond d'obscurité. La tueuse arrivait droit sur lui et il savait ce qui allait se passer. Elle tirait à vue, préventivement. En dépit de son gilet pare-balles, il avait peu de chances d'échapper à une décharge de chevrotine. À cette distance-là, il n'aurait plus de visage.

La prendre vivante n'était plus d'actualité. Toutes ses pensées se télescopèrent en une fraction de seconde. Il entendit le choc de la jeune femme atterrissant à pieds joints sur le palier intermédiaire et sut qu'il lui restait très peu de temps pour se décider.

Il leva son arme, tenue à deux mains, et commença à vider son chargeur au moment où la tueuse se redressait pour continuer sa course.

Les détonations rapprochées claquèrent à ses oreilles, mêlées à celle d'une autre arme venant du palier supérieur et du « boum » puissant du riot-gun. Il tirait sans réfléchir, ne sachant pas s'il touchait

sa cible, la chemise collée à son torse par une mauvaise sueur.

Plusieurs choses se passèrent en même temps.

D'abord, la minuterie s'alluma brutalement.

Ensuite le silence revint.

Malko regarda devant lui et vit la silhouette de la femme étalée sur les marches, tenant toujours son riot-gun dans la main droite. D'abord, il ne distingua aucune blessure apparente, mais son immobilité indiquait qu'elle avait cessé de vivre.

Les policiers accouraient de tous les côtés. D'abord, les deux survivants du deuxième étage, puis ceux d'en bas, avec des projecteurs portables, des torches électriques. L'un d'eux s'approcha de la tueuse, avec précaution, comme on fait avec un fauve blessé et retourna le corps du bout de son fusil d'assaut, tandis qu'un autre écartait le riot-gun d'un coup de pied. Il fallut la tirer pas le bras pour la retourner sur le dos.

Son visage était intact, mais du sang coulait de son cou et de sa poitrine.

Les projectiles tirés par Malko l'avaient foudroyée. La bouche entrouverte, elle semblait calme, pas du tout la furie qu'il avait affrontée. On la tira jusqu'au palier pour l'allonger à plat. Un policier la fouilla, trouva un pistolet et des cartouches, de l'argent et des papiers au nom d'Astrid Goude. Nationalité hollandaise.

Dick Fawrup échangea un long regard avec Malko.

— Vous n'aviez pas le choix, soupira-t-il, c'était une furie, elle vous aurait tué et d'autres ensuite.

— C'est vrai, reconnut Malko, mais c'est bête. Allons inspecter l'appartement.

Les policiers hollandais s'y trouvaient déjà, à la recherche d'armes qu'ils ne trouvèrent pas, pas plus que d'explosifs. Astrid Goude avait été surprise par l'irruption de Malko et n'avait pas eu le temps de s'organiser. D'ailleurs, il n'y avait presque aucune affaire personnelle dans l'appartement. Le lit était défait, avec des bouteilles de bière partout.

Tandis que les policiers fouillaient, Malko renversa sur la table le gros sac qu'elle portait déjà à Anvers. Il y avait un peu de tout à l'intérieur. Des chargeurs, des cartouches, des objets de toilette, un miroir, des produits de beauté. Mais pas de carnet, pas d'ordinateur. Pas de carte de crédit non plus.

Il allait renoncer quand il aperçut au fond du sac un papier plié qu'il ouvrit : il ne portait qu'un nom et un numéro de téléphone. Lech Brodnika (00 79) 57 37 732.

Un numéro en Pologne.

Il empocha le papier et rejoignit Dick Fawrup qui supervisait le travail des policiers. L'Américain avait le visage sombre.

— On aura du mal à sauver le policier sur lequel elle a tiré, annonça-t-il. Il a pris la décharge en plein visage... C'était vraiment une furie.

— Les Hollandais vont peut-être trouver quelque chose sur elle, espéra Malko, mais j'ai découvert un truc à vérifier.

Il lui tendit le bout de papier découvert dans le sac d'Astrid Goude.

— Transmettez ça à la station de Varsovie. C'était dans son sac. Il fait peut-être partie du réseau... Moi, je vais me coucher.

CHAPITRE XIII

À des milliers de kilomètres de là, Tom Atkins venait de subir sa première leçon de *fedayeen*. Il était arrivé la veille dans une grande madrasa, environ 200 kilomètres à l'ouest de Quetta, après un voyage de six heures.

Le paysage était désolé, un désert ocre entre deux chaînes de montagnes. Deux fois, ils avaient franchi la voie ferrée reliant Quetta à Zahiday, en Iran, ce qui lui donnait une idée de sa localisation : au nord de la ville de Dalbadim.

On lui avait attribué une cellule dans la partie réservée aux mollahs, la *hugra*, formellement interdite aux élèves. Pour la première fois, il avait découvert dans la cour les autres apprentis *fedayeen*. Une douzaine, tous de race blanche, entre vingt-cinq et soixante ans, uniformisés par le port de la barbe. Tous arboraient la même tenue pakistanaise et des sandales.

Tom Atkins avait pris son premier repas autour d'une table en bois sous une sorte de tonnelle, assis sur un banc, en bout de table. Les « élèves » n'étaient jamais livrés à eux-mêmes : il y avait toujours avec eux un instructeur barbu, un mollah, dont on ne connaissait que le nom de guerre.

L'encadrement était exclusivement arabe. Tous des religieux, dont deux artificiers. Certains parlaient anglais, d'autres pas. Il était interdit aux « pensionnaires » de s'entretenir de sujets « profanes ». Ils pouvaient prier ensemble dans la petite mosquée attenante, ou séparément, mais ils ne devaient jamais poser de questions personnelles à leurs frères. « Par sécurité », avait précisé l'imam Ashraf Tarik à Tom Atkins à son arrivée, en terminant ses recommandations.

Ce dernier mangeait de bon appétit : fruits, légumes, soupe de lentilles et *kalcha paratha*⁽³⁴⁾.

Pendant deux heures, avant ce repas frugal, il avait écouté le cours d'un homme courtois, le mollah Al-Barda, qui lui avait longuement expliqué la différence entre le djihad actif et le djihad passif. Ensuite, ils avaient discuté religion. Al-Barda voulait visiblement s'assurer que ces futurs *fedayeen* n'étaient plus que des blocs de foi. Il avait conclu avec un peu d'emphase :

— Vous êtes les sabres du djihad. On parlera encore de vous dans des centaines d'années. Votre image restera gravée à tout jamais dans

le cœur des croyants. Comme ce frère.

Punaisée sur le mur de la mosquée, il y avait la photo d'un homme en turban, barbu, au regard clair.

— Le frère Abu Hamas a tué beaucoup d'infidèles en se faisant sauter au quartier général de l'OTAN, avait commenté de sa voix douce l'instructeur de Tom Atkins. Que Dieu prenne soin de son âme.

— Serai-je appelé à une action similaire ? avait demandé Tom Atkins. Je suis prêt.

— Tu n'es pas encore prêt, mon frère, avait corrigé l'instructeur. Ton âme n'est pas encore assez endurcie. Ici, tu vas la tremper comme on trempe l'acier d'un glaive, pour la gloire d'Allah...

Après le repas, Tom Atkins fit quelques pas dans la cour, contemplant le ciel d'un bleu immaculé. Il avait réussi à se faire admettre dans ce camp, mais cela ne l'avancait pas à grand-chose.

Même si, par un coup de baguette magique, il s'était retrouvé libre, il ne pouvait pas le localiser avec assez de précision pour le détruire.

Personne ne sortait, sauf pour partir en mission soigneusement encadré, et il ignorait encore la durée de la formation. Aucun appareil électrique, pas de radio, pas de télévision. Personne, dans l'encadrement, ne semblait posséder de téléphone portable. Les seules visites étaient celles de mollahs triés sur le volet.

Sans arrêt, Tom Atkins pensait à Tarika et au moyen de la revoir. Les possibilités de communication qu'ils avaient évoquées ensemble semblaient bien futiles, désormais.

Il n'était pas question de donner des nouvelles à qui que ce soit... Et encore moins d'en recevoir. Il avait l'impression d'être sur une autre planète. Seul point positif : personne ne semblait le soupçonner de double jeu.

Le soleil commençait à décliner, il partit s'allonger sur son *charpoi* et ouvrit le Coran. Plus il en saurait, mieux il serait à même d'endormir ses nouveaux amis.

Tarika Nawaz tournait dans la *safe-house* d'Essex Street comme un lion en cage. Seule, sa « détention » était encore plus pénible à supporter. Elle enrageait de se sentir impuissante, alors que les Britanniques avaient lancé une opération contre Al-Qaida, en retournant Tom Atkins. Il lui aurait suffi, d'un simple coup de fil donné à un numéro sûr pour la déjouer. Seulement, elle ne pouvait pas le donner sans se retrouver en prison pour de longues années. Elle était sans illusion : tous ses faits et gestes étaient observés, analysés, contrôlés.

Et, en l'absence de son « ange-gardien », elle ne pouvait même pas sortir de l'appartement. Il ne lui restait que la prière.

Désormais, elle s'accrochait à une seule possibilité : arriver à circonvenir l'homme chargé de la surveiller, pour qu'il l'aide à gagner le Pakistan, sous prétexte de retrouver Tom Atkins. Si elle s'était trouvée face à celui-ci, elle lui aurait crevé les yeux pour le châtier de sa trahison.

Une fois au Pakistan, elle pourrait à la fois prévenir ses amis du danger qu'ils couraient et fausser compagnie à ceux qui la surveillaient.

Joshua Ponickau paya sa note en liquide et prit aimablement congé du réceptionniste du *Holiday Inn*. Le matin même, il avait trouvé sur un site Internet consulté dans un cybercafé le message qu'il attendait. L'ordre de rejoindre le point de rendez-vous où il récupérerait le camion chargé d'explosifs pour l'amener à sa destination finale, l'Eurotunnel.

Il se sentait parfaitement calme, ayant prié tous les jours, regrettant seulement de ne pas avoir pu s'entretenir avec un religieux, simplement pour parler de Dieu. Il ne se souvenait même plus de l'époque où il vivait à Fritzlar. Depuis, la foi islamique l'avait tellement imprégné qu'il détournait les yeux lorsqu'il croisait une femme habillée de façon un peu provocante. Il avait même envie de la sermonner.

Il se dirigea vers la Zentral Bahnhof, afin de prendre un train pour Rotterdam. Arrivé là-bas, il louerait une voiture pour gagner l'endroit où le camion l'attendait, avec l'équipe qui se l'était procuré.

En ce dimanche matin, les rues étaient presque vides et les magasins fermés. Une ville morte.

Il acheta un billet de seconde classe et gagna la salle d'attente, n'osant pas utiliser la petite mosquée de la gare, peut-être surveillée par la police. De toute façon, il serait bientôt près de Dieu. Il avait acheté dans une pharmacie une très longue bande Velpeau, afin d'envelopper ses parties génitales avant de mourir. Il croyait dur comme fer qu'il serait accueilli au paradis par des houris, avides de lui faire oublier ses souffrances terrestres, et tenait à préserver ce qu'il avait de plus précieux pour elles.

Tous les *fedayeen* procédaient ainsi, même si, au fond d'eux-mêmes, ils savaient qu'ils seraient déchiquetés par les explosifs qu'ils transportaient. C'était une sorte d'assurance sur la mort.

Le train s'ébranla, et il se mit à prier Allah pour qu'il le garde jusqu'au bout de sa mission.

Le téléphone sonna à huit heures et demie dans la chambre du *Krasnapolski*, réveillant Malko en sursaut.

— Le numéro que vous avez trouvé dans le sac d'Astrid Goude correspond au portable d'un chauffeur de poids lourd polonais, Lech Brodnika, annonça Dick Fawrup.

Malko fat instantanément réveillé, encore perturbé par les événements de la soirée. Il détestait attenter à la vie humaine, surtout à celle d'une femme et, en dépit de sa vie mouvementée, tuait ses prochains le moins possible.

La veille au soir, il n'avait pas eu le choix, mais cela lui avait laissé un goût de cendres dans la bouche. Les premières recherches sur Astrid Goude n'avait pas donné grand-chose : sa famille, installée dans un petit bourg de la Hollande profonde, ne l'avait pas vue depuis une dizaine d'années. On savait qu'elle avait traîné au Liban, peut-être en Syrie, sans rien encore de précis. La diffusion de sa photo amènerait peut-être d'autres éléments. En tout cas, la police n'avait rien trouvé dans l'appartement de Damrak la reliant au vol du camion d'explosifs et aux trois Arabes qui s'en étaient rendus coupables.

Aucun lien apparent non plus avec Frans Leiden, le docker. Il faudrait du temps pour reconstituer l'itinéraire de cette marginale qui vivait apparemment de petits trafics de drogue.

Le mot « chauffeur » acheva instantanément de réveiller Malko.

— Vous avez parlé à ce Lech Brodnika ? demanda-t-il.

— Non. Son portable ne répond pas. Grâce à la police polonaise, nous avons pu joindre sa femme. Elle a déclaré qu'il se trouvait au volant de son camion entre la Pologne et la Grande-Bretagne. Un trajet qu'il accomplit toutes les semaines. Il est inconnu de la police polonaise.

— Ce ne serait pas un trafiquant de drogue ?

— On n'en sait rien. C'est dimanche, je vous rappelle. La boîte qui l'emploie à Varsovie est fermée. On a secoué les Polonais pour qu'ils trouvent quelqu'un qui puisse nous renseigner. J'attends un appel d'un moment à l'autre. Nous avons aussi demandé aux Néerlandais de vérifier si son portable ne se trouve pas sur le territoire néerlandais, en interrogeant les relais d'appel. Ils y travaillent.

— O.K., conclut Malko. Je prends une douche et je vous rejoins. Où êtes-vous ?

— Je suis retourné à La Haye mais je reviens sur Amsterdam au QG de l'AIVD. Je vais leur demander de vous envoyer une voiture, ce sera plus simple.

Malko plongeait sous sa douche. Intrigué. Que faisait le numéro de

ce routier polonais apparemment sans histoires dans le sac d'une tueuse d'un réseau terroriste ?

Il ne croyait pas aux coïncidences et ne pouvait s'empêcher de faire un rapprochement inquiétant. Le camion US volé ne pouvait servir à un acte terroriste, trop facilement repérable. Ceux qui s'en étaient emparés devaient donc s'en procurer un autre. Et si ce Lech Brodnika était leur complice ?

Dick Fawrup accueillit Malko dans le bureau du directeur de l'AIVD avec un sourire triomphant. Il était juste dix heures.

— Le portable d'Astrid Goude a parlé, annonça-t-il. D'abord, il a été activé il y a deux jours, en Belgique.

— Où ?

— Dans un relais routier Texaco de l'autoroute E 56, à une centaine de kilomètres d'ici. L'appel était destiné à un portable que nous n'avons pas encore identifié qui se trouvait, lui, à Amsterdam.

Malko sentit son poulx s'envoler. Les morceaux du puzzle commençaient à se mettre en place.

— Il faut aller sur place, là où elle a activé son portable, dit-il. Faire l'enquête nous-mêmes, sans attendre les Belges ou les Hollandais. On peut avoir une photo d'Astrid Goude ?

— Ils en ont ici. Photo d'identité.

— C'est mieux que rien. Vous avez votre voiture ?

— Oui. Bien sûr.

— Alors, allons-y. Prévenez la station de Bruxelles. S'ils pouvaient nous envoyer quelqu'un de la Sûreté de l'État ou de la police fédérale, pour nous donner un peu de légitimité...

— J'appelle tout de suite. On part dans cinq minutes.

— C'est là ! annonça Malko en apercevant le panneau indiquant l'aire de repos et la station Texaco de Drongen, après Anvers.

Dick Fawrup, qui conduisait, ralentit et s'engagea dans la bretelle menant à la station-service. La dépassant, il s'arrêta en face d'un petit restaurant un peu en retrait, indiqué par un panneau rouge sur le toit : *Carestel Restaurant*.

Une trentaine de camions étaient garés devant, à perte de vue, ainsi que des voitures particulières. Ils descendirent et Malko remonta la file des poids lourds, remarquant immédiatement que presque tous étaient immatriculés en Pologne !

Ils gagnèrent le restaurant. Un modeste libre-service, à peu près

vide : il était tout juste midi et on était dimanche. À travers les baies vitrées, on apercevait des champs.

Le portable de Dick Fawrup sonna.

— Le type de la Sûreté de l'État est en route, annonça-t-il. Il vient de Bruxelles.

Remuer des administrations un dimanche, ce n'était pas évident. Malko sortit la photo d'Astrid Goude et fonça vers une grosse serveuse blonde installée derrière le comptoir du libre-service. Il fallut un certain temps avant qu'elle saisisse ce qu'il voulait.

Avait-elle vu cette personne ?

Sa première réaction fut négative : elle s'en moquait. Puis, un nouveau venu poussa la porte du self-service. À son allure endimanchée, on devinait un fonctionnaire. Dick Fawrup l'aborda : c'était bien un agent de la Sûreté de l'État belge. Dès qu'il exhiba sa carte officielle à la serveuse, celle-ci se dégela.

— Il me semble que j'ai déjà vu cette femme, reconnut-elle. Plusieurs fois, elle a mangé ici. Avec un type, un routier, je crois.

— Vous n'avez pas plus de détails ? insista Malko.

La serveuse fit un considérable effort de mémoire.

— Ben ! fit-elle, ils ont pris des jambonneaux, une fois. Donc ce n'étaient pas des musulmans.

Cela éliminait déjà un milliard de suspects.

Ils ne purent rien en tirer d'autre. Par définition, ici, les clients ne faisaient que passer. Des routiers, dont la plupart ne parlaient pas français. Malheureusement, ils ne possédaient pas de photos de Lech Brodnika.

Vers une heure, ils repartirent en direction d'Amsterdam. Avec la quasi certitude qu'Astrid Goude avait pu rencontrer Lech Brodnika dans un relais.

Joshua Ponickau débarqua de la gare de Rotterdam et gagna le bureau de location de voitures Avis, situé dans la gare même. Un quart d'heure plus tard, il repartait au volant d'une Toyota Iaris toute neuve qu'il s'était engagé à rapporter lui-même. Il ne se pressait pas, il avait encore deux heures avant le rendez-vous, et guère plus de quarante minutes de trajet jusqu'à Woowsetol-Noord.

Il se sentait parfaitement calme. Son passeport allemand le mettait à l'abri des contrôles. Il avait également un permis poids lourds à son nom fabriqué dans les ateliers d'Al-Qaida.

Il se dit avec jubilation que, dans quelques heures, il ne serait plus qu'un *shahid* dont on honorerait la mémoire dans tout le monde musulman. Il adressa une prière muette à Dieu pour qu'il l'aide à

accomplir cette mission en son honneur. Tout ce qui frappait les infidèles ne pouvait que lui plaire.

Perdu dans ses réflexions, il avait roulé plus vite que prévu et il aperçut brusquement l'enseigne de la grande station-service où devaient l'attendre ses complices avec le camion chargé d'explosifs. Il dut freiner brutalement pour s'engager dans la bretelle. Il se gara un peu après la station-service, le long de camions alignés sur une centaine de mètres.

Ensuite, il partit à la recherche de ses frères. Il n'avait qu'une seule information. Ils devaient se trouver dans une Toyota rouge immatriculée 827 ACX. Il remonta la file des camions à pied. Il commençait à s'angoisser sérieusement lorsqu'il l'aperçut, minuscule entre deux poids lourds. Un seul homme se trouvait au volant, en train de lire, de type arabe très marqué. Joshua Ponickau se planta devant le pare-brise et attendit. Sans sa barbe, il se sentait tout nu.

Enfin, l'homme à l'intérieur de la voiture leva les yeux et le vit. Aussitôt, il en sortit et se planta devant lui. Les deux hommes s'examinèrent quelques instants puis Joshua Ponickau demanda à mi-voix :

— Hussein ?

— *Aiwa*^{35}. Tu es Rauful ?

— *Aiwa*.

Les deux hommes s'étreignirent trois fois, émus aux larmes.

— *Allah ou Abkar !* murmura Hussein. Que Sa bénédiction soit sur toi.

— Où sont les autres frères ? demanda Joshua Ponickau.

— Dans le camion que tu vas conduire. Viens.

Il l'emmena jusqu'à un semi-remorque jaune immatriculé en Pologne, un Man, portant sur ses flancs une adresse en Grande-Bretagne : 7 Al Granby Street, Bradford BD 4 England.

En les voyant, les deux occupants du camion descendirent à terre et étreignirent à leur tour le jeune *fedayeen* allemand. Ce dernier contemplait le poids lourd, extasié. Il y avait là-dedans assez d'explosifs pour faire sauter l'Eurotunnel... Son passage sur terre allait s'achever dans quelques heures mais il se sentait indiciblement fier d'avoir été choisi pour cette mission.

— Qu'Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux t'accompagne, dit Hussein Al-Haariqi. Notre tâche est terminée et nous allons te laisser. Avant, je vais te montrer comment déclencher la charge.

Ils remontèrent dans la cabine du poids lourd et il désigna au *fedayeen* un bouton noir sur le tableau de bord.

— Tu appuies. Cela suffit.

Ils redescendirent et s'étreignirent, puis les trois Arabes montèrent dans la Toyota rouge qui prit la direction de l'autoroute. Ils la

laisseraient en gare de Rotterdam d'où ils fileraient sur l'Allemagne.

Joshua Ponickau attendit qu'ils aient disparu pour se hisser dans la cabine du Man. Il pria quelques minutes avant de lancer le gros diesel.

Il regarda sa montre : il était 2 h 20. Normalement, il se présenterait à l'entrée de l'Eurotunnel vers huit heures du soir. Il enclencha une vitesse et le camion glissa sans heurt en direction de l'A 58.

CHAPITRE XIV

La voiture avec Dick Fawrup et Malko approchait d'Amsterdam lorsque l'Américain répondit à son portable, puis se tourna aussitôt vers Malko.

— Les Hollandais ont localisé le portable de Lech Brodnika ! Il se trouve dans la zone industrielle au nord de Rotterdam.

Autrement dit, tout près de l'endroit où le camion de l'US Army chargé d'explosifs avait disparu. Ça ne pouvait pas être une coïncidence. Il y avait bien un lien entre le Polonais évaporé et le vol d'explosifs. On allait peut-être retrouver le camion polonais.

Dick Fawrup accéléra. Ils avaient encore quarante minutes de route pour atteindre la zone portuaire de Rotterdam. Heureusement, c'était dimanche et la circulation était fluide. Ils contournèrent Amsterdam et se retrouvèrent dans la zone où le camion militaire US avait disparu. Quelques kilomètres plus loin, une voiture de la police hollandaise arrêtée sur le bas-côté leur fit signe de stopper. Les policiers avaient été envoyés là pour les guider jusqu'à la zone de recherches.

Après avoir emprunté une petite autoroute, ils entrèrent dans une immense zone industrielle qui grouillait de policiers. Ceux qui les guidaient les amenèrent jusqu'à un grand entrepôt devant lequel stationnaient plusieurs voitures de police. Quand ils descendirent de voiture, un homme vint à leur rencontre : le commissaire Heno Van Leeuwen.

— Le portable du chauffeur polonais Lech Brodnika est ici à l'intérieur, annonça-t-il en montrant le hangar n° 174.

Le directeur de l'AIVD, Sybrand Van Host, s'était déplacé en personne pour diriger l'opération.

Le hangar 174 ressemblait à tous ses voisins, cerné par un cordon de policiers en train d'examiner la porte métallique à deux battants. Des chiens tenus en laisse aboyaient furieusement.

— Ce sont des chiens chercheurs d'explosifs, expliqua le policier hollandais. Nous avons aussi une équipe de démineurs.

— Cet entrepôt est fermé ? demanda Malko.

— Oui, mais nous avons de quoi forcer les portes.

— Il est peut-être piégé...

— Nos démineurs sont en train d'étudier le problème. Il n'y a aucun signe de vie à l'intérieur.

Vingt minutes plus tard, on leur demanda de reculer dans un périmètre de sécurité. La police allait forcer les portes, en utilisant un robot télécommandé.

Ils attendirent, abrités derrière l'entrepôt voisin, qu'un haut-parleur annonce :

— C'est ouvert.

Aucune explosion. Ils se ruèrent vers l'entrepôt où s'étaient engouffrés plusieurs policiers avec leurs chiens qui aboyaient de plus en plus fort. Quant Malko y pénétra, il faillit reculer devant l'odeur aigre-douce de la mort... À gauche, il aperçut des caisses en bois empilées les unes sur les autres, assiégées par les chiens. Un peu plus loin, les policiers avaient découvert trois corps. Deux Américains reconnaissables à leur uniforme et un homme entièrement nu, face contre terre.

Juste à côté, deux véhicules : un camion de l'US Army et une petite Volkswagen Lupo noire au pare-chocs arrière manquant. À côté, un empilement de cartons. En s'approchant, Malko vit qu'il s'agissait de postes de télévision.

Dick Fawrup était livide.

— Les salauds ! Je préviens le FBI.

Malko regardait pensivement la plaque verte du camion de l'US Army. Celui-ci était en parfait état, mais entièrement vidé de son chargement. Et, visiblement, les caisses d'explosifs entassées près de l'entrée n'en représentaient qu'une petite partie.

Le commissaire Heno Van Leeuwen s'approcha d'eux.

— L'homme nu a été tué d'une balle dans la tête, dit-il. Ses vêtements sont là, dans un coin, avec le portable de Lech Brodnika.

Donc, le cadavre était sûrement celui du chauffeur polonais. Malko tâchait de reconstituer le puzzle. Les terroristes volent un chargement d'explosifs et, ensuite, le transvasent dans un camion civil qui, lui, passe inaperçu. En l'occurrence, le camion du malheureux chauffeur polonais. Ce dernier sans doute dragué par Astrid Goude... On ne connaîtrait vraisemblablement jamais les circonstances de leur rencontre. Sauf si on mettait la main sur les autres terroristes. Ce qui ramenait au problème urgent : où était le camion dérobé au Polonais et chargé d'une partie des explosifs ?

Joshua Ponickau venait de contourner Anvers par le Ring 1 et

s'était engagé sur l'autoroute E 17 en direction de Gand. Désormais, il se trouvait en Belgique, dont la frontière avec les Pays-Bas était indiquée par un simple panneau en bordure de la chaussée annonçant « Belgie ».

Aucun contrôle, douanier ou policier, entre les deux pays. Pas plus qu'entre la Belgique et la France. Il pouvait rouler sans crainte d'interception jusqu'à l'entrée de l'Eurotunnel, après Calais.

Prudent, car n'ayant jamais conduit un aussi gros camion, il ne dépassait pas le 80, roulant sur la voie de droite de la chaussée.

Il n'était pas pressé : peu importait l'heure à laquelle il arriverait à l'entrée de l'Eurotunnel. Le trafic ne s'arrêtait jamais. De toute façon, en cas d'interception, il aurait toujours le temps de déclencher sa bombe roulante. Il jeta un coup d'œil sur la carte posée sur ses genoux. Après Gand, il suivrait l'E 40, jusqu'à la frontière française. Ensuite, ce serait Dunkerque et Calais, puis l'entrée du tunnel, à Coquelles.

Si Dieu était avec lui, il n'y aurait pas de problème. Les douanes et la police ne pouvaient pas contrôler les milliers de camions qui le franchissaient tous les jours.

Un policier hollandais tendit à Dick Fawrup la photo en couleur arrivée par e-mail de Varsovie. La police avait enfin mis la main sur un cadre de la société de transport employant Lech Brodnika.

L'Américain tendit la photo à Malko.

Un superbe semi-remorque Man à l'avant blanc, avec une bâche jaune canari. Au-dessus de la photo, il y avait son immatriculation : 25 3756 A (P), et aussi les coordonnées de la firme de Grande-Bretagne. Une note précisait que le camion devait arriver à Bradford le lundi matin pour décharger un chargement de téléviseurs.

— Nous diffusons ce signalement à toutes les polices européennes, annonça le Néerlandais. Avec instruction de le signaler sans prendre aucune mesure *active*.

— C'est une sage précaution, approuva Malko. Nous ignorons qui est au volant de ce camion, mais il y a de fortes chances que ce soit un kamikaze d'Al-Qaida. Qui n'hésitera pas à se faire sauter s'il est intercepté. Même si ce n'est pas l'objectif choisi, les tonnes d'explosif qu'il contient peuvent causer des dégâts effroyables.

— Il est peut-être planqué quelque part, remarqua l'Américain. Rien ne dit qu'ils veulent l'utiliser tout de suite.

Malko secoua la tête.

— Pour le moment, à part nous, personne ne recherche ce camion. Ce ne sera pas le cas d'ici peu de temps. S'il n'arrive pas à destination,

il va être déclaré volé, et, à moins de changer les plaques et son apparence, il lui sera alors beaucoup plus difficile de circuler. Ceux qui ont monté cette opération le savent. Donc, à mon avis, ils vont tenter de l'utiliser *maintenant*.

Malko regarda sa Breitling « Bentley » : 16 h 32.

On ignorait quand le camion polonais avait pris la route : il pouvait être n'importe où en Europe.

— J'ai fait demander des sandwiches, annonça Dick Fawrup. Pour le moment, autant rester ici. S'il y a des informations, on les aura en direct.

Malko réalisa qu'il n'avait pas déjeuné et qu'il mourait de faim.

Ils venaient de terminer un café sans goût quand un policier fit irruption dans le bureau, un papier à la main, et lança quelques mots en néerlandais au commissaire Heno Van Leeuwen. Celui-ci traduisit aussitôt :

— La police de la route belge vient de repérer le véhicule recherché. Il roule sur l'autoroute E 40, entre Gand et Ostende, et se dirige vers l'ouest. Ostende ou la France. D'après les policiers, il avance à une allure raisonnable, pas plus de 80 km à l'heure. Il y a un seul homme à bord. Ils demandent des instructions.

— Surtout, qu'ils ne fassent rien, adjura Dick Fawrup. Il est sûrement en route vers sa destination, là où son conducteur a décidé de faire exploser son chargement.

Le commissaire Heno Van Leeuwen prit un téléphone qui sonnait, eut une longue conversation en flamand, puis annonça après avoir raccroché :

— Le véhicule a été pris en charge par une voiture banalisée de la police belge. Deux autres vont la rejoindre pour prendre le relais... Seulement, les Belges demandent pourquoi nous recherchons ce camion.

— Évidemment, on pourrait prétendre qu'il s'agit d'un chargement de drogue, suggéra Dick Fawrup. Cependant...

Le policier hollandais lui jeta un regard noir.

— C'est tout à fait impossible. Nous devons leur dire la vérité. Moi-même je vais prévenir le ministre.

— Avant tout, conclut Malko, il faut être certain de ne pas perdre de vue ce camion. Dans quelques heures, il fera nuit. Dick, vous pouvez nous procurer un hélicoptère ? Il faut se rapprocher de lui.

Il chercha dans son carnet le numéro de Guy Bonnay, le directeur de la Sûreté de l'État belge qu'il avait déjà rencontré lors de l'affaire d'Anvers. On allait avoir besoin de lui. Le chef de station de la CIA

s'égosillait au téléphone. Entre l'Otan, les Belges, l'US Army, un dimanche après-midi, personne n'avait d'hélico disponible... Or, s'ils prenaient l'autoroute, même avec une escorte de motards, ils ne rattraperaient jamais le camion de la mort.

Dick Fawrup raccrocha, en nage.

— J'en ai trouvé un, privé. Il nous attend à l'aéroport de Rijswijk. C'est à un quart d'heure d'ici.

Malko venait de finir d'expliquer la situation à Guy Bonnay. Il se tourna vers l'Américain.

— Guy Bonnay nous propose de le retrouver sur un petit terrain d'aviation situé à Veurnes, tout près de l'E 40. Entre-temps, il aura prévenu les autorités politiques belges et aura fait décoller un hélico militaire.

Ils approchaient de l'aéroport de Veurnes. Un petit terrain utilisé par un aéroclub, pas très loin de la frontière française. Durant la demi-heure de trajet, Dick Fawrup était resté au téléphone. Désormais, l'alerte était générale, surtout en Belgique. Une cellule de crise avait été réunie à Bruxelles, pour suivre les événements.

L'hélico perdit de l'altitude et se posa à côté de trois Mercedes noires. À peine étaient-ils sortis de l'appareil qu'un homme vint à leur rencontre : Guy Bonnay, le patron de la Sûreté de l'État.

— Nous avons un gros problème, annonça-t-il. Le camion suspect semble se diriger vers Ostende. Les autorités disent que s'il se rapproche de la ville, ils tenteront de neutraliser le pilote avec un fusil à lunette, à partir d'un hélicoptère de la police.

— C'est prendre un risque élevé, avertit Malko. Le conducteur est un kamikaze. Si vous le ratez, il risque de réaliser qu'il est traqué. Et de se faire sauter avec son camion. En plus, je ne pense pas que toute cette opération ait été montée pour détruire Ostende.

Il s'interrompt, on l'appelait sur son portable. Lorsqu'il reprit la conversation, il semblait un peu plus détendu.

— Il n'a pas pris l'E 10 en direction d'Ostende ! Il continue vers la frontière française sur l'E 40.

— Quelle est la prochaine grande ville ? demanda Malko.

— Dunkerque.

— Et ensuite ?

— Calais.

Le camion allait-il s'embarquer sur un ferry à destination de la Grande-Bretagne ? C'était tout à fait possible. Soudain une idée terrifiante lui vint à l'esprit.

— À Calais, demanda-t-il, il n'y a pas l'entrée du tunnel sous la

Manche ?

— Si, confirma le Belge.

Il se tourna vers Dick Fawrup.

— C'est là qu'il va ! Il veut faire exploser le camion *dans* le tunnel.

Tout à fait le genre d'objectif spectaculaire d'Al-Qaida. Cela ne valait pas les tours du World Trade Center, mais ce n'était pas mal.

Guy Bonnay soupira : la Belgique était sauvée.

— Nous allons le suivre jusqu'à la frontière, dit-il. Vous, prévenez les Français.

Le lâche soulagement du fonctionnaire débarrassé d'un gros tracas. Les tonnes d'explosifs pouvaient bien exploser sur le territoire français, ce n'était plus son problème. Le pilote de l'hélicoptère intervint.

— Mon plan de vol ne me permet pas d'entrer dans l'espace aérien français, avertit-il.

Malko fit un calcul rapide. De la frontière à Dunkerque, il y avait une demi-heure de route ; ensuite 42 kilomètres jusqu'à Calais. Cela leur laissait une heure environ pour s'organiser.

— Il va falloir continuer, ordonna-t-il au pilote, prévenez la tour de contrôle de Lille que vous avez un incident et que vous êtes obligé d'aller vous poser en France. Vous volez à vue, il n'y a pas trop de risques. Donnez votre plafond aux contrôleurs de la région. C'est une *emergency*.

Réticent, le pilote s'inclina. Ils redécollèrent. Ils allaient pénétrer dans l'espace aérien français. Tandis que le pilote avertissait de sa position, Malko se tourna vers Dick Fawrup.

— La situation est très délicate.

— J'appelle notre station de Paris, dit aussitôt l'Américain. Eux-mêmes vont alerter les Français. Ceux-ci ont l'habitude des menaces terroristes : ils réagiront bien.

— Pas en une heure ! objecta Malko. La bureaucratie est la même dans tous les pays. Souvenez-vous, le 11 septembre 2001, les chasseurs de l'US Air Force chargés d'intercepter une menace aérienne ont retrouvé le vol 92 une demi-heure après qu'il se fut écrasé en Pennsylvanie... Ici, il ne s'agit pas d'établir un barrage sur une route. Ça, ils sauront le faire. Mais il faudrait une équipe aguerrie pour éviter tout risque de bavure. Or, en une heure, c'est impossible. Même si le tunnel sous la Manche a sûrement sa propre sécurité.

— Ils peuvent bloquer l'entrée.

— Bien sûr. C'est ce que nous ferons en dernier ressort, mais si ce fou se fait sauter au milieu des autres camions, ce sera un massacre.

Ils volaient bas, à moins de neuf cents pieds. Malko baissa les yeux sur sa Breitling.

Il leur restait une heure et demie environ avant que le camion

chargé d'explosifs arrive à l'entrée du tunnel sous la Manche.

CHAPITRE XV

Joshua Ponickau ralentit pour prendre une bretelle menant à une aire de repos. Il venait de franchir la frontière française et allait contourner Dunkerque. Il n'était pas fatigué, mais tenait à envoyer son ultime message qui apprendrait aux croyants que sa mission avait été menée à bien.

Sans même arrêter le moteur du poids lourd, il prit son portable et composa le seul numéro en mémoire. Celui d'un portable libanais dont il ignorait le nom de l'utilisateur. Le seul contact qu'il ait eu en Europe.

Soigneusement, il tapa un SMS : « *Blood, blood, blood. Allah ou akbar*⁽³⁶⁾ » et appuya sur « envoi ». C'était, en quelque sorte, son testament. Il repartit le cœur léger, après une dernière prière. Quelques kilomètres plus loin, apparut le premier panneau bleu mentionnant : « Tunnel sous la Manche. Suivez Calais. »

Il était sur la bonne voie.

Paisible, il n'avait ni envie de ralentir ni désir d'accélérer. Il était le bras de Dieu, calme et serein. Machinalement, il tâta à travers son jean les bandelettes qui enveloppaient son appareil génital : il fallait croire à l'avenir.

Un avenir forcément radieux, puisqu'il allait mourir pour la cause de Dieu.

L'hélicoptère où se trouvaient Malko et Dick Fawrup volait au-dessus de l'E 15, l'autoroute reliant la Belgique à Calais.

Le pilote se retourna vers le chef de station de la CIA en Belgique et annonça :

— J'ai l'autorisation d'atterrir sur l'aéroport de Marck, tout près de l'entrée de l'Eurotunnel, sur la commune de Coquelles. Un représentant des autorités français vous y attend.

En une heure, les choses avaient beaucoup évolué. Prévenue par la Sûreté de l'État belge, la DST⁽³⁷⁾ française avait immédiatement alerté le ministre de l'Intérieur.

Les éléments dont on disposait étaient peu nombreux mais faisaient froid dans le dos. Grâce aux Belges et à la CIA, les Français

avaient appris qu'un camion chargé vraisemblablement de près de vingt tonnes d'explosifs, conduit par un kamikaze, avait pénétré sur le territoire français en suivant l'autoroute E 15.

Jusqu'alors, on ignorait sa destination. Il pouvait soit se diriger vers un embarcadère de ferry pour la Grande-Bretagne, soit vers l'Eurotunnel. Désormais, ayant dépassé l'embranchement menant au port de Calais, il était pratiquement certain qu'il allait tenter de prendre le tunnel.

En catastrophe, les autorités françaises avaient pris toutes les mesures d'urgence indispensables.

Une cellule de crise avait été mise en place, à Paris, dirigée par le directeur de cabinet du ministre. Le RAID, unité d'intervention installée à Bièvres, en banlieue parisienne, avait été alerté et une équipe était en route.

Seulement, elle n'arriverait jamais à temps, même en hélicoptère.

La cellule de crise avait prévenu les autorités britanniques qui avaient déclaré qu'il était hors de question que ce camion pénètre dans le tunnel. C'était aux Français de gérer le problème.

Le préfet de la région Nord avait été chargé de coordonner les mesures opérationnelles locales.

D'abord, la police belge avait été autorisée à continuer la filature du camion sur le territoire français.

Une équipe de la DST basée à Lille avait foncé à leur rencontre pour établir un contact sur l'aire de repos de Tétéghem, juste après la frontière belge. Les ordres étaient d'observer le camion, sans intervenir.

Un protocole de filature avait été établi entre les deux polices.

La PAF⁽³⁸⁾ avait également été alertée, mais elle ne disposait pas d'unité capable d'intervenir dans un cas de figure aussi délicat.

Le fait qu'un kamikaze soit au volant de ce camion compliquait beaucoup les choses. À la moindre alerte, il risquait de se faire sauter.

Il restait peu de temps. Dans une demi-heure au plus, le camion polonais rejoindrait le grand parking à l'entrée du tunnel, où les camions se garaient en attendant d'être chargés sur les navettes de l'Eurostar. Il n'était pas question de le laisser arriver jusque-là.

Fébrilement, la cellule de crise examinait toutes les possibilités. Établir une déviation, à la suite d'un faux accident, afin d'immobiliser le camion et de monter une intervention ponctuelle armée, par exemple.

Là encore, les autorités n'arrivaient pas à se décider : les risques étaient trop grands. Aucune alerte publique n'avait été lancée afin de ne pas provoquer de panique et de ne pas risquer d'alerter le conducteur du camion.

L'hélico de Malko était en train de se poser sur le petit terrain de

Marck. À peine était-il immobilisé qu'un homme en imperméable s'avança vers eux.

— Commissaire Jean-François Biot, de la DST, annonça-t-il. Je suis chargé de vous accompagner dans la zone du tunnel.

— Quelles sont les nouvelles ? demanda Dick Fawrup.

— Le camion sera dans un quart d'heure environ sur le parking de la zone fret, juste avant le tunnel. Les camions attendent là qu'on les appelle pour prendre place dans une navette.

— Que font les chauffeurs ? demanda Malko.

— Cela dépend. Ceux qui ne sont pas pressés se reposent ou dorment, d'autres vont prendre un verre au self de la station Esso, d'autres restent dans leur camion.

Le kamikaze, lui, allait certainement demeurer dans sa cabine.

Le commissaire français s'interrompt pour répondre à son portable.

— C'était le préfet en charge des opérations, annonça-t-il. Une équipe du RAID sera là dans une heure et demie environ. Ils se déploieront et tenteront une opération coup de poing. Ce sont des gens très bien entraînés.

— Ils savent qu'il s'agit très probablement d'un kamikaze ?

— Non, pas encore. Mais ils sont entraînés à toutes les situations.

Évidemment, les autorités françaises excluaient toute intervention étrangère sur le territoire national.

Ils prirent place dans la 407 du commissaire de la DST. Pendant qu'ils roulaient, celui-ci reçut un nouveau coup de fil.

— Le camion vient de pénétrer dans le parking du fret, annonça-t-il. Le préfet, sur ordre du ministre, exclut qu'il aille plus loin.

Dix minutes plus tard, la voiture stoppa sur un pont et ils descendirent. Le commissaire français leur désigna une véritable mer de camions, en contrebas : la gare de fret. Au fond, un haut-parleur appelait les camions un par un. Ils gagnaient alors la zone d'entrée du tunnel pour y passer les formalités de douane et de police, françaises et britanniques.

Ensuite, c'était le voyage sous la mer.

De Calais à Folkestone, en Grande-Bretagne, il y avait environ 50,5 kilomètres. Ce qui faisait environ 35 minutes de traversée.

Trente-huit kilomètres étaient sous la Manche, séparés du fond de la mer par 40 à 60 mètres de craie bleue.

Malko ne put s'empêcher de demander :

— Je suppose que les services de sécurité ont calculé la quantité d'explosifs qu'il faudrait pour que la voûte du tunnel s'effondre.

— Une quantité énorme, affirma le commissaire Biot. Jusqu'à dix tonnes, cela ne bougera pas.

Le problème, c'est qu'il y en avait vingt tonnes dans le camion

Abdullah Bin Khaled avait les larmes aux yeux. Il n'arrivait pas à détacher son regard du SMS imprimé sur l'écran de son portable : « *Blood, blood, blood. Allah ou Akbar* ».

Enfin, ils avaient réussi à mener à bien cette opération délicate, risquée, qui allait rappeler aux infidèles qu'Al-Qaida pouvait frapper où et quand elle voulait.

Le Saoudien avait absolument besoin de prier.

Il alla prévenir sa secrétaire qu'il ne se sentait pas bien et allait se reposer un moment, fermant la porte de son bureau à clef. Dès que ce fut fait, il s'agenouilla sur le tapis, face à La Mecque, et se prosterna longuement, remerciant Dieu de les avoir aidés. Il récita ensuite plusieurs sourates du Coran pensant intensément au *fedayeen* qui se préparait à mourir pour la sainte cause du djihad.

C'était un des plus beaux jours de sa vie. Quand il se releva, il se sentait mieux et commença à penser à l'avenir : celui qui allait arriver bientôt en Europe pour assassiner le pape. Encore une action spectaculaire qui figerait les infidèles d'effroi.

La 407, contournant l'immense gare du fret, avait gagné l'entrée du tunnel où se trouvaient les bureaux de l'administration.

Une demi-douzaine d'hommes s'y trouvaient déjà. Des policiers français, un représentant du préfet, des fonctionnaires du tunnel.

L'atmosphère était à la fois tendue et déprimée. Après avoir discuté avec ses collègues, le commissaire de la DST revint vers Dick Fawrup et Malko, pour faire le point de la situation.

— Nous attendons le RAID, annonça-t-il. Ils ont été retardés mais seront là dans une heure au plus. Déjà, nous allons prendre deux mesures. D'abord continuer, en apparence, l'embarquement normal des camions sur les navettes.

— Ils embarquent selon l'ordre d'arrivée ? demanda Malko.

— Oui.

— Comment allez-vous faire pour retarder le camion qui nous intéresse ?

— On me dit que c'est facile. Ils sont appelés par leur numéro d'immatriculation.

Malko secoua la tête.

— Ce kamikaze est forcément sur ses gardes. S'il sent quoi que ce soit de suspect, il risque de réagir. Or, il n'a qu'une seule façon de le

faire, s'il pense qu'il ne parviendra pas au tunnel. Quelle est la seconde mesure ?

— À la demande du préfet, nous allons établir un périmètre de sécurité, afin d'éviter que d'autres camions ne viennent s'agglutiner à ceux qui sont déjà là. La route menant au parking du fret va être interdite.

— Cela va causer un gigantesque embouteillage, remarqua Malko.

— Oui, mais nous n'avons pas le choix... Il faut également sécuriser la gare du fret, en interdisant l'accès.

Encore une mesure dont le kamikaze risquait de s'apercevoir... Tout cela inquiétait Malko.

Il prit Dick Fawrup à part.

— Je crains que le dispositif envisagé ne soit trop lourd, dit-il. Nous avons affaire à un homme dont tous les sens sont éveillés, qui ne craint rien, puisqu'il est prêt à mourir. Il risque de sentir le danger comme un animal...

— Peut-être, reconnut l'Américain, mais que voulez-vous faire ? Les Français sont chez eux, ils n'accepteront jamais de laisser des étrangers intervenir. Vous avez une idée ?

— Peut-être, dit Malko. J'ai plus d'expérience des kamikazes que les gens appelés à intervenir.

— Je n'en doute pas, reconnut Dick Fawrup, mais si vous proposez quoi que ce soit, ils refuseront.

— Il ne faut rien proposer, répliqua Malko. Il faut faire...

— Que voulez-vous dire ?

— Il ne faut pas leur demander leur avis, trancha-t-il. Je crois qu'une situation semblable s'est déjà présentée en 1978, sur l'aéroport d'Orly. Il s'agissait de neutraliser des terroristes palestiniens ayant pris en otage des Israéliens dans un avion. Les Français avaient interdit aux Israéliens de bouger, mais ceux-ci sont passés outre.

— Et alors ?

— Les autorités françaises ont protesté pour la forme, mais comme le problème était résolu, on n'a pas été au-delà des protestations verbales...

Un ange passa.

Dick Fawrup regarda Malko, inquiet.

— Vous ne pensez quand même pas court-circuiter les autorités françaises ?

Malko sourit. Froidement.

— Si. J'y pense même beaucoup. Vous avez une arme ?

— Oui, répondit l'Américain, après une petite hésitation.

— Où ?

— Dans ma serviette.

— Bien, conclut Malko. On va réfléchir. Vous pouvez demander à

vos homologues si nous serons autorisés à accompagner les opérations ?

— Bien sûr ! fit l'Américain, soulagé de voir Malko renoncer à un projet hautement incorrect politiquement.

Il s'éloigna vers le groupe des policiers français penchés sur un plan de la zone du tunnel.

Sa demande fut aussitôt acceptée. Il se retourna pour prévenir Malko et sentit son poulx s'envoler.

Malko avait disparu. Et sa serviette aussi.

Joshua Ponickau était serein. Dans son camion arrêté à côté des autres, il observait les lieux. Presque tous les chauffeurs, autour de lui, étaient polonais et se connaissaient. Beaucoup étaient descendus de leur camion pour bavarder.

Il se dit que, dans une heure au plus, il serait dans la navette de l'Eurostar, en route pour Folkestone qu'il n'atteindrait jamais.

Ses instructeurs l'avaient soigneusement briefé, avant son départ. Il connaissait la longueur du tunnel et le temps de passage.

Il avait décidé de déclencher l'explosion dix minutes après le départ du convoi. Là où l'épaisseur de craie entre le tunnel et le fond de la mer n'était que d'une quarantaine de mètres. L'explosion dévasterait le tunnel et tous ceux qui s'y trouvaient.

Même si une réparation était possible, personne n'oserait plus l'emprunter.

Enfin, il fallait compter avec la volonté d'Allah qui pouvait provoquer une catastrophe encore plus spectaculaire. La voûte pouvait céder et alors, l'eau de la Manche s'engouffrerait dans le tunnel, le noyant complètement et tuant des centaines d'infidèles.

Lorsque les *fedayeen* du 11 septembre 2001 avaient précipité leurs deux avions sur les tours jumelles du World Trade Center, personne ne pensait que ces tours allaient s'effondrer, décuplant les effets matériels et psychologiques.

Il guettait le haut-parleur appelant ceux qui devaient prendre place dans les navettes. Une fois les contrôles de police et de douane passés, il était tranquille.

Les chauffeurs se reposaient au volant de leur camion jusqu'à l'arrivée à Folkestone.

Il se remit à prier, les yeux fixés sur le tableau lumineux où s'affichaient les numéros d'immatriculation des camions appelés pour les navettes, doublant les appels par haut-parleur.

Bientôt cela serait son tour.

La nuit était presque tombée. Malko, qui était retourné à la 407 où il avait laissé son sac de voyage, venait d'enfiler un blouson de cuir à la place de sa veste, et d'ôter sa cravate.

Appuyé à la carrosserie, le chauffeur, un policier français, fumait une cigarette, indifférent.

Malko plongea la main dans la serviette de Dick Fawrup, et sentit très vite, au milieu des papiers, un objet dur : la crosse d'un pistolet.

Il le sortit et le glissa rapidement dans sa ceinture. C'était un Beretta 92, une arme qu'il connaissait bien. Il lui manquait encore un accessoire. Il s'approcha du chauffeur, souriant, et demanda :

— Vous n'auriez pas une cigarette ? J'ai fini les miennes.

Sans hésiter, le policier lui tendit son paquet où Malko prit une cigarette. Le chauffeur la lui alluma avec son briquet.

— Merci.

Malko s'éloignait déjà. Le parking des camions se trouvait à cinq cents mètres environ, en contrebas. Il s'arrêta derrière une voiture pour éteindre sa cigarette et faire monter une cartouche dans la chambre du pistolet. Il ramena le chien en arrière et bloqua le cran de sûreté, avant de le remettre dans sa ceinture, à hauteur de sa colonne vertébrale, invisible sous le blouson.

Ensuite, il reprit sa marche, descendant la rampe qui menait au parking.

Il passa près de trois chauffeurs polonais en train de discuter et commença à examiner les camions. Il y en avait des dizaines, se ressemblant tous.

Son poulx monta brusquement. Il venait de repérer, en bordure d'une des allées, la bâche jaune du camion polonais. C'était la première fois qu'il le voyait de près, après l'avoir observé de l'hélico.

Il s'approcha et vérifia le numéro.

C'était bien celui qu'il cherchait.

Il se sentait froid et détaché. Il devait réussir, sinon il ne serait pas seul à mourir. Ce serait un carnage.

Le cerveau vidé, il reprit sa marche.

À partir de cet instant, il devait contrôler tous ses gestes au millimètre. Le kamikaze au volant du poids lourd était forcément sur ses gardes, à l'affût d'un piège.

Joshua Ponickau vit un homme qui avançait sans se presser dans sa direction, entre les deux files de camions immobilisés.

L'homme s'arrêta près d'un des camions et se hissa à la hauteur de

la cabine, échangeant quelques mots avec le chauffeur, puis redescendant aussitôt. Il continua son chemin, se rapprochant du camion de Joshua Ponickau.

Il s'arrêta encore pour demander quelque chose à un chauffeur assis sur le marchepied de son camion, qui lui répondit d'un signe de tête négatif. Il n'était plus qu'à quelques mètres. L'apercevant dans sa cabine, il fit un léger crochet pour venir dans sa direction. Il ressemblait, avec son blouson de cuir, à tous les autres chauffeurs.

Arborant un sourire décontracté, il monta sur le marchepied du camion de Joshua Ponickau, s'accrochant de la main gauche à la main courante. Montrant la cigarette qu'il tenait dans la main droite, il s'adressa en polonais à Joshua Ponickau.

Ce dernier secoua la tête. Il ne fumait pas, il n'avait pas de feu.

— *Nein*, dit-il en allemand. *Ich rauche nicht*⁽³⁹⁾.

L'autre eut un geste fataliste et commença à redescendre du marchepied. Joshua Ponickau ne le regardait même plus, absorbé dans ses pensées, fixant le panneau lumineux de l'affichage.

Il ne vit que trop tard pour réagir l'arme qui avait surgi, braquée contre sa tête.

Ses dernières sensations furent un bruit assourdissant, un éclair blanc et un choc violent dans la tête.

Il n'avait fallu que quelques secondes à Malko pour laisser tomber sa cigarette éteinte et empoigner le pistolet, repoussant la sûreté d'un coup de pouce. Comme, à ce moment, il se trouvait en contrebas du chauffeur, ce dernier ne pouvait voir son geste. Il lui suffit de remonter sur le marchepied, d'une seule détente.

Les trois coups de feu, très rapprochés, n'avaient produit qu'une seule détonation.

Les trois projectiles tirés à bout touchant firent exploser le crâne de Joshua Ponickau, le rejetant sur la banquette du camion.

Malko sauta au sol, les oreilles encore bourdonnantes des coups de feu.

Les chauffeurs commençaient à se rapprocher. Il brandit son arme pour les dissuader d'avancer, avertissant en allemand :

— *Polizei ! Achtung ! Gefahr*⁽⁴⁰⁾ !

Ils s'immobilisèrent.

Malko remonta sur le marchepied, examinant l'intérieur de la cabine. Cherchant un système de mise à feu qui devait forcément exister. Il n'osait rien toucher. Il était redescendu lorsqu'une meute de policiers en civil et en uniforme déferlèrent sur le parking. Parmi eux, se trouvaient Dick Fawrup et le commissaire de la DST.

Celui-ci explosa, furieux.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? Vous n'aviez par le droit !

Malko lui offrit un sourire désarmant.

— Je vous ai débarrassé d'un sacré problème, fit-il.

Intérieurement, il se sentait comme lézardé. Il se souviendrait longtemps de ces secondes-là.

Les policiers s'affairaient autour du camion. Malko lança au commissaire de la DST :

— Il faut établir un périmètre de sécurité. Nous ignorons tout du dispositif de mise à feu. Il y a peut-être une minuterie, bien que je n'y croie pas trop.

Fiévreusement, les policiers repoussaient les autres chauffeurs. Deux d'entre eux ouvrirent la bâche à l'arrière et commencèrent à examiner le chargement. Le commissaire de la DST revint vers Malko, visiblement bouleversé.

— Il n'y a que des cartons de télévision là-dedans ! Vous êtes sûr de ne pas avoir fait une énorme connerie ?

Visiblement, il était fou d'angoisse. Et si ce conducteur n'était pas un terroriste ? Deux ans plus tôt, à Londres, des hommes de Scotland Yard avaient truffé de plomb un innocent étudiant brésilien pris pour un terroriste. La méthode avait été la même : on tire d'abord et on vérifie ensuite.

Malko eut une bouffée d'angoisse. Bien sûr, logiquement, il avait abattu un membre d'Al-Qaida, prêt à commettre un épouvantable attentat. Hélas, pour l'instant il n'était pas identifié comme tel.

Mais tout à coup, des exclamations fusèrent à l'arrière du camion. Malko se précipita. Derrière la dernière rangée de cartons de téléviseurs, les policiers venaient de découvrir des caisses en bois marquées « High Explosive. Danger ».

Malko eut l'impression de revivre : il n'avait pas abattu un innocent. Il se rapprocha de Dick Fawrup.

— Dites à votre homologue que je ne tiens pas à apparaître. Il suffit d'annoncer que c'est un policier français qui a neutralisé le terroriste.

— C'est une bonne idée, approuva l'Américain.

Il eut un long conciliabule, à l'écart, avec le commissaire de la DST, puis revint vers Malko en compagnie du policier français.

— C'est « vendu », annonça Dick Fawrup. Nous allons filer discrètement.

À son tour, le policier français s'avança et tendit la main à Malko.

— Je n'ai pas le droit de vous féliciter officiellement, dit-il, mais le cœur y est.

— Je suis obligé de rester, annonça Dick Fawrup. J'attends notre chef de station de Paris qui arrive par l'Eurostar de Paris, tout à

l'heure.

— Il y a une station ici ?

— Oui, à Calais-Frethan.

— Le train continue sur Londres ?

— Oui.

— Je crois que je vais le prendre, si vous m'y conduisez. Je ne suis plus utile ici.

— Utile, c'est une litote, rétorqua l'Américain. Si vous n'aviez pas pris cette initiative, Dieu sait ce qui serait arrivé.

— Ce n'était pas notre jour, conclut Malko.

Il faillit s'endormir dans la voiture qui l'emmenait prendre l'Eurostar. Épuisé par la tension nerveuse.

— Nous avons gagné une bataille, conclut Dick Fawrup, sur le quai de la gare, mais nous n'avons pas gagné la guerre. Al-Qaida ne renoncera pas. Ils ont des moyens encore insoupçonnés. Cet attentat avait été minutieusement préparé. Il aurait très bien pu réussir.

— Nous avons une taupe chez eux, rappela Malko. Espérons qu'elle va se manifester.

CHAPITRE XVI

Malko sursauta en sentant le train ralentir : ils entraient en gare de St Pancrace. Durant le court trajet, il s'était carrément endormi. Lui aussi se souviendrait longtemps de ces quelques secondes. Voilà une exécution qu'il ne regrettait pas... Le plus choquant, c'est qu'il s'agissait d'un Occidental ! Un converti devenu fou de Dieu.

Combien y en avait-il d'autres ?

Dans le taxi, il tenta de joindre Sir George Cornwell pour l'avertir de son retour, mais n'eut que sa messagerie. Il se demandait ce qu'il allait trouver dans la *safe-house*. Tout semblait calme, mais quand il ouvrit la porte, il vit de la lumière dans le living-room. Tarika Nawaz était en train de regarder la télévision. Elle poussa une exclamation ravie.

— Vous êtes revenu !

— Je vous ai manqué ? demanda Malko, en souriant.

— Je n'ai pas pu sortir. J'ai l'impression d'être vraiment en prison.

Vêtue d'un pull léger et d'une jupe, elle était toujours sexy. Brutalement, toute la tension nerveuse des dernières heures se dénoua et Malko éprouva une féroce envie de vivre.

— Vous avez dîné ? demanda-t-il.

Il était dix heures du soir.

— Pas vraiment, je n'avais pas faim.

— Très bien. Allez vous faire belle, je vous emmène dîner.

— Où ?

— Surprise. Faites-vous *très* belle, ajouta-t-il.

— Pourquoi ?

— Pour moi.

On ne pouvait être plus explicite. Pendant qu'elle allait se préparer, Malko se jeta sous une douche. L'eau tiède lui sembla délicieuse et il s'aperçut qu'il pensait à Tarika. Comme à chaque flirt avec Thanatos, Éros revenait ensuite au galop. Quel que soit l'avenir, il voulait pleinement profiter de cette soirée qui aurait pu ne jamais exister pour lui. Pour tout dire, il avait furieusement envie d'une femme et il en avait justement une sous la main. Même s'il devait la violer.

Ils se retrouvèrent presque en même temps dans le living-room et il devina d'abord sa présence au nuage de parfum qui entourait la

Pakistanaise. Dans la pénombre, il voyait à peine sa silhouette, mais lorsqu'elle avança dans la lumière, il eut un choc délicieux.

Elle s'était faite *vraiment* belle. La veste de tailleur ouverte découvrait un haut de mousseline noire et le soutien gorge qui allait dessous, ses jambes étaient gainées de bas noirs brillants et, avec ses escarpins, elle était presque aussi grande que lui. Quant à son maquillage, c'était une pure merveille de sensualité provocante.

— Je vous plais ? demanda-t-elle.

— Beaucoup, approuva Malko.

— Alors, où m'emmenez-vous ?

— Je vous l'ai dit, c'est une surprise.

* *

C'était une petite porte bleue à l'entrée de Brook Street, juste à côté de New Bond Street, dans le quartier le plus chic de Londres. De jour, il n'y avait que des *fashion victims* prêtes à se ruiner pour le dernier Prada.

Malko sonna et la porte s'ouvrit, quelques instants plus tard, sur un gigantesque Noir en tunique Mao. Malko lui murmura quelques mots à voix basse et il s'effaça pour les laisser emprunter un escalier tendu de velours sombre menant à un sous-sol. À première vue, cela ressemblait à une discothèque-restaurant comme il y en a beaucoup à Londres. Des tables rondes, des banquettes profondes disposées en U autour d'une petite piste de danse. Au fond, un bar avec des hommes et des femmes. Tous les clients étaient habillés avec élégance. On les installa dans un box à gauche de la piste. L'éclairage tamisé permettait tout juste de se voir.

Malko prit la carte et commanda d'autorité, sans demander à Tarika. Quelques couples dansaient sur la piste. On leur apporta une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne rosé 2003 dans un seau de cristal, et une boîte de caviar, ainsi que des blinis, des œufs, du saumon fumé. Tarika Nawaz ouvrait de grands yeux.

Soudain, alors qu'elle regardait en direction du bar, elle sursauta :

— Vous avez vu ! dit-elle d'une voix étranglée.

Un homme en smoking venait de s'approcher d'une blonde installée sur un tabouret, vêtue d'une robe du soir fendue sur le côté, et se tenait debout à côté d'elle, un verre dans la main gauche. D'un geste très naturel il venait d'enfoncer dans la fente de la robe de sa voisine son autre main. Comme la femme ne protestait pas, il posa son verre sur le bar, et descendit son zip, exhibant un long sexe tendu à l'horizontale, que saisit aussitôt la blonde. Elle se mit à le caresser paresseusement.

— Ici, commenta Malko, chacun fait ce qu'il veut. C'est un club très fermé où je viens rarement. Ici, vous ne risquez pas de rencontrer vos fous de Dieu...

— Mais, protesta Tarika, les gens font l'amour...

— S'ils le souhaitent, corrigea Malko. Vous pouvez aussi vous contenter de regarder. Personne ne vous importunera.

La Pakistanaise était tétanisée. Malko posa la main sur son genou, remontant un peu sur la cuisse charnue.

— C'est horrible, dit-elle d'une voix étranglée.

— Mais non, assura Malko, c'est la civilisation ! Cela a toujours existé.

Il leva sa flûte de Champagne brut Taittinger :

— Buvons à la vie.

— Je ne bois pas, dit-elle.

Malko lui mit presque de force sa flûte dans la main.

— *Ce soir*, vous buvez ! Personne ne le saura.

Elle vida sa flûte d'un trait, comme une potion, visiblement troublée. Au bar, la blonde venait de glisser de son tabouret et s'esquivait dans une autre pièce, tirée par l'homme au sexe horizontal.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire ? demanda Tarika.

Malko se leva et la prit par la main.

— Allons voir.

Elle le suivit et ils débouchèrent dans une pièce encore moins éclairée. La blonde, debout, était plaquée contre un mur, les mains à plat sur le velours, la croupe cambrée. L'homme avait écarté un pan de sa longue robe, découvrant ses fesses, et la pénétrait dans cette position à lents coups de reins. Il aperçut Tarika et Malko et, d'un geste amical, les invita à se joindre à eux.

Tarika recula avec horreur.

Sans insister, Malko la raccompagna dans la grande salle... Et se resservit de Champagne et de caviar. Tarika, comme une automate, vida sa seconde flûte de Champagne Taittinger. Malko avait vraiment envie d'oublier ce qui s'était passé dans l'après-midi.

Il posa une main sur la cuisse de la Pakistanaise qui serra aussitôt les jambes.

— Arrêtez !

— Je ne veux pas vous violer, assura Malko.

Elle n'eut pas le temps de répondre. Un couple venait d'apparaître sur la piste. Une très belle fille brune et un garçon, jeune, beau, au visage de *cover boy*. Il portait un long manteau de cuir, très mode, et elle, une robe noire assez courte avec des bretelles, très décente. Ils commencèrent à évoluer un peu comme pour une présentation de mode, puis le jeune homme s'immobilisa, fixant la jeune femme d'un air dédaigneux.

Cette dernière s'agenouilla alors gracieusement devant lui. D'une main ferme, il pesa aussitôt sur sa tête puis écarta les pans de son manteau de cuir, enfouissant la tête de sa partenaire dessous. Ensuite,

il reprit sa position hiératique. On ne voyait plus que les ondulations du manteau de cuir qui se gonflait rythmiquement, au rythme de la fellation invisible.

L'homme demeurait impassible, comme si cela ne le concernait pas. Malko guigna Tarika du coin de l'œil. Elle ne quittait pas le couple du regard. Les mouvements de la tête s'accélérent, puis se calmèrent brusquement.

La femme ressortit sa tête de sous le manteau de cuir, se releva et le couple plongea dans la pénombre de la salle.

Tarika s'ébroua.

— C'est ignoble, fit-elle d'une voix mal assurée. Je veux partir.

Elle se leva et se précipita vers le fond de la salle, suivie de Malko. Mais dans la pénombre, elle se trompa de porte et aboutit dans une petite pièce meublée de quelques canapés encore inoccupés. Elle se retourna, faisant face à Malko.

— Où... ?

Sans répondre, il la poussa contre le mur. Sans même l'embrasser, il passa une main sous la jupe du tailleur et remonta, cette fois jusqu'à son ventre. Ce qu'il découvrit alors provoqua chez lui une réaction immédiate. Tarika semblait avoir été particulièrement émue par le spectacle de la fellation invisible... Elle poussa à peine une faible protestation quand il saisit l'élastique de sa culotte et le fit glisser le long de ses jambes.

— Arrêtez. Je ne...

Trop tard. Dans la pénombre, elle ne l'avait pas vu se libérer. Lorsqu'elle réagit, leurs deux sexes étaient déjà en contact. D'un simple coup de reins, Malko la pénétra, entra comme dans un pot de miel. Pourtant, outrée, elle lui refusa sa bouche, alors qu'il était déjà fiché en elle de toute sa longueur.

Un autre couple pénétra dans la pièce et, sans s'occuper d'eux, s'allongea sur un des canapés et commença à faire l'amour.

De nouveau, Tarika voulut échapper à Malko et y parvint presque. Il la rattrapa, la colla face au mur et releva encore une fois sa jupe. S'enfonçant en elle par-derrière d'un seul trait, dans une pénétration beaucoup plus profonde. Les deux mains crochées dans ses hanches, il lui fit lentement l'amour, jusqu'à l'explosion finale. Il sentit alors comme un frisson et il se dit qu'elle avait joui aussi.

Satisfait, il se rajusta. Ce n'était pas par hasard qu'il avait amené la jeune femme dans ce club très fermé. Il n'avait pas envie que les Services britanniques connaissent l'état exact de ses relations avec la Pakistanaise. Ce club était le seul endroit où il pouvait se laisser aller sans témoin. Même le MI5 n'y avait pas accès.

Tarika avait récupéré sa culotte. Comme une automate, elle regagna leur table et se laissa tomber dans son fauteuil, tandis que

Malko remplissait à nouveau sa flûte de Champagne. Elle semblait ailleurs, perturbée.

— Vous m'avez violée ! fit-elle. C'est honteux. Je ne voulais pas faire l'amour avec vous... J'aime toujours Tom.

— Ce qui est fait est fait, coupa Malko qui n'avait pas envie d'argumenter. Je n'aime pas les allumeuses. Au moins, personne ne saura ce qui s'est passé ici ce soir, assura-t-il.

Cela sembla la rassurer et elle vida sa flûte de Taittinger brut. L'atmosphère s'électrisait peu à peu, des couples se formaient, quelques femmes glissaient de leur siège jusqu'à la moquette pour prodiguer quelque douceur à leurs partenaires, d'autres s'éclipsaient dans les salons attenants. Il régnait une atmosphère d'érotisme de bon aloi qui ne laissait pas Malko indifférent.

— Vous être très belle ! dit-il.

Tarika Nawaz s'ébroua et dit simplement :

— Allons-nous-en !

De toute façon, il n'y avait plus de caviar et plus une goutte dans la bouteille de Taittinger. Malko accepta sa demande et le portier leur appela un taxi. Lorsqu'ils rentrèrent à la *safe-house*, ils se tenaient convenablement et, pour les caméras, Malko s'inclina sur la main de la femme qu'il avait sauvagement baisée une heure plus tôt, presque cérémonieusement.

— Nous avons rendez-vous tout à l'heure au « 6 », annonça Richard Spicer, mais je voulais faire le point avant. Grâce à vous, nous l'avons échappé belle à l'Eurotunnel.

Malko hocha la tête.

— Ce n'est pas seulement moi. Tout le monde a bien travaillé, mais c'est un peu comme le rocher de Sisyphe. On pare un coup, mais déjà le prochain est en préparation. Comment allons-nous stopper cette offensive ? Visiblement, Al-Qaida s'est lancé dans une stratégie de coups spectaculaires, perpétrés par des convertis de race blanche, formés et motivés. A-t-on trouvé quelque chose sur Astrid Goude et ses complices ?

— On est en train d'analyser le portable du chauffeur kamikaze Joshua Ponickau. Il avait ses vrais papiers et on a pu remonter cette piste. Sa mère vit toujours à Fritzlar. Elle n'avait pas vu son fils depuis trois ans. Cela va peut-être nous donner une piste, mais ce n'est qu'un relais. L'essentiel ne se passe pas en Europe, mais au Pakistan. À propos, Sir George Cornwell m'a mis au courant de la « manip » concernant Tom Atkins. S'il veut vous voir, c'est qu'il y a du nouveau.

— Que Dieu vous entende ! soupira Malko.

Ils prirent place dans la Buick du chef de station, direction Vauxhall Corner.

Malko n'avait pas vu Tarika Nawaz avant de partir : elle devait se remettre de ses émotions de la veille.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans le bureau de Sir George Cornwell, celui-ci se trouvait déjà en compagnie d'un homme qu'il leur présenta :

— Gillian Pond a été longtemps en poste à Islamabad, expliqua le directeur du MI6, il suit l'affaire actuelle avec attention. J'ai tenu à ce qu'il assiste à notre *meeting*. Bien entendu, j'ai suivi ce qui s'est passé en France. La Spécial Branch du Yard m'a fourni un rapport complet. Nous avons frôlé la catastrophe, même si le tunnel n'avait pas été complètement détruit, c'était un attentat particulièrement sophistiqué.

— Et il risque d'y en avoir d'autres ! souligna Malko. Nous avons désormais une idée plus précise de la stratégie d'Al-Qaida.

— Absolument, confirma le Britannique.

— Avez-vous des nouvelles de Tom Atkins ? demanda Malko.

— Aucune, reconnut Sir George Cornwell. Le numéro mis en place au Pakistan n'a jamais été activé.

Nos sources locales n'ont rien. Ou il est mort, ou il est hors d'état de communiquer.

Un ange passa : la belle manip tournait au vinaigre... Malko allait poser une question, lorsque Sir George Cornwell enchaîna :

— J'ai donc décidé de passer d'une stratégie défensive à une stratégie offensive.

— Que voulez-vous dire ?

— Gillian va vous expliquer.

L'ancien chef de poste du « 6 » à Islamabad ouvrit un dossier posé devant lui.

— L'opération Tom Atkins est une bonne idée, reconnut-il, mais elle risque de prendre du temps, beaucoup de temps, si elle réussit. J'ai pensé à une autre approche pour tenter de résoudre notre problème.

— Laquelle ? demanda Malko intrigué.

Pourquoi avoir envoyé Tom Atkins dans la gueule du loup s'il y avait autre chose à tenter ?

— Nous « traitons » depuis des années une source à Islamabad, expliqua Gillian Pond. Un soufiste très bien introduit dans tous les milieux islamistes, même chez les Arabes d'Al-Qaida. Un homme unanimement respecté. Il nous a déjà beaucoup aidés dans le passé. Comme nous disposions de la source « Shalimar », nous ne l'avions pas activé pour la recherche de ce camp d'entraînement d'Al-Qaida. Dès la disparition de « Shalimar » je l'ai fait sonder par le poste d'Islamabad. Il a mis très longtemps à donner sa réponse qui est finalement

positive. Nous lui donnerons son nom de code : « Thé sucré ».

— Pourquoi ce surnom ?

Le Britannique expliqua :

— Il prépare magnifiquement le thé glacé sucré, à la cardamome et au miel... Vous verrez.

— Qu'est-ce qui le motive ?

Gillian Pond eut un sourire plein de retenue.

— « Thé sucré » a une faiblesse : il aime beaucoup l'argent. Il a quatre femmes, toutes très belles, les gâte beaucoup et aime vivre sur un grand pied. En ce moment, il a envie d'acheter un terrain à Islamabad, pour y construire une nouvelle demeure. Or, l'immobilier est très cher. Il réclame un premier versement de 50 000 livres pour ouvrir le dossier.

— J'ai déjà accepté ! souligna au passage Sir George Cornwell. La somme lui sera virée sur son compte londonien à la Barclay's dès demain. Donc, je pense qu'il vous recevra très bien.

Malko réprima sa surprise.

— Vous voulez m'envoyer là-bas, le voir ? Pourquoi pas vous, qui le connaissez ?

Gillian Pond sourit à nouveau.

— *Justement*, parce que je le connais. Il est très surveillé par l'ISI et sûrement aussi par les gens d'Al-Qaida. Vous êtes moins connu que moi là-bas.

— Il sait où se trouve ce camp d'entraînement de kamikazes de race blanche ?

— Non, mais il connaît des gens qui le savent sûrement. Évidemment, ce sera délicat. Vous acceptez ?

— Bien sûr, fit Malko. Mais il reste une question en suspens : Tom Atkins.

— Nous ne pouvons rien faire à ce stade, avoua le directeur du MI6. Il faut attendre.

— Et Tarika Nawaz ? Qu'allez-vous en faire ?

— Elle peut rester longtemps à l'abri dans cette *safe-house*, ce n'est pas un problème.

— À plusieurs reprises, enchaîna Malko, elle m'a fait part de son désir de retourner au Pakistan pour tenter de connaître le sort de Tom Atkins.

— Par quels moyens ?

— Je l'ignore. Je suppose qu'elle connaît pas mal de gens, même au sein de l'ISI. Elle semble très motivée.

— Vous pensez que cela vaut la peine d'essayer ? demanda Sir George Cornwell.

— Qu'avons-nous à perdre ? remarqua Malko. Ici, elle n'est d'aucune utilité. Il vaut mieux avoir plusieurs cordes à son arc.

— Mais comment expliquer sa réapparition ? objecta le directeur du MI6. Si, comme je le pense, elle est surveillée par les gens d'Al-Qaida, cela pourrait avoir des conséquences fâcheuses pour Tom Atkins.

— C'est vrai, reconnut Malko, mais, si elle est officiellement remise en liberté, cela peut passer. Surtout, si elle choisit de retourner au Pakistan. Il suffit de prétendre qu'elle est expulsée de Grande-Bretagne.

— Je vais poser la question au ministre, répondit le patron du MI6, car toute cette affaire est extrêmement sensible. De toute façon, préparez *vos* départ.

— Je vais vous briefer, annonça Gillian Pond. Voyons-nous plus tard aujourd'hui.

— Dois-je m'appuyer sur le poste du « 6 » là-bas ? demanda Malko.

— Il sera à votre disposition, bien entendu, mais je pense qu'une enquête indépendante est préférable, trancha le Britannique. Bien sûr, l'ISI sait qui vous êtes, mais, dans la mesure où vous ne les gênez pas, ils ne réagiront pas.

*

L'appel de Sir George Cornwell atteignit Malko alors qu'il se trouvait encore avec Richard Spicer. Le ministre de l'Intérieur britannique acceptait sa suggestion : donc, Tarika Nawaz pouvait s'envoler pour le Pakistan, officiellement remise en liberté et expulsée.

Ils terminèrent le briefing, puis Malko regagna la *safe-house*. Tarika Nawaz était en train de lire, comme d'habitude.

— J'ai une bonne nouvelle, annonça Malko.

— Laquelle ?

— Vous êtes autorisée à tenter de retrouver Tom au Pakistan.

Malko s'attendait à ce qu'elle lui saute au cou, mais elle se rembrunit et demanda d'une voix hésitante :

— Ce n'est pas...

Il la coupa.

— Non, c'est une décision de Sir George Cornwell.

Il lui expliqua les modalités de sa libération et conclut :

— Dès demain, vous allez être officiellement remise en liberté et expulsée vers le Pakistan. Comment comptez-vous vous organiser là-bas ? N'oubliez pas que nous comptons sur vous pour retrouver la trace de Tom Atkins.

— J'ai une cousine à Islamabad qui peut m'accueillir pour quelque temps.

— Comment espérez-vous retrouver la piste de votre mari ?

— Il faut que je prenne des contacts.

Malko n'insista pas. Après tout, Tarika Nawaz serait aussi utile au

Pakistan que bouclée dans la *safehouse* de Londres.

CHAPITRE XVII

Malko se réveilla en sursaut. La voix caverneuse d'un puissant haut-parleur qui semblait se trouver à deux pas de l'hôtel *Serena* psalmodiait que « Allah était grand, très grand même » à grand renfort de trémolos, rompant le silence de la nuit. Il regarda les aiguilles lumineuses de sa Breitling Bentley : cinq heures quarante-cinq du matin. C'était la *fajr*, la première prière de la journée, hurlée par les haut-parleurs de la fameuse « mosquée rouge », refuge de militants islamistes radicaux qui avaient été délogés par l'armée pakistanaise, quelques mois plus tôt, après trois semaines de combat et quelques centaines de morts. Aujourd'hui, la mosquée, repeinte en blanc, avait été expurgée de ses éléments les plus extrémistes, mais continuait à prêcher la bonne parole...

Malko eut du mal à se rendormir, angoissé par l'étendue de sa tâche au Pakistan.

Il était arrivé à Islamabad deux jours plus tôt, sur le même vol que Tariqa Nawaz. Lui s'était installé au *Serena*, le seul vrai hôtel de la ville, magnifique bunker surélevé défendu par des miradors, des plots d'acier escamotables et une meute de vigiles armés d'énormes shot-guns. L'hôtel lui-même, situé sur une colline, comme un château fort, offrait tout le confort occidental, à l'exception de l'alcool, bien entendu. Ces précautions n'étaient pas superflues : le *Serena* de Kaboul avait été attaqué par des talibans quelques semaines plus tôt, l'un d'eux s'étant fait sauter dans le hall, et le meilleur restaurant italien d'Islamabad, le *Luna Caprese*, avait sauté deux semaines plus tôt, avec une partie de ses clients, des expatriés, dont quatre agents du FBI et un policier de Scotland Yard...

La vie au Pakistan n'était pas un long fleuve tranquille... Le quotidien *The News* annonçait que les combats entre factions rivales au Waziristan avaient fait 700 morts en deux semaines. La tribu des Affridis s'expliquait à la mitrailleuse lourde avec un clan rival au milieu de la Khyber Pass et la route d'Afghanistan était coupée depuis trois jours, immobilisant des centaines de camions à Peshawar et à Torkham.

Le quotidien pakistanais expliquait également qu'un nouveau commandant régional d'Al-Qaida, Abu Said Al-Saudi, venait d'être nommé, après consultations entre Oussama Bin Laden et son second,

l'Égyptien Al-Zawahiri, en remplacement du regretté Abu Al-Libi, transformé en chaleur et en lumière avec quatorze personnes qui se trouvaient avec lui le 29 janvier, par un missile tiré par un drone de la CIA sur le village de Mirali, dans le Waziristan-Nord, en pleine zone tribale.

Toutes ces nouvelles n'occupaient que quelques lignes. Le Pakistan était la marmite du diable et la zone tribale du nord-ouest, jouxtant l'Afghanistan, un chaudron en ébullition où se mêlaient groupes talibans afghans, talibans pakistanais, combattants arabes, Turcs ou Ouzbeks, créant une zone de totale insécurité sur des centaines de kilomètres carrés où le « Frontier Corps » chargé d'y faire régner l'ordre ne s'aventurait qu'avec une prudence digne d'éloges.

Dès son arrivée, le chef de poste du MI6, Fred Harriman, avait remis à Malko une note de synthèse sur la situation. On pensait qu'Oussama Bin Laden se trouvait dans la province du Kunar, au nord-est de l'Afghanistan, et que le mollah Omar, lui, était, soit dans l'Urushgan afghan, soit à Quetta, au Béloutchistan pakistanais.

Les drones et les satellites avaient beau « peigner » la zone, les Occidentaux manquaient cruellement de sources humaines, on avait renoncé à attraper ces deux hommes dont la tête était toujours mise à prix pour vingt-cinq millions de dollars chacun, ce qui, transformé en roupies pakistanaises ou en afghanis, représentait une somme hallucinante pour le Pachtoune moyen.

Et pourtant, personne n'avait jamais cherché à toucher ce pactole. Oussama Bin Laden, élevé au rang de Prophète, et le mollah Omar, qui s'était proclamé « Amir Al Mouminin ⁽⁴¹⁾ », étaient intouchables. Des icônes protégées par la foi intransigeante des habitants de cette région.

Malko n'arrivait pas à se rendormir. Sa mission avait commencé par une mauvaise nouvelle : la « source » du MI6, au nom de code de « Thé sucré », le *Pir* ⁽⁴²⁾ soufiste Taussef Ur-Rahman, se trouvait à l'hôpital Noori pour une opération de la cataracte. Indisponible pour plusieurs jours.

Il ne restait donc à Malko que sa « roue de secours », Tarika Nawaz, qui avait juré de retrouver la trace de Tom Atkins.

Ils avaient voyagé séparément, sans même se parler, et à l'arrivée, la jeune Pakistanaise était partie s'installer chez une de ses cousines dans le quartier G7/1. C'est elle qui devait contacter Malko. Bien entendu, elle avait été prise en compte dès son arrivée par une équipe du MI6 qui ne la lâchait pas d'une semelle.

Les Britanniques n'étaient pas installés seulement à l'ambassade britannique, en bordure de l'enclave diplomatique, mais aussi dans plusieurs villas en ville.

En plus, une agente du « 6 », Jane Crawley, s'était installée au

Serena, dans la chambre 435, afin de faciliter la liaison avec Malko.

Ce dernier avait rendez-vous avec Fred Harriman et un officier de l'ISI pakistanais, spécialiste des kamikazes, dans une villa du MI6 sur Ataturk Avenue. De quoi meubler son inaction en attendant la sortie d'hôpital de « Thé sucré ».

L'équipe du MI6 chargée de surveiller Tarika Nawaz la vit sortir de l'immeuble où elle avait trouvé refuge. Un bloc d'appartements très moyens à la façade d'un blanc sale au coin de la 25^e Rue et de l'avenue Shah-Abdul-Latif, dans G7/1.

Islamabad était divisée en carrés désignés par une lettre et un chiffre, eux-mêmes divisés en quatre carrés.

La jeune femme était accompagnée de sa cousine, une Pakistanaise enveloppée dans un vêtement traditionnel bleu. Elles se glissèrent dans une petite Suzuki Maidan.

Quelques minutes plus tard, elles stoppaient à la bordure de Jinnah Market en face d'un immeuble barré d'une large bande orange : une agence d'Uphone, un des opérateurs de mobiles pakistanais. Les deux femmes ressortirent une demi-heure plus tard et rentrèrent chez elles. Vraisemblablement, Tarika Nawaz était venue s'équiper d'un portable local. De toute façon, à Islamabad, il y avait peu d'endroits où deux femmes pouvaient se rendre : pas de cafés, pas de cinémas, très peu de restaurants et encore moins de bars...

Malko s'apprêtait à partir pour se rendre à son rendez-vous avec les gens du « 6 » quand son portable sonna. Un numéro local s'afficha : 0300 8509016 et la voix chaude de Tarika Nawaz annonça sans prononcer de nom :

— Désormais vous pouvez me joindre. J'ai commencé à travailler. Nous pourrons faire le point demain. Vers 3 heures, ma cousine ne sera pas là. Voici l'adresse : appartement PHA Block 15, 2^e étage face, 25^e Rue et Shah-Abdul-Latif Road.

L'épisode sulfureux de la soirée londonienne semblait n'avoir jamais existé.

Malko descendit : la voiture du MI6 devait l'attendre. On se serait cru en pleine mousson. Une brume épaisse cachait la ligne verte des Margalla Hills, au nord de la ville, et il tombait des cordes !

Malko s'engouffra dans la voiture mise à sa disposition, conduite par un chauffeur pakistanais.

— On va à Ataturk Avenue, lança Malko.

La *safe-house* du « 6 » se trouvait dans une large avenue nord-sud bordée d'arbres comme toutes celles d'Islamabad, véritable ville jardin tirée au cordeau, coupée d'est en ouest par de majestueuses avenues à huit voies. Il y avait très peu de buildings, presque uniquement des villas au milieu desquelles étaient encastrés quelques *markaz*, minibazars où on trouvait de tout.

Le 90 Ataturk Avenue était protégé des regards par de hauts murs et une grille noire, gardée par quelques vigiles. Tradition, même s'il n'y avait que peu de crimes à Islamabad. Les pauvres se trouvaient à Rawalpindi, la « vraie » ville, jumelle d'Islamabad, érigée comme capitale seulement quarante ans plus tôt et où se trouvaient tous les expatriés et les ambassades.

En reconnaissant la voiture, un des vigiles ouvrit aussitôt le portail.

Le chef de poste du « 6 » accompagna Malko dans son bureau, donnant derrière la maison, sur une pelouse très britannique. Fred Harriman était un peu négligé, presque chauve, trapu et enveloppé, mais il parlait urdu, pachtoune et dari, et connaissait la région comme sa poche. Il présenta à Malko un moustachu bedonnant au regard vif en train de savourer un gin-tonic.

— Tahir Khan est un ami, affirma-t-il. Nous travaillons beaucoup ensemble. Il s'occupe chez nos homologues de l'ISI des nouveaux talibans pakistanais.

— Les gens de Baitullah Mehsoud ? demanda Malko, qui avait lu ses notes.

L'agent pakistanais sourit.

— Vous connaissez ?

— J'en ai entendu parler.

Baitullah Mehsoud commandait un groupe de terroristes dans le Waziristan sud, plusieurs centaines d'hommes, et avait proclamé récemment son allégeance à Al-Qaida. Jeune – quarante ans –, il avait pris une grande place dans cette région pourtant infesté de « malfaisants »... C'est le jeune homme de seize ans qui avait tiré sur Benazir Bhutto et s'était fait sauter ensuite qui avait attiré l'attention sur lui. Ce kamikaze appartenait à sa bande... La police pakistanaise avait « tracé » l'arme utilisée – un Tokarev fabriqué en Chine – jusqu'en Afghanistan, mais n'avait pu aller plus loin. Malko voulut en savoir plus.

— Vous pensez que c'est Al-Qaida qui a fait liquider Benazir Bhutto ? demanda-t-il.

L'officier de l'ISI fit la moue.

— C'est difficile à dire. Bien sûr, le jeune homme qui a tiré sur elle venait du Waziristan et appartenait au groupe de Baitullah Mehsoud qui se réclame aussi d'Al-Qaida. Seulement, il a pu être formé par un

mollah du groupe Mehsoud, mais agir pour le compte de quelqu'un d'autre...

— Comment cela ? demanda Malko, stupéfait. Il ne savait pas pour qui il allait sacrifier sa vie ?

Tahir Khan but une gorgée de gin-tonic et expliqua avec un sourire malin :

— Aujourd'hui, il y a un « marché » pour les kamikazes. Ceux-ci sont recrutés dans les mosquées par des mollahs liés soit aux talibans, soit à Al-Qaida. Ils repèrent les jeunes désœuvrés qui viennent prier souvent et leur proposent de venir étudier dans une madrasa. Là, on leur lave le cerveau et on leur explique que leur vie va enfin avoir un sens car ils vont la donner à Dieu dans le cadre du djihad. Au bout de quelques semaines, ils sont prêts à mourir sur l'ordre de leur mollah. Ce dernier leur remet d'ailleurs une « lettre pour Dieu », expliquant leur sacrifice et lui recommandant leur âme et leur corps.

— Comment peuvent-ils croire à ces sornettes ? s'insurgea Malko.

Le Pakistanais haussa les épaules.

— Ils sont analphabètes, naïfs, très croyants. Pour eux, le mollah a une ligne directe avec Dieu ! Ensuite, quand ils sont bien conditionnés, ce dernier peut les « céder » à n'importe qui pour un million de roupies⁽⁴³⁾. Le kamikaze obéira à son « acheteur », si son mollah lui dit de le faire... Donc, il est impossible de savoir *qui* a donné l'ordre à ce jeune homme de tirer sur Benazir... Hélas, il y a des dizaines de jeunes gens qui rêvent aujourd'hui de devenir *fedayeen* : la famille reçoit 100 000 roupies, elle est considérée car le fils est mort en *shahid* et tout le monde est content. Les talibans recrutent même pour l'Afghanistan, car les Afghans n'aiment pas se sacrifier ainsi.

Effrayant, se dit Malko.

— Ces jeunes gens sont incroyablement manipulés, continua l'officier de l'ISI. Jusqu'ici on les identifiait facilement, car la charge d'explosif étant fixée autour de leur taille, leur tête était généralement arrachée du corps et leur visage demeurait intact, facilement reconnaissable. Désormais, ils reçoivent l'ordre, avant de déclencher leur charge, de baisser la tête, afin que les billes d'acier ou les clous contenus dans leur « tunique » les défigurent totalement. Afin d'éviter toute identification.

Un ange passa, volant très bas... L'extrémisme religieux menait décidément aux pires horreurs. Malko s'ébroua et revint au sujet qui l'intéressait.

— Je cherche l'emplacement d'un camp qui entraînerait des kamikazes de race blanche pour le compte d'Al-Qaida. Quelque part dans la zone tribale.

Tahir Khan eut un geste évasif.

— J'en ai déjà entendu parler. Mais personne ne m'a jamais fourni

une information précise. Les vrais secrets d'Al-Qaida sont bien gardés et personne n'ose risquer sa vie pour les révéler. Celui-là en est un. Mais si j'entends quelque chose...

Malko lui donna son numéro local de Uphone et, après avoir séché la dernière goutte de gin-tonic, l'homme de l'ISI s'esquiva.

— Il est sérieux ? demanda Malko à Fred Harriman.

— Il m'a souvent apporté de bons trucs, affirma le Britannique. Il a trois filles à l'école et cela lui coûte cher.

Il faisait un temps de cochon, avec des rafales de grêle qui tambourinaient sur les glaces. Avant de quitter la villa du MI6, Malko communiqua à Fred Harriman le numéro de portable de Tarika Nawaz.

Il n'avait plus rien à faire jusqu'au lendemain. Il avait regagné le *Serena* quand son téléphone fixe sonna.

Une voix de femme.

— C'est la chambre 435, annonça-t-elle. Fred m'a conseillé de vous contacter.

C'était Jane Crawley, l'agente du « 6 » chargée de faire la liaison avec lui. Il ne l'avait pas encore rencontrée. Il fila vers l'ascenseur dans les couloirs feutrés et interminables.

La porte du 435 s'ouvrit sur une jeune femme brune, au visage souriant, que Malko trouva immédiatement sympathique et sexy. Pas maquillée, un regard vif, une belle bouche, en chemisier et jean. Très sage, sauf un détail : les pointes de ses seins qui se manifestaient d'une façon très marquée sous la soie.

— Entrez, fit-elle. Un peu de thé ? Décidément, c'était un des codes du MI6...

— Non, merci, déclina Malko. Il y a du nouveau ?

— Oui, dit-elle. Je viens de recevoir un message de Mr Harriman. Nous avons une liaison cryptée. Le poste a intercepté un appel donné à un numéro que vous pensez lié à Al-Qaida.

— Lequel ?

— (0092) 0300 8288 603.

Malko sentit son poulx s'accélérer : c'était le numéro que devait appeler Tom Atkins en arrivant au Pakistan.

— Qui appelait ?

— Un autre portable pakistanais : 0304 9077 475.

— Merci, dit Malko, je ne le connais pas.

Ce n'était pas le numéro communiqué par Tarika Nawaz.

— Très bien. Mr Harriman vous invite à dîner ce soir. Il viendra vous chercher à 20 h 30.

Le restaurant *Khiva*, spécialiste de la cuisine d'Asie centrale, était un des rares à accueillir les étrangers. Murs recouverts de tapis, musique d'ambiance, service souriant. C'était plutôt agréable, à l'exception de la nourriture : carrément infecte, même épicée à mort.

Fred Harriman avait apporté une bouteille de bordeaux pudiquement enveloppée dans un torchon blanc.

Ici, c'était toléré.

Le chef de poste du « 6 » revint sur l'appel mentionné à Malko, par Jane Crawley.

— J'ignore si cet appel a un lien avec notre affaire, mais il valait mieux vérifier. Ce numéro sert très peu, peut-être une vingtaine de fois par an. C'est une coïncidence étrange qu'il soit activé juste après votre arrivée et celle de Tarika Nawaz.

Même si Malko ne partageait pas les soupçons de Fred Harriman, il réagit immédiatement.

— J'ai rendez-vous demain à trois heures avec Tarika Nawaz. Ce n'est pas le numéro qu'elle m'a donné mais il y a un moyen simple de le tester. Appelez ce numéro lorsque je me trouve avec elle...

— Bonne idée, approuva le Britannique.

— « Thé sucré » n'est toujours pas sorti de l'hôpital ? demanda Malko.

— Toujours pas, soupira le Britannique.

L'estomac en feu, Malko reprit la route du *Serena*.

Le soir, les imposantes avenues d'Islamabad étaient pratiquement vides.

Tarika Nawaz allait-elle réellement retrouver la trace de son mari comme elle s'y était engagée ?

CHAPITRE XVIII

Les journées s'écoulaient dans une monotonie répétitive rythmées par les cinq prières que personne ne ratait. *Fajr* à 5 h 45, *zohar* à 14 heures, *asr* à 17 h 30, *maghreb* au coucher du soleil et enfin *isma* à 21 h 45.

La plupart des futurs *fedayeen* passaient le plus clair de leur temps dans leur cellule à prier ou à lire le Coran, et ne se réunissaient que pour les repas.

À huit heures, il y avait une séance d'endoctrinement de deux heures. Ensuite un cours sur les explosifs puis l'après-midi une longue dissertation sur le djihad. En plus, au hasard, chaque élève *fedayeen* avait droit à une conversation en tête à tête avec un de ses formateurs. Une sorte d'évaluation de son désir de finir en *shahid*, un mélange de questions personnelles, d'interrogations religieuses ou politiques.

Tom Atkins sortait d'un de ces entretiens et avait envie de se laver le cerveau. Il gagna la grande cornet alla s'asseoir sur un banc.

Son angoisse des premiers jours avait fait place à une sorte de résignation morose. Il se sentait complètement impuissant. Une douzaine d'hommes armés gardaient la madrasa, soi-disant pour la préserver des attaques, mais surtout pour garder ceux qui s'y trouvaient... Et surtout, autour, c'était le désert à perte de vue.

Le plan de l'agent de la CIA lui apparaissait désormais comme complètement vain, impossible à réaliser. Il ne disposait d'aucun moyen de communication et l'idée même de téléphoner à l'extérieur lui semblait totalement farfelue. Il était entièrement entre les mains de ses « frères » d'Al-Qaida.

Le long monologue de ce matin prononcé par le mollah Rocketi, à qui il manquait le bras gauche, leur promettant une gloire éternelle, lorsque le monde ne serait plus qu'un immense émirat islamique grâce à leur combat héroïque, finissait par lui apparaître presque vraisemblable.

Le plus étonnant, c'est que les compagnons de Tom Atkins semblaient avaler ce laïus sans broncher. Comme s'ils avaient perdu tout esprit critique. Certains paraissaient d'ailleurs encore plus fanatiques que le mollah lui-même ! Comme tous les convertis.

Soudain, Tom Atkins réalisa qu'il pensait de moins en moins à Tariqa. À croire qu'on versait du bromure dans son riz quotidien.

Il avait regagné sa chambre quand on frappa à sa porte et la barbe grise du mollah Rocketi apparut. Souriant de toute sa bouche édentée, il embrassa Tom Atkins sur les deux joues, tout en lui tenant la main, et s'assit sur le tapis en face de lui. Il parlait à peu près anglais, mais n'abordait que des sujets religieux.

— Frère Abdul, annonça-t-il, la *choura* a délibéré et t'a assigné une mission qui fera trembler le monde des infidèles.

— Laquelle ? ne put s'empêcher de demander le Britannique.

Le vieux mollah le fixa, l'air grave.

— Tu as été choisi pour éliminer le chef des incroyants, celui qui tente par tous les moyens d'éliminer notre religion et de porter le mépris sur Mohamed notre Saint Prophète, que Dieu veille sur lui.

— Le pape ? On m'a déjà parlé de cette mission.

— C'est exact, mais la *choura* devait valider cette proposition, confirma le mollah. Une occasion va se produire bientôt. À l'occasion de fêtes impies, il va se montrer en public à Rome. Tu seras là pour l'approcher et l'éliminer avec autant d'infidèles que possible. Les frères qui se trouvent en Italie te fourniront le matériel nécessaire à ton acte héroïque. Tu peux commencer à prier pour te préparer à cette mission qui te vaudra la reconnaissance de tous les croyants.

Tom Atkins avait perdu la notion du temps.

— Bientôt ? demanda-t-il.

— Quelques semaines au plus, assura le mollah Rocketi. Je voulais t'annoncer cette grande nouvelle.

— Merci, fit le Britannique.

Cela lui ferait une occasion d'évasion, même s'il serait sûrement surveillé étroitement. Les paroles suivantes du mollah le stupéfièrent :

— Avant d'aller rejoindre Dieu, annonça avec solennité le mollah Rocketi, tu auras droit comme tous les *shahid* à une dernière joie terrestre. Tu pourras t'unir à une femme selon la cérémonie de la *niqqa*.

Tom Atkins se raidit.

— Je n'en ressens pas le besoin.

Les dents jaunâtres du mollah Rocketi apparurent au milieu de la barbe grise :

— Quand tu sauras de quelle femme il s'agit, tu remercieras Allah.

* *

Le bloc d'immeubles où habitait Tarika Nawaz ne payait pas de mine, surtout sous la pluie. Une façade blanchâtre, décrépée, l'air d'un HLM, contrastant avec les élégantes villas d'Islamabad. Malko avait laissé la voiture et le chauffeur un peu plus loin. Il trouva sans difficulté le bloc 15 et s'engagea dans l'escalier.

Pas d'ascenseur. Il ne croisa personne jusqu'au second. Il sonna à la porte au milieu du palier.

Tarika Nawaz portait une tenue traditionnelle, une tunique verte brodée, modestement décolletée, assez moulante, fendue, descendant plus bas que les genoux et le classique pantalon vague. Coiffée en chignon, très maquillée.

— Entrez vite, dit-elle, je suis seule, ma cousine est partie à Pindi.

Ils se retrouvèrent dans un living tristounet avec des canapés bas, sur fond de tapis.

— Vous avez appris quelque chose sur Tom ? interrogea Malko.

Tarika Nawaz inclina la tête.

— Oui, j'ai du nouveau. Je crois savoir bientôt où se trouve ce camp.

Malko n'en croyait pas ses oreilles.

— Comment avez-vous fait ?

— Je connais beaucoup de gens, au Pakistan, dit-elle d'un ton plein de mystère.

— Et où serait ce camp ?

— Dans le Waziristan, non loin de Parachinar. Bientôt, je pourrai vous emmener là-bas, bien que ce soit dangereux. Vous devrez vous déguiser en Pakistanais. Moi, je mettrai une burka, c'est plus facile. Venez, je vais faire du thé.

Elle l'installa sur des coussins posés à même le sol et disparut pour revenir avec un plateau. Elle s'assit en tailleur en face de lui. Le thé était brûlant et il reposa sa tasse.

Il remarqua alors à quel point la soie de la tunique mettait en valeur la poitrine de la jeune Pakistanaise. Quelque chose dut passer dans son regard, car Tarika dit à voix basse :

— Il ne faudra jamais parler à Tom de ce qui s'est passé à Londres. Vous m'aviez fait boire.

Malko se dit que c'était lâche de mettre sur le dos du Champagne Taittinger un abandon dû à d'autres causes. Brusquement, il eut de nouveau envie de la jeune femme. Il se pencha et effleura sa poitrine à travers la soie brodée.

— Il faut que vous partiez, souffla-t-elle, ma cousine va revenir.

Justement, Malko ne voulait pas partir sans avoir vérifié le test mis au point avec Fred Harriman. Ostensiblement, Tarika s'éloigna de lui et répéta :

— Il ne faut pas que ma cousine vous trouve ici.

Malko se demandait quel prétexte trouver pour prolonger sa visite lorsqu'une sonnerie étouffée se fit entendre. Cela venait de la chambre.

Un portable.

Tarika ne bougea pas.

— Vous ne répondez pas ? demanda Malko.

— C'est le portable de ma cousine. Elle l'a oublié.

— Il ne saura rien, affirma Malko.

Malko était troublé. Évidemment, cela pouvait être une coïncidence. La sonnerie s'arrêta. Il jeta un coup d'œil à sa Breitling : 3 h 47.

— Il faut que vous partiez, répéta-t-elle. Je vais vous rappeler très vite pour que nous allions là-bas.

Cette fois Malko se leva et elle le raccompagna jusqu'à la porte.

Il regagna la voiture du MI6. À peine installé, le chauffeur se tourna vers lui.

— Mr Harriman souhaite vous voir, *sir*.

Ils prirent le chemin d'Ataturk. La pluie avait cessé. Malko était perturbé et avait hâte d'être fixé. Lorsqu'il pénétra dans le bureau du chef de poste du MI6, ce dernier l'apostropha aussitôt.

— Nous avons appelé le 0304 9077 475, à 3 h 47 exactement, annonça-t-il.

Malko sentit son poulx s'envoler.

— C'est l'heure à laquelle un portable a sonné chez Tarika Nawaz, dit-il. Elle a prétendu que c'était celui de sa cousine. Ce qui ne change rien...

Un ange passa, volant lourdement, et disparut dans le mur. Les deux hommes savaient ce que cela signifiait : depuis le début, Tarika Nawaz, l'épouse aimante de Tom Atkins, celle pour qui il avait brisé sa carrière, lui jouait la comédie. Elle travaillait pour Al-Qaida.

— Que vous a-t-elle appris ? demanda le Britannique.

— Elle prétend avoir découvert l'emplacement de ce camp et vouloir m'y emmener bientôt.

Le Britannique lui jeta un regard froid.

— Elle a donc l'intention de vous enlever ou de vous faire enlever, conclut Fred Harriman. Ou pire.

Malko était partagé entre la honte et la fureur. La honte de s'être fait manipuler par Tarika Nawaz qui avait merveilleusement joué de son désir pour elle. La jeune femme cherchait tout simplement à l'instrumentaliser. Pour qu'il l'aide à revenir au Pakistan. Afin qu'elle puisse prévenir Al-Qaida de la trahison de Tom Atkins. Ce qu'elle avait dû faire lors du coup de fil donné au numéro surveillé par le MI6.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Fred Harriman laissa tomber d'une voix pleine de tristesse :

— Tom Atkins est foutu ! Ils ont déjà dû l'exécuter.

Malko préféra ne pas répondre. C'était à cause de lui ! S'il avait eu Tarika Nawaz sous la main, il l'aurait étranglée.

— Il y a peut-être encore une chance minuscule, plaida-t-il, maintenant que nous savons dans quel camp elle est. Elle a pu recevoir l'ordre de m'attirer dans un piège pour que je puisse confondre Tom Atkins.

— C'est possible, reconnut le Britannique. Que peut-on faire ?

— Essayer de gripper ce processus, avança Malko.

— Comment ?

— Je ne sais pas encore. Nous avons un petit avantage. Elle ne sait pas encore que nous savons. Je vais faire évidemment comme si de rien n'était.

— O.K., je vous fais raccompagner au *Serena* et je renforce encore la surveillance autour de Tarika Nawaz. Qu'elle ne nous glisse pas dans les doigts.

Dans la voiture, Malko se mit à penser à Tom Atkins. Lui qui s'était sacrifié pour tenter de sauver sa vie avec Tarika...

Il jura de faire l'impossible pour retourner la situation, même au péril de sa vie.

CHAPITRE XIX

La voix du *Pir* Taussef ur-Rahman était douce, presque imperceptible. Malko était obligé de coller son oreille au portable pour le comprendre, bien qu'il parle un anglais parfait.

— Notre ami commun Fred m'a demandé de vous appeler, dit le religieux. Je viens de sortir de l'hôpital mais je serai heureux de vous recevoir. Aujourd'hui à deux heures.

Il donna une adresse à Malko à Rawalpindi, la ville jumelle d'Islamabad, expliquant d'un ton désolé :

— J'étais à Islamabad avant, mais les loyers sont trop chers.

Malko raccrocha, encouragé. La réapparition de cette source était une bonne nouvelle. C'est pour rencontrer ce religieux qu'il était venu au Pakistan.

La trahison désormais avérée de Tarika lui avait porté un coup. Cela faisait un front de plus à gérer. Et une décision à prendre : que faire de la jeune femme ? Impossible de la renvoyer en Angleterre, elle refuserait sûrement. Les Pakistanais seraient ravis de l'arrêter, mais dans ce cas, elle échapperait à leur contrôle. Le mieux était de l'observer et d'attendre sa première erreur.

En priant pour que Tom Atkins soit encore en vie.

Il retrouva la voiture du « 6 » dans le parking du *Serena*. Le ciel s'était un peu découvert. Tandis qu'ils roulaient vers Rawalpindi, il avertit Fred Harriman de sa visite au *Pir*, et le Britannique lui proposa de le retrouver ensuite pour faire le point.

Le trajet était interminable, ralenti par des travaux. Il fallait traverser tout Rawalpindi. Au passage, le chauffeur annonça :

— C'est le pont où on avait essayé de faire sauter Musharraf, il y a quelques mois.

Cent mètres plus loin, il ajouta :

— Là, on avait disposé une voiture piégée... À gauche, il y a la mosquée où on a pendu l'ancien président Ali Bhutto, le père de Benazir.

On a les attractions touristiques que l'on peut...

Ils débouchèrent, à l'autre bout de la ville, dans un lotissement tout neuf. Des villas bien alignées, des gardes à l'entrée. Le *Pir* habitait le bungalow n° 38. Plusieurs gardes traînaient devant et accueillirent Malko avec respect.

L'intérieur ressemblait à tous ceux du pays, avec les inévitables canapés, les tables basses. Le *Pir* Taussef ur-Rahman surgit dans un grand envol de robe. Enturbanné de noir, modérément barbu et portant des lunettes, il semblait avoir un bec-de-lièvre. Suivant le regard de Malko, il précisa de sa voix douce :

— Pendant le gouvernement communiste de Najibullah, à Kaboul, j'ai été emprisonné à la prison de Pul-e-Charki, avec cent quatre-vingts membres de ma famille. Ils m'ont torturé et mon nerf facial a été coupé.

D'où son visage de travers...

On apporta le thé.

Malko y trempa ses lèvres. Le *Pir* méritait son surnom : la boisson était onctueuse, sucrée, avec un arrière-goût étrange.

— C'est délicieux, reconnut Malko.

— C'est ma dernière épouse qui le prépare, selon mes conseils, se rengorgea le religieux. En plus, elle très belle, grâce à Allah.

Il en avait les lunettes embuées. Malko sourit intérieurement : un des murs était recouvert des portraits de trois générations de Ur-Rahman, grande famille afghane ; une galerie de barbus au regard farouche qui avaient tous occupé des places importantes dans l'organisation religieuse des soufistes.

Le *Pir* Taussef ur-Rahman était un homme respecté dans toute la région, car il parlait directement à Dieu et les visiteurs venaient de loin pour lui demander conseil. Après avoir bu son thé, Malko attaqua, sans rien cacher, selon les directives du MI6. La tête du *Pir* avait été mise à prix par les salafistes et il n'avait aucune indulgence pour les gens d'Al-Qaida, alors qu'il conservait de bons rapports avec les talibans.

Il écouta Malko, en caressant sa barbe et en grignotant quelques biscuits humectés de son thé sucré. Hochant finalement la tête.

— Je n'ai moi-même jamais entendu parler de ce camp, avoua-t-il, mais cela ne veut rien dire. Il ne faut pas compter sur les Pakistanais. L'ISI est infiltrée par Al-Qaida et ils en ont peur. Il faut trouver une autre voie. Je vais y réfléchir.

— C'est urgent ! se permit de souligner Malko.

Si on ne localisait pas rapidement le camp, on perdait toute chance de récupérer Tom Atkins, s'il était encore vivant...

— Je sais, sourit le religieux, mais il ne faut faire de faux pas, ne parler qu'à des gens absolument dignes de confiance. Si je comprends bien, ce n'est pas le camp qui vous intéresse, mais ceux qui s'y trouvent ?

— Exact, reconnut Malko.

— Donc, il ne faut pas les alerter. Sinon, ils se disperseront ailleurs. Al-Qaida a de nombreuses possibilités dans la région, en

Afghanistan et dans la zone tribale. Je vais demander conseil à Dieu.

Malko se dit que c'était bien pratique d'avoir une ligne directe avec le Seigneur... L'entretien était terminé : le *Pir* le raccompagna jusqu'à la voiture et le sera contre lui. Il sentait bon, presque comme une femme.

— Je vous appelle, promit-il. *Inch'Allah*.

Toujours la volonté de Dieu.

Malko était encore sous le coup de la déception lorsqu'il atteignit la villa dans Atattirk Avenue. Fred Harriman avait, lui aussi, préparé du thé. Il semblait un peu moins soucieux.

— Nous avons mis un dispositif d'écoute sur le portable utilisé par Tarika Nawaz, annonça-t-il. Désormais, nous pouvons intercepter ses conversations en temps réel, ou les enregistrer. Les Pakistanais ne sont pas au courant.

— Je me demande quel but elle poursuit, dit Malko.

— D'abord, elle a prévenu ses amis de la trahison de Tom Atkins, répliqua le Britannique. Maintenant, elle a dû recevoir l'ordre de vous kidnapper.

Malko se sentait mal. C'est lui qui avait insisté auprès de Sir George Cornwell pour tenter d'utiliser la jeune femme qu'il ne soupçonnait pas alors de duplicité. Il se maudit ; il aurait dû sentir quelque chose : son attitude envers lui n'était pas vraisemblable pour une femme folle amoureuse de son mari. Son orgueil de mâle l'avait aveuglé et il s'en voulait à mort.

— Que vous a dit le *Pir* ? demanda Fred Harriman.

Malko lui résuma leur conversation. Le Britannique ne parut pas déçu.

— C'est un homme très intelligent qui déteste Al-Qaida, dit-il. Il connaît beaucoup de monde. Si on n'y arrive pas par lui...

— Les moyens techniques n'ont rien donné pour retrouver ce camp ? demanda Malko.

Le Britannique secoua la tête.

— J'ai le rapport quotidien des « Cousins ». Ils ont beau survoler la zone en permanence avec leur drones, ils ne trouvent rien. Il ne s'agit pas d'un camp d'entraînement classique, avec un champ de tir, des installations militaires, mais d'une simple madrasa, comme il y en a des dizaines.

Son téléphone sonna.

Après avoir raccroché, il précisa :

— C'était Jane qui me signalait la présence de suspects dans le lobby du *Serena*. D'après elle, ils seraient armés. Je vais venir avec vous et vos deux officiers de sécurité.

Dans le hall majestueux du *Serena*, ils repérèrent tout de suite Jane Crawley installée dans un fauteuil en train de lire un magazine.

Du regard, elle leur désigna deux hommes habillés à l'européenne, dans des canapés, face à l'entrée. Fred Harriman sourit.

— Ce sont des *moukhabarats*^{44} de l'ISI. Ils viennent draguer ici pour voir s'ils peuvent se faire un peu d'argent. Fausse alerte. Faites attention quand même. Jane a quelque chose pour vous, allez la rejoindre en haut.

La Britannique avait déjà pris l'ascenseur. Malko la rejoignit dans sa chambre dont la porte était entrouverte. Elle l'accueillit avec un sourire éblouissant.

— J'ai eu peur pour vous ! dit-elle. Ces types me semblaient louches. On m'a donné ceci pour vous.

Elle lui tendit un gros pistolet automatique, un Glock 9 mm.

— Désormais, dit-elle, nous procéderons de la façon suivante. Lorsque vous sortirez d'ici, prenez cette arme et, ensuite, quand vous rentrez, laissez-la dans la voiture. Autrement vous activerez les portiques magnétiques. Le chauffeur me préviendra chaque fois que vous rentrerez, sans arme, et je serai dans le *lobby*.

— Vous savez vous servir d'une arme ? demanda Malko en souriant, louchant sur les pointes de ses seins, dessinées par le chemisier vert d'eau.

— Au « 6 », on nous entraîne à tout, répondit Jane Crawley en souriant. Ne craignez rien.

Sagement, elle détourna le regard.

La voix de Tarika Nawaz était caressante, maîtrisée, avec juste ce qu'il fallait de sensualité pour éveiller la libido d'un homme.

— Je pense que d'ici quarante-huit heures, nous pourrions bouger, annonça-t-elle.

Donc, elle était bien en train de préparer son enlèvement.

— J'attends de vos nouvelles, conclut Malko.

Tarika Nawaz était nerveuse. Depuis le temps qu'elle vivait une double vie, elle avait appris à sentir le danger. D'abord, elle avait été euphorique de pouvoir regagner le Pakistan. Grâce à sa cousine, militante islamiste de longue date, elle avait pu, dès son arrivée, sur un portable sûr, avertir son réseau de la trahison de Tom Atkins. Elle avait transmis l'information à un messenger anonyme et ignorait en combien de temps elle parviendrait à ceux qu'elle concernait. Tout était extrêmement cloisonné dans Al-Qaida et les messages cheminaient parfois des semaines, avec plusieurs coupures, afin

d'assurer la sécurité de leur expéditeur.

Certaines cassettes d'Oussama Bin Laden mettaient près de deux mois à arriver à Al Jazira. Les communications horizontales entre Al-Zawahiri et les groupes militants étaient aussi très difficiles, car ils n'utilisaient que rarement Internet et encore moins les téléphones portables ou les Thuraya.

On frappa un coup léger à la porte et elle alla ouvrir. C'était un jeune barbu qui annonça aussitôt :

— Je suis un ami de Medine. Je peux entrer, ma sœur ?

En bon musulman, il évitait de la regarder en face.

Tarika l'emmena dans le petit salon où il s'installa loin d'elle. « Medine » était le nom de code de son contact, celui à qui elle avait téléphoné.

— Ma sœur, tu es surveillée ! annonça-t-il d'emblée.

Tarika s'en doutait. Les Britanniques n'allaient pas lui laisser la bride sur le cou.

— Cela ne m'étonne pas, dit-elle.

— Nous pensons qu'ils écoutent tes communications, renchérit le jeune militant. Tu dois être très prudente et désormais ne plus utiliser le téléphone. C'est pour cela que je suis venu, au lieu d'appeler. Tout est prévu pour demain. Tu vas proposer à l'homme qui est arrivé en même temps que toi au Pakistan de t'accompagner à Peshawar, pour rencontrer un informateur. Quand tu seras dans G.T. Road, tu lui demanderas de t'arrêter à la banque Alfallah pour prendre de l'argent. Nous ferons le reste.

— Vous allez le tuer ?

Il secoua la tête.

— Non. L'emmener rejoindre l'autre *kafir*, le renégat. Tu seras le témoin à charge du procès devant le tribunal islamique.

— Je ferai comme tu m'as ordonné, approuva Tarika Nawaz. Qu'Allah veille sur toi.

Le jeune messenger se leva et, sans lui avoir serré la main, sortit de l'appartement.

— J'avais raison ! triompha Fred Harriman. Elle veut vous kidnapper.

Malko avait été appelé d'urgence à la villa d'Ataturk Avenue. Le chef de poste du MI6 était en train de le mettre en garde : Tarika avait reçu une visite : celle d'un jeune homme reparti aussitôt pour Peshawar, par le bus.

— Vous pensez que c'est imminent ? demanda Malko.

Fred Harriman n'eut pas le temps de répondre. Le portable de

Malko avait sonné : c'était Tarika Nawaz qui lui expliqua qu'elle avait enfin le contact qui les mènerait au camp d'Al-Qaida. Pour cela, il fallait se rendre à Peshawar, où elle rencontrerait sa source.

Départ, le lendemain matin, vers huit heures.

Il répercuta la message sur Fred Harriman, qui n'hésita pas :

— C'est un piège ! À Peshawar, n'importe quoi peut vous arriver. Il ne faut pas y aller. Dès que vous sortez demain matin avec elle, on l'embarque ici, puis de là, à l'ambassade.

— Nous n'avons pas de preuve contre elle, objecta Malko. Il faut aller à Peshawar, en prenant le maximum de précautions.

— Là-bas, je ne peux pas assurer votre sécurité, trancha le Britannique.

— Il faut y aller quand même, insista Malko. Pour la prendre la main dans le sac. Et, *ensuite*, l'emmener à l'ambassade.

— C'est prendre de gros risques, objecta Fred Harriman. Il vous attendent sûrement là-bas.

— On ne sait jamais où la Mort vous attend vraiment, remarqua Malko avec philosophie. Je tiens à y aller.

Fred Harriman eut un soupir résigné.

— *Well, alea jacta est*⁽⁴⁵⁾ ! Vous l'aurez voulu.

On voyait qu'il était passé par Oxford.

Le moignon d'autoroute cessait après une cinquantaine de kilomètres, faisant place à l'ancienne route à deux voies encombrée de camions peinturlurés.

Malko regarda le cours majestueux de l'Indus qu'ils franchissaient sur un pont métallique. Ils venaient de dépasser Attok et n'étaient plus loin de Peshawar. Tarika Nawaz, assise à côté de lui, en tenue pakistanaise, un foulard brodé sur la tête, n'avait pas ouvert la bouche depuis le départ. Le chauffeur pakistanais du MI6 conduisait assez lentement, muet lui aussi.

Malko espérait que les Britanniques avaient eu le temps de mettre en place un filet de sécurité... Il savait qu'une équipe du MI6 était installée au consulat de Grande-Bretagne à Peshawar...

Il avait glissé dans son dos le Glock remis par Jane Crawley, une balle dans le canon.

Comment le piège allait-il se déclencher ?

Ils ralentirent, englués peu à peu dans un trafic dément qui s'étirait sur G.T. Road, la grande artère traversant Peshawar de part en part. Un magma de bus décorés comme des arbres de Noël, de camions, de vélos, de taxis jaunes en lambeaux, de charrettes à âne. Le tout dans une fumée de pollution à pousser un écolo au suicide.

Peshawar était une des villes les plus polluées du monde.

Rien n'avait changé depuis le dernier passage de Malko. Les marchands ambulants, les boutiques, la foule en *camiz-charouar*. Pratiquement pas de femmes, à l'exception de quelques burkas. Dans cette circulation engluée, un attentat était facile : on avançait au pas...

Et ici les malfaisants ne manquaient pas. Tous les grands chefs de guerre afghans y comptaient des partisans prêts à tout et les explosifs étaient pratiquement en vente libre, comme les armes. Malko aperçut dans le lointain sur la droite du magnifique fort de Bala Hisar, en pierre rouge, le QG du Frontier Corps aux uniformes noirs. Ici, on n'était plus tout à fait au Pakistan. C'était la « North West Province », la zone tribale pachtoune, échappant en grande partie à l'autorité centrale.

Presque toute la Khyber Pass menant à Torkham, le poste frontière afghan, se trouvait en zone tribale, interdite aux étrangers.

Ils venaient de franchir le pont sur la Kaboul River lorsque Tarika Nawaz poussa une exclamation.

— Oh ! Il y a une banque. Je voudrais m'arrêter prendre de l'argent.

Le chauffeur ralentit et se faufila entre les véhicules qui défilaient sur G.T. Road dans des nuages de fumée bleue et un concert incessant de klaxons. Un peu plus loin, un policier dépenaillé, en bleu, un mouchoir devant la bouche, essayait d'éviter que les marchands poussant leurs charrettes à bras ne se fassent pulvériser par les gros camions aux portières en bois sculpté, peinturlurés avec amour.

Malko aperçut une façade blanche : une agence de l'Alfallah Bank. À quelques mètres de là, une grosse benne à ordures verte était posée sur le large trottoir. Dans cette zone, il n'y avait pas de marchands. À côté de la banque, un enturbanné se tenait en équilibre sur un petit muret, strictement immobile, accroupi comme un oiseau, barbu et inquiétant, pieds nus.

La voiture avait stoppé le long du trottoir. Tarika Nawaz, la main sur la portière, se tourna vers Malko.

— J'y vais. Vous m'attendez ?

Elle était déjà partie, coupant le trottoir en biais, pour atteindre l'entrée de la banque. Malko se pencha en avant et vit que le chauffeur avait un pistolet sur les genoux. Lui-même sortit le Glock et le posa à côté de lui. Tarika Nawaz avait disparu dans la banque.

Soudain, l'enturbanné descendit de son mur, enfila des sandales et se dirigea lui aussi vers la banque, les mains dans les poches de sa longue *camiz*.

— Attention, souffla Malko, alerté.

La porte de la banque Alfallah venait de se rouvrir sur Tarika Nawaz.

À peine avait-elle mis le pied dehors que l'enturbanné fit jaillir de sa poche un énorme couteau dont il posa la pointe sur la gorge de la jeune femme, qui se mit à hurler.

De la main gauche, il l'entraînait vers une rue transversale où était stationné un 4 x 4 poussiéreux.

Malko bondit de sa voiture en même temps que le chauffeur.

Tandis qu'ils fonçaient vers la Pakistanaise et son ravisseur, une courte rafale d'arme automatique claqua derrière eux et le chauffeur boula, touché.

Malko se retourna.

Deux hommes en *camiz-charouar* venaient de surgir de la grande benne à ordures verte, des kalachs à crosse pliante au poing. C'était l'un deux qui avait abattu le chauffeur.

Ils couraient vers lui, le coinçant entre eux et la voiture où l'attendaient certainement des complices.

Le barbu avait lâché Tarika et marchait désormais sur Malko, son long couteau à l'horizontale.

Ou celui-ci se faisait tuer sur place, ou il était kidnappé.

Cette fois, Tarika Nawaz avait dévoilé son jeu.

Le piège évoqué par Fred Harriman venait de se refermer sur Malko.

CHAPITRE XX

Malko hésita. Certes, avec le Glock, il pouvait abattre au moins un de ses adversaires. Mais ils riposteraient et, à cette distance, une rafale de kalach ne pardonnait pas.

Un des deux hommes lui fit signe de lâcher son arme et de venir vers eux. Tarika cria à son tour :

— Ne faites pas l'idiot ! Posez ce pistolet. Sinon, ils vont vous tuer.

Il y eut quelques secondes de tension intense, puis Malko se baissa avec lenteur et posa le Glock sur le trottoir. Immédiatement, les deux hommes l'encadrèrent, puis le firent marcher devant eux, en direction du 4 x 4 arrêté le long du trottoir.

Un sourire ironique aux lèvres, Tarika Nawaz l'observait, ainsi que le barbu qui l'avait menacée avec son couteau.

Malko ne se trouvait plus qu'à quelques mètres de la voiture lorsque deux détonations assourdies claquèrent presque simultanément.

Il entendit un cri derrière lui et se retourna : les deux hommes aux kalachs étaient étendus sur le sol, avec chacun une balle dans la tête.

Il aperçut deux silhouettes dissimulées derrière sa voiture et reconnut Fred Harriman, flanqué d'un inconnu. Tous les deux tenaient des fusils à lunette.

— *Come on ! Come on !* hurla le chef de poste du MI6 en faisant de grands gestes à Malko.

Celui-ci allait lui obéir lorsqu'il aperçut Tarika Nawaz qui courait vers le 4 x 4.

Sans réfléchir, il fonça derrière elle et la ceintura, en dépit de ses hurlements. Il la souleva du sol et revint en arrière, se servant d'elle comme d'un bouclier.

Elle hurlait comme une sirène.

Fred Harriman arrivait lui aussi en courant. Il interpella Malko.

— Il faut partir !

— Pas sans elle ! Tenez-la.

Le Britannique ceintura à son tour la jeune femme qui lui mordit le poignet. Malko venait de ramasser le Glock quand il aperçut le barbu au long couteau qui sortait de sa poche un pistolet automatique.

En hurlant, il se mit à courir dans leur direction, tirant sans interruption.

Les détonations crépitaient comme au stand de tir. Puis, la culasse claqua à vide. Il resta tout bête.

Fred Harriman et Malko se regardèrent. Aucun des deux n'était touché.

Un vrai miracle.

Le barbu poussa un hurlement, jeta son pistolet vide, plongea la main dans sa *camiz* et fonça sur eux en brandissant son long couteau.

Cette fois, Malko n'hésita pas.

Tenant le Glock à deux mains, il tira deux fois dans la poitrine du fanatique, tandis que Fred Harriman, ceinturant toujours Tarika Nawaz, fonçait vers leur véhicule.

Le barbu s'écroula.

Sur G.T. Road, la circulation n'avait même pas ralenti. Le policier en bleu au carrefour suivant s'avavançait sans se presser.

Lorsque Malko rejoignit la voiture, l'arrière était occupé par une masse confuse et bruyante composée de Fred Harriman et de Tarika Nawaz se débattant comme une furie. Un jeune homme avait sauté au volant. L'autre utilisateur de carabine. Il lança à Malko :

— *Well done ! I am Mike.*

Déjà, il reculait pour faire demi-tour et foncer vers la sortie de Peshawar.

Il restait quatre cadavres sur le trottoir : le chauffeur pakistanais du MI6, les deux kidnappeurs et le barbu...

— *My god ! C'est un miracle !* lança Fred Harriman d'une voix blanche. Ce type a tiré au moins huit cartouches.

Fanatique, mais pas entraîné.

Les glapissements de Tarika Nawaz commençaient à s'épuiser, à l'arrière.

Excédé, Fred Harriman eut recours à une méthode classique et efficace. Posant ses deux pouces sur ses carotides, il appuya. Trente secondes plus tard, elle perdait connaissance.

Le cerveau privé d'oxygène.

Il y un claquement sec : les portières étaient verrouillées. La voiture accélérât, ils étaient enfin sortis de Peshawar.

Peu après, Tarika Nawaz se redressa, groggy.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait ? gémit-elle. Où allons-nous ?

Malko se retourna et lâcha d'une voix glaciale :

— Tarika, *the game is over*⁽⁴⁶⁾. Nous savons de quel côté vous êtes. Depuis le début. Je vous conseille de vous calmer.

— Ramenez-moi chez moi ! lança-t-elle d'une voix furieuse.

Malko ne répondit même pas.

Au moment où il franchissaient le pont sur l'Indus, comme la voiture ralentissait, la jeune femme se jeta sur la portière, essayant de l'ouvrir, puis elle renonça, lâchant une bordée d'injures en urdu.

Une tigresse.

Il y avait encore une heure et demie de route avant Islamabad.

— Ils avaient mis le paquet, commenta sobrement Fred Harriman. Mais c'est comme ça ici : la main-d'œuvre ne manque pas. Si ce type avait été entraîné, nous étions morts tous les deux : il a vidé son chargeur.

Ils venaient de revenir à Ataturk Avenue. Tarika Nawaz était bouclée dans une pièce au sous-sol, utilisée comme réserve.

Fred Harriman rédigeait un rapport pour l'ambassadeur et un pour Sir George Cornwell. La situation était délicate : Tarika Nawaz était une citoyenne pakistanaise et ils la retenaient contre son gré.

Lorsqu'il eut terminé ses pensums, le chef de poste de MI6 eut une moue dubitative.

— Je crains que l'ambassadeur ne nous ordonne de la relâcher..., dit-il.

— Dans ce cas, objecta Malko, c'est condamner Tom Atkins, s'il n'est pas déjà mort. Sans compter toutes les informations que nous pouvons tirer d'elle.

Fred Harriman eut un geste évasif.

— C'est Londres qui décidera... Heureusement que nous avons de bons types au poste de Peshawar. Je suis triste pour Latif, c'était un bon chauffeur et un type extra.

— Je vais essayer de parler à Tarika Nawaz, proposa Malko.

Fred Harriman eut un sourire ironique en lui tendant la clef.

— *Good luck*. À mon avis, elle ne sera pas bavarde.

Malko descendit au sous-sol, ouvrit, puis alluma.

Tarika Nawaz, assise par terre, se leva, comme propulsée par un ressort, invectivant Malko.

— *Kafir* ! Chien ! Qu'Allah t'envoie en enfer !

Elle éructait, les traits déformés par la haine.

— Vous n'avez rien à me dire, Tarika ? demanda-t-il.

Pour toute réponse, elle cracha par terre et se détourna.

Malko n'avait plus qu'à refermer la porte. Fred Harriman avait eu raison. Lorsqu'il remonta, le chef de poste du MI6 annonça :

— Londres s'est remué. L'ambassadeur a accepté, à la demande du Home Office, que Tarika soit transférée à l'ambassade pour une période limitée. On a fait jouer les impératifs de sécurité nationale, mais ça coince. Je vais me charger du transfert dans une voiture en plaque diplo, afin d'éviter toute bavure.

— Moi, je crois que je vais rentrer à l'hôtel, soupira Malko. Je suis vidé.

Un autre chauffeur le ramena au *Serena*. Comme on ne trouvait pas la clef du véhicule qui bloquait, par sécurité, la rampe d'accès au *lobby*, il dut grimper les 44 marches menant au niveau du rez-de-chaussée.

Jane Crawley était dans le hall. Elle vint aussitôt à sa rencontre.

— J'ai appris ce qui s'est passé à Peshawar, annonça-t-elle. C'est terrible, ces gens sont des fous...

— Et encore, vous ne savez pas tout ! soupira Malko.

Elle le suivit dans l'ascenseur, l'air inquiet. Puis, jusqu'à sa chambre.

— Vous êtes très pâle, remarqua-t-elle. Vous vous sentez bien ?

— J'ai quelques raisons d'être secoué, avoua Malko.

— Prenez un bain chaud, conseilla Jane Crawley. Cela va vous détendre. Dans une autre vie, j'ai été infirmière. Je vais vous le faire couler.

Sans attendre la réponse de Malko, elle disparut dans la salle de bains. Comme un automate, il se déshabilla, ne gardant que son slip. Discrètement, Jane s'esquiva, comme il entra dans la baignoire. Effectivement, l'eau chaude lui fit du bien. Il entendit son portable sonner, mais ne bougea pas. Lorsqu'il regagna la chambre, enveloppé dans une serviette, Jane Crawley regardait la télévision. Il s'allongea à plat ventre sur le lit et aussitôt elle s'approcha et proposa :

— Je vais vous masser.

Ses mains étaient douces et fermes à la fois. Malko ferma les yeux, sentant les muscles de ses épaules se détendre, se dénouer.

— Retournez-vous, demanda Jane Crawley.

Il obéit et ouvrit les yeux. Son regard se posa sur le chemisier marron tendu par la masse de la poitrine d'où émergeaient les pointes, longues et épaisses. Ce fut un réflexe automatique. Ses mains se refermèrent sur les deux masses tièdes, et il eut l'impression de revivre. Quand ses doigts jouèrent avec les grosses pointes, Jane Crawley dit, d'une voix légèrement altérée :

— Laissez-moi finir.

Malko n'avait pas envie qu'elle finisse. Son sexe s'était durci sous la serviette qui se dénoua d'elle-même, libérant la grosse tige dressée. D'abord, Jane Crawley sembla ne pas la voir, laissant Malko lui malaxer les seins. Puis, sans cesser de lui masser les épaules, elle glissa vers le bas et sa bouche se referma délicatement sur le sexe tendu.

Malko poussa un soupir de bonheur. La jeune femme l'avalait et le rejetait avec douceur. Il n'avait plus envie de bouger. Seulement de continuer à jouer avec ces seins magnifiques et pleins et de se laisser aller dans cette bouche.

Il ne sentit même pas venir du fond de ses reins l'orgasme, pourtant violent. Il lui sembla qu'il avait crié. Jane Crawley était

toujours collée à lui comme une goule. Le buvant jusqu'à la dernière goutte. Ensuite, elle se releva, rabattit la serviette sur son ventre apaisé et dit simplement :

— Reposez-vous, maintenant.

Malko n'eut pas le courage de bouger. Il entendit la porte claquer et, avant de basculer dans une torpeur bénéfique, eut le temps de se dire qu'il n'y avait pas de quoi pavoiser : une des deux pistes susceptibles de mener au camp secret d'Al-Qaida s'était effondrée et Tom Atkins était probablement déjà mort.

Abu Said Al-Saudi, le responsable du service de sécurité d'Al-Qaida, avait du mal à réfréner sa fureur. Installé dans une discrète madrasa à l'entrée du village de Umar Khel, à l'extrémité du Waziristan nord, il venait de voir revenir la Land Cruiser supposée ramener leur sœur Tarika Nawaz et un prisonnier, l'agent de la Central Intelligence Agency, Malko Linge.

La catastrophe était totale. Non seulement, Tarika Nawaz était aux mains de leurs ennemis, démasquée, l'agent de la CIA avait échappé au kidnapping, mais il avait perdu trois combattants. Deux jeunes Waziristanais et surtout un de ses gardes du corps, Ahmad Mangar, un homme courageux et dévoué.

Assis sur le sol en face de lui, les survivants de cette malheureuse équipée lui donnaient les détails de leur échec.

Furieux, il balaya leurs explications.

— Vous n'aviez pas assez prié, trancha-t-il. Allah vous a punis.

Penauds, ils s'esquivèrent, filant vers la petite mosquée pour supplier Dieu de leur pardonner. Laissant Abu Said Al-Saudi à sa rancœur. Son plan, approuvé par Ayman Al-Zawahiri, était pourtant parfait. Ils récupérait la sœur Tarika et surtout, pouvait présenter Tom Atkins, l'agent du MI5, et Malko Linge, celui de la CIA, devant un tribunal islamiste qu'il présiderait et qui les aurait condamnés à être pendus.

Le film de cette double pendaison aurait constitué un excellent outil de propagande.

Désormais, il fallait revenir à un projet plus modeste. L'agent de la CIA hors d'atteinte, restait Tom Atkins, qui lui ne risquait pas de s'échapper. L'encadrement du camp avait reçu des consignes strictes à son sujet : continuer à le traiter comme un futur *fedayeen*, tout en le surveillant étroitement.

Abu Said Al-Saudi espérait encore trouver un moyen de faire libérer Tarika Nawaz pour la confronter à l'agent britannique.

À son tour, il gagna la mosquée. C'était l'heure de *zohar*, la deuxième prière de la journée.

Bien qu'épuisé nerveusement, Malko n'arrivait pas à trouver le sommeil. Tous ses espoirs reposaient désormais sur « Thé sucré », le *Pir* soufiste, ami du MI6. S'il ne coopérait pas efficacement, Malko n'avait plus qu'à reprendre l'avion, avec un gros bagage d'amertume.

CHAPITRE XXI

Tom Atkins n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Tournant et retournant dans sa tête l'allusion du mollah Rocketi. Quelle pouvait être la femme à laquelle le religieux avait fait allusion ? Bien entendu, depuis son arrivée, Tom Atkins n'avait été en contact avec personne, pas plus que ses camarades. On était dans une madrasa d'où les femmes étaient totalement bannies. Donc, il ne voyait qu'un nom : Tarika. Ce qui posait beaucoup de questions. Normalement, elle se trouvait à Londres sous la protection du MI5. En admettant que pour une raison inconnue de lui, elle se soit rendue au Pakistan, il n'y avait que deux hypothèses tout aussi horribles.

Ou elle avait été capturée et on la lui offrait comme dernier cadeau à un *fedayeen* méritant, avant de l'exécuter ou de la garder prisonnière.

Ou encore – hypothèse qu'il repoussait avec horreur – elle venait de son propre chef ! Mais, dans ce cas, cela signifiait qu'elle était passée du côté des islamistes. Sinon, ceux-ci ne l'auraient jamais laissée accéder à ce camp ultrasecret. Qu'est-ce qui aurait pu la faire basculer ? Il chercha à se persuader qu'il se trompait, que le mollah avait voulu jouer avec ses nerfs. Il était impossible que Tarika ait changé de camp. Ou il avait mal compris, ou c'était une manip.

Il sortit de sa cellule pour gagner le réfectoire. Presque tous les pensionnaires de la madrasa étaient là, mangeant en silence. Un haut-parleur diffusait des versets du Coran, entrecoupés de communiqués de guerre et de prêches d'Oussama Bin Laden.

Tom Atkins se servit de fruits et accrocha le regard de son voisin. Un grand barbu blond qui s'était déjà adressé à lui avec l'accent new-yorkais... Pourtant, il ne ratait jamais une prière et étudiait sans cesse le Coran. Après le verre de thé, ils sortirent ensemble dans la cour. Le ciel bleu était magnifique. Le barbu américain qui répondait au nom de Abdu Salem lui glissa :

— Il paraît que tu vas partir bientôt ? Tu as de la chance !

— Qui t'a dit cela ?

— Notre frère, le mollah Rocketi. Il m'a aussi promis que je partirai bientôt aussi accomplir mon devoir de *fedayeen*. Comme nous tous. Il paraît que d'ici la fin de l'été prochain, nous aurons tous reçu notre mission. *Inch Allah*.

Tom Atkins ne répondit pas ; cela confirmait ce qu'on savait déjà : l'offensive d'Al-Qaida serait concentrée dans les prochains mois. Le jeune Américain ajouta :

— Il paraît que le frère Zawahiri doit nous rendre visite afin de nous remercier au nom de l'Islam de ce que nous allons faire. Il nous lira un message du cheikh Oussama, que Dieu veille sur lui. Il paraît qu'il a mis très longtemps à lui parvenir. Il doit se protéger de ses féroces ennemis, les chiens courants de l'Amérique, que Dieu les maudisse.

Le muezzin de la petite mosquée attenante commença à psalmodier une prière. C'était l'heure de la troisième prière et ils se dirigèrent vers la mosquée à laquelle on accédait par une porte de bois.

Tom Atkins, tout en se prosternant face à La Mecque, s'était remis à penser à Tarika. L'estomac tordu d'angoisse. Peu à peu, il s'était fait à l'idée de ne plus la revoir, mais les paroles du mollah Rocketi avaient réveillé sa vieille blessure : il l'aimait toujours comme un fou.

L'ambiance était lourde et l'éclairage crépusculaire. Le bureau de Fred Harriman, situé à l'arrière de la *safe-house* du MI6 d'Ataturk Avenue, se trouvait au rez-de-chaussée, protégé par d'épaisses vitres blindées aux reflets verdâtres. Trois télé superposées, en mode muet, étaient branchées en permanence sur BBC World, Al Jazira et une chaîne pakistanaise. Les canapés de cuir noir étaient vieux et maculés de taches, presque verts à force d'avoir servi. Fred Harriman fumait sans arrêt, empestant la pièce. En bras de chemise, les traits tirés, des poches sous les yeux, il but un peu de café avant de se tourner vers Malko.

— Tarika Nawaz a été transférée dans un local de l'ambassade. Notre ambassadeur n'est pas chaud pour la garder longtemps. Nous avons une semaine pour prendre une décision, et encore, parce que le Home Office est intervenu avec vigueur. Ensuite, il faudra soit la remettre en liberté, soit l'inculper officiellement et demander aux Pakistanais de l'extrader en Grande-Bretagne.

— Vous croyez qu'ils accepteront ?

Le Britannique fit la moue.

— Rien n'est moins sûr... Techniquement, elle a été kidnappée. Évidemment, avec Al-Qaida, ils sont prudents. Mais il faudra apporter des preuves.

— A-t-elle parlé ?

— Pas un mot. D'abord, elle a fait un scandale, puis, ensuite, lorsqu'elle a compris, elle est restée muette comme une carpe. Deux de

nos agents sont avec elle et tentent de lui arracher quelque chose, mais je n'y compte pas beaucoup. C'est une dure et elle nous a trompés depuis le début. La première chose qu'elle a réclamée, c'est un Coran...

— Elle a aussi trompé Tom Atkins, remarqua Malko avec une pointe d'amertume. Il a trahi pour elle, pensant qu'elle était de son côté. On n'a toujours rien sur lui ?

— Rien, avoua l'agent du MI6. Et nous ne sommes pas prêts de découvrir quelque chose. Depuis ce matin, je parle avec les gens de l'ISI. Ils ont identifié les victimes de Peshawar. Tous venaient du Waziristan. La cousine de Tarika Nawaz a été identifiée. L'ISI dit qu'il s'agit d'une militante connue du Herb e-Islami. Elle a disparu et personne ne sait où elle se trouve. C'est sûrement elle qui a fourni à Tarika ce portable.

Tout cela sentait l'échec.

Des flammes dansaient sur les écrans de la télé. Des émeutes à Karachi, pour une raison obscure. Un immeuble brûlait comme une torche. Fred Harriman mit le son et on apprit que cinq avocats venaient d'être brûlés vifs, au cours de violentes émeutes.

Le chef de poste du MI6 baissa à nouveau le son : ce n'était pas son problème.

— Quand revoyez-vous le *Pir* ? demanda-t-il.

— Il doit me rappeler. Mais je vais le relancer et retourner le voir.

— Cela me paraît une bonne idée, approuva le Britannique.

Malko était déjà en train de composer le numéro du *Pir* Taussefur-Rahman. Pas de réponse et impossible de laisser un message.

— Je prends la voiture et j'y vais, conclut-il.

Le bungalow n° 38 semblait désert. Malko sonna et quelques instants plus tard, un jeune barbu entrouvrit la porte. En reconnaissant Malko il écarta complètement le battant et le fit entrer, le menant au salon où il avait déjà rencontré le religieux. Visiblement, il ne parlait pas anglais et Malko se retrouva face aux portraits de la famille du *Pir* soufiste, devant une tasse de thé délicieusement sucré et parfumé.

Les minutes s'écoulèrent dans un silence minéral. Comme si on l'avait oublié. Une silhouette passa au fond, écartant le rideau, et Malko aperçut fugitivement le profil délicat d'une femme aux longs cheveux noirs, d'une beauté rare. Le *Pir* avait bon goût... Son attente continua et il commençait à songer à repartir lorsque le *Pir* soufiste apparut, visiblement mal réveillé.

— Je suis désolé, dit-il. Personne ne m'a dit que vous étiez ici. Je faisais une sieste : je prends des médicaments pour mes névralgies

faciales et cela me rend somnolent.

À son tour, il se servit une tasse de thé, la dégusta, essuya ses lunettes et fixa Malko de son regard doux.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Je vous l'ai dit la dernière fois, répliqua Malko. Nous aider à débusquer un nid de terroristes qui s'apprêtent à frapper le monde pour le compte d'Al-Qaida. Vous m'avez dit être contre l'usage de la violence et que vous alliez réfléchir.

Le *Pir* Taussef ur-Rahman demeura silencieux un long moment avant de laisser tomber :

— C'est vrai, reconnut-il, j'ai réfléchi mais je n'ai pas trouvé de solution satisfaisante. Comme je vous l'ai dit, je n'ai absolument aucun contact avec Al-Qaida. Ce sont des gens dangereux, des fanatiques qui dévient de l'islam. Quant aux talibans, beaucoup sont de mes amis, car je suis afghan et j'approuve leur combat. Il m'est donc très difficile de m'engager.

— Les talibans et Al-Qaida, ce n'est pas la même chose, corrigea Malko.

— Exact, reconnut le religieux. Seulement, pour obtenir des informations sur Al-Qaida, il faut passer par eux. Je suis certain que le mollah Omar et Oussama Bin Laden sont en contact régulier, même s'ils ne se trouvent pas sur le même territoire. Contrairement à ce que certains disent, le mollah Omar n'a jamais renié son admiration pour le cheikh Oussama, même s'il a perdu le pouvoir en Afghanistan pour l'avoir protégé. Donc, les talibans n'accepteront pas de faire quoi que ce soit contre Al-Qaida, sans son accord.

— Et il ne le donnera pas, termina Malko.

Le *Pir* se resservit de son thé exquis et secoua sa barbe grise :

— Je le crains...

Un ange traversa la pièce, volant tristement. Malko se dit qu'il n'avait plus qu'à reprendre l'avion pour Londres et à affronter le MI6 et la CIA. Son plan s'était totalement effondré. Comme s'il parlait tout seul, Taussef ur-Rahman continua de sa voix douce :

— Il faudrait trouver quelqu'un qui puisse obtenir des informations sur Al-Qaida et qui n'obéisse plus au mollah Omar.

— On m'a dit qu'il continuait à contrôler tout le mouvement taliban...

Le *Pir* approuva de la tête.

— Le mouvement, oui, mais pas certains individus...

Malko sentit l'espoir renaître.

— Vous en connaissez ?

Le religieux laissa tomber un « yes » presque imperceptible, tempéré aussitôt par une phrase qui refroidit Malko.

— En dépit de l'amitié que je vous porte, ainsi qu'aux États-Unis,

qui m'ont accueilli et soigné, il m'est impossible d'intervenir *ouvertement* dans cette affaire. Cela mettrait en danger toutes les madrasas qui dépendent de moi, en Afghanistan et ici. Les talibans ont vite fait de vous coller l'étiquette d'espion. C'est dommage...

— Pourquoi ?

— Parce que je connais un homme qui, dans certaines circonstances, serait susceptible de vous aider.

Malko sentit son poulx s'envoler.

— Qui ?

Le *Pir* soufiste sourit.

— Son nom ne vous dira rien. Il s'appelle Qari Amadullah. Il dirigeait *l'Ishtabarak*⁽⁴⁷⁾ taliban jusqu'en 2001.

— Où se trouve-t-il ?

Nouveau sourire de la bouche tordue.

— C'est le premier problème à résoudre, avoua Taussef ur-Rahman. Personne ne sait où se trouve Qari Amadullah. Certains disent qu'il a été tué dans les combats en Afghanistan. Dans l'Urushgan d'où il est originaire, mais sa famille prétend n'avoir aucune nouvelle depuis sept ans.

— Il y a bien un nouveau chef de *l'Ishtabarak*, rétorqua Malko. Lui sait peut-être où il se trouve.

— Exact, il s'appelle Safar Al-Awali, mais il obéit strictement au mollah Omar. Même sous la torture, il ne vous aidera pas.

Le *Pir* soufflait le froid et le chaud et Malko le soupçonna vite de vouloir faire monter les enchères. Il se pencha au-dessus de la table basse avec un sourire engageant.

— Je sais que vous n'êtes pas un homme d'argent, mais vous en avez besoin pour développer votre réseau de madrasas. Si vous nous aidez de façon positive, le MI6 serait prêt à vous donner un million de dollars.

Il avait lancé ce chiffre un peu au hasard, sachant que les Britanniques n'hésiteraient pas à payer. Le *Pir* eut plusieurs hochements de tête, comme s'il mesurait l'importance de la somme, et ses doigts firent glisser plus rapidement les perles de corail de son *tesbih*.

— Il existe un homme qui sait sûrement où se trouve Qari Amadullah, si ce dernier est encore vivant, laissa-t-il tomber, mais c'est un serpent. Il est extrêmement dangereux de s'adresser à lui.

— Pourquoi ?

Le sourire doux et tordu du *Pir* ne faiblit pas :

— C'est lui qui a formé dans sa madrasa tous les talibans de l'ancienne génération, Oussama Bin Laden y a passé de longues semaines, comme hôte d'honneur, et il s'active beaucoup pour trouver de l'argent pour Al-Qaïda et les talibans. Ah oui, j'allais oublier : il est

interdit de visa dans tous les pays d'Europe et, s'il met les pieds aux États-Unis, il va directement à Guantanamo.

Malko en resta sans voix, se demandant si le religieux se moquait de lui. C'était un peu comme si on avait demandé à Heinrich Himmler, chef des SS, de sauver un Juif, en 1944.

— Et c'est cet homme que vous me recommandez ? s'insurgea-t-il.

Le *Pir* Taussef ur-Rahman hocha la tête.

— Feu le président Mao a dit : « Peu importe la couleur du chat pourvu qu'il attrape les souris. » Or, cet homme est un très bon « chat » pour ce que vous cherchez. Évidemment, il s'agit pour vous de prendre un risque certain en allant le voir. Car il est comme un serpent. On ne sait jamais de quel côté il va mordre. Cela dépendra de son intérêt. Il peut vous faire assassiner dès que vous aurez mis le pied hors de sa madrasa. Il peut aussi vous aider à retrouver Qari Amadullah. C'est à vous de choisir.

— Je suis d'accord pour tenter ma chance, dit Malko. Dites m'en plus.

— Vous risquez votre vie, insista le *Pir*, l'air grave.

— Ce ne sera pas la première fois, répliqua Malko.

Il devait tout faire pour sauver Tom Atkins s'il était encore temps, ou pour le venger et détruire la base d'Al-Qaida. C'était une question d'honneur.

CHAPITRE XXII

— Cet homme s'appelle le *maulana* Akran Awal, enchaîna Taussef ur-Rahman. Il dirige, à côté d'Attok, sur la route de Peshawar, la plus grande madrasa du Pakistan. La Jamia Darul Haqqania. Il a plus de 3 000 élèves, il est sénateur pakistanais et a une influence énorme dans le milieu islamiste radical.

— Pourquoi m'aiderait-il ?

Le soufiste frotta longuement son pouce gauche contre son index.

— C'est un homme qui aime beaucoup l'argent. Si vous lui proposez une somme importante pour son aide, il examinera le problème. Uniquement s'il est certain qu'il ne pâtira pas de son aide.

— Combien faut-il lui proposer ?

Le *Pir* leva son index et son médium verticalement.

— Deux millions de dollars ? traduisit Malko.

— Je pense qu'il vous écouterait, approuva le religieux.

Tout cela sentait furieusement l'arnaque et Malko, soudain, se rebella.

— Cet homme est sûrement connu des Services britanniques et américains, objecta-t-il. Pourquoi n'y ont-ils pas pensé plus tôt ?

Taussef ur-Rahman sourit.

— Ils y ont sûrement pensé, mais si vous alliez tout seul faire cette proposition, on vous offrirait du thé et on vous écouterait poliment. Le *maulana* Akran Awal est un homme très courtois. Vous avez besoin d'une clef.

— Quelle clef ?

— Moi, répondit simplement le *Pir*. Je serai votre sésame. Si je vous recommande, il vous écouterait d'une oreille différente.

— Pourquoi ?

Nouveau sourire de la bouche tordue.

— Parce qu'il me respecte. Vous l'ignorez, mais j'appartiens à une famille qui a fourni à l'Afghanistan ses plus hautes autorités religieuses depuis plusieurs générations. En plus, j'ai été emprisonné et torturé par les communistes. Je n'ai jamais condamné les talibans. Nous, les soufistes, nous avons la réputation d'être en contact direct avec Dieu. Aussi, même si le *maulana* Akran Awal est corrompu, c'est quand même un religieux.

— Parfait ! approuva Malko.

Le *Pir* leva l'index à la verticale, comme Oussama Bin Laden, lors de ses prêches.

— Attention ! Je ne fais pas de miracle. Mon intervention signifie seulement qu'il vous recevra et écoutera votre requête. S'il estime le risque trop grand, il refusera. Ou, pour se faire bien voir, il vous entraînera dans un piège. En vous donnant rendez-vous dans un endroit où vous serez kidnappé. Ou assassiné. Akran Awal est pragmatique. Lui seul sait de quel côté penchera sa balance.

Autrement dit, ce n'était pas vraiment un cadeau. Mais au point où en était Malko...

— Très bien, conclut celui-ci. J'accepte le risque.

— Que Dieu vous aide ! murmura le religieux. Dans ce cas, revenez demain, je vous donnerai une lettre pour lui. Je dois y réfléchir, bien peser chaque terme. Il n'est pas question d'utiliser le téléphone ou un autre moyen traçable.

Il s'était levé, signifiant la fin de l'entretien. À nouveau, avant de se quitter, ils échangèrent une longue accolade.

— À demain, *Inch'Allah*, même heure.

Toujours la même agaçante restriction. Dans les vols PIA, l'hôtesse annonçait toujours au moment d'atterrir :

« *Inch'Allah* nous allons nous poser... »

Comme si c'était un jeu de pile ou face, dépendant du caprice des dieux.

— Lisez cela ! fit simplement Fred Harriman en tendant une lettre à Malko.

L'en-tête était du British Minister of Foreign Affairs. Elle était adressée à l'honorable *maulana* Akran Awal, et commençait par « Mon cher Maulana »... La suite était moins riante. Le rédacteur expliquait en termes extrêmement courtois que le gouvernement britannique considérait le *maulana* Akran Awal comme un suppôt du terrorisme extrêmement dangereux et qu'il était hors de question de lui laisser poser le pied sur le sol britannique...

Malko rendit la lettre au chef de poste du MI6.

— Donc, c'est un tuyau crevé ?

— Pas du tout ! s'insurgea le Britannique. Tout ce que vous a dit Taussef ur-Rahman est exact. Tout en étant ce qu'il est, Akran Awal peut très bien nous aider dans ce cas précis, si cela lui rapporte assez d'argent sans prendre aucun risque. Mais il peut aussi se retourner comme un serpent et vous mordre. Aller le voir, c'est comme remuer un panier plein de grenades dégoupillées.

— Donc, vous me déconseillez cette démarche.

L'agent britannique eut un sourire ironique.

— *It's up to you, my dear*^{48}. On m'a dit que vous marchiez à l'adrénaline. Là, vous allez être servi.

— Je vais tenter le coup, conclut Malko.

Fred Harriman se leva avec un soupir.

— *Well*, je vais préparer le million de dollars, après avoir eu le feu vert de Londres, mais je pense que cela ne posera pas de problèmes. *The stakes are very high*^{49}.

— Attendez, protesta Malko, je n'ai pas encore le rendez-vous.

Le Britannique lui lança un sourire amusé.

— Vous ne pensez quand même pas qu'il faut une nuit entière à *Pir Taussef ur-Rahman* pour écrire trois lignes... C'est un homme qui préfère être rétribué d'avance.

Le *Pir Taussef ur-Rahman* fit comme s'il ne voyait pas la grosse enveloppe kraft que Malko venait de poser sur la table. Il lui tendit une enveloppe blanche avec une adresse en caractères arabes.

— N'appellez pas, conseilla-t-il, allez directement à la madrasa. Il s'y trouve tous les après-midi. À la personne qui vous accueillera, dites alors que vous venez de ma part. Ensuite, *Inch'Allah*. Vous savez ce que vous avez à lui demander.

— Une question. Pourquoi Akran Awal pourrait-il retrouver ce Qari Amadullah ?

Le *Pir* sourit.

— Parce que c'est un des ses anciens élèves. Il les suit et sait toujours où ils se trouvent. Même s'il prétend le contraire. Il a formé tous les talibans.

— En admettant que je le retrouve, continua Malko, pourquoi Qari Amadullah, qui est un des ex-chefs talibans et ne doit pas porter les Américains dans son cœur, chercherait-il à m'aider ? Il a besoin d'argent ?

— Ce n'est pas le problème, assura le religieux. Il hait les Américains, mais il hait encore plus les gens d'Al-Qaida. Il me l'a dit il y a bien longtemps, en 2000, lors du mariage du fils d'Oussama Bin Laden, à Kandahar. Qari Amadullah était très amer. Sur l'ordre du mollah Omar, les *moukhabarats* d'Al-Qaida étaient venus récupérer chez lui tous les dossiers des « Arabes », c'est-à-dire des membres d'Al-Qaida combattant en Afghanistan. Ils ont humilié Qari et ses hommes, défonçant les armoires et volant les dossiers. Leurs deux cultures sont différentes. Et Qari comme d'autres talibans reprochent à Al-Qaida de leur avoir fait perdre le pouvoir en protégeant jusqu'à l'absurde Oussama Bin Laden. À cause de l'aveuglement du mollah Omar. Voilà

pourquoi il vous aidera *peut-être*... *Inch'Allah*.

Il n'y avait plus qu'à mettre la main sur lui... Malko empocha la lettre destinée au *maulana* Akran Awal et le *Pir* le raccompagna, le quittant sur une accolade encore plus chaleureuse que la fois précédente. Peut-être que l'enveloppe laissée sur la table y était pour quelque chose.

À peine dans la voiture, Malko jeta à son chauffeur :

— Direction Atora Katok. C'est un petit village avant Peshawar. Vous connaissez ?

— Vous allez à la madrasa Jamia Darul Haqqania ?

— Exact.

— Je connais. Il y en a pour deux heures.

Malko baissa les yeux sur sa Breitling. Il serait là-bas vers une heure.

Comme des automates bien huilés, les garçonnets assis en tailleur à même le sol ânonnaient, en se balançant d'avant en arrière, une page du Coran, sous la surveillance d'un barbu qui les encourageait de la voix.

— En trois ans, ils arrivent à connaître par cœur tout notre Saint Coran, commenta Rachid Awal, le fils du directeur de la madrasa, ce dernier n'étant pas encore arrivé. À douze ans, ils peuvent être interrogés...

Ils ressortirent de la classe. En attendant son père, qui allait arriver d'Islamabad, Rachid avait proposé à Malko de visiter l'immense madrasa abritant 3 000 élèves.

On y enseignait surtout la religion et tous les extrémistes du pays étaient passés par là. Tout était gratuit, financé par la *zakat* et les dons de riches croyants. Ici, on travaillait dur à servir Dieu.

Ils revinrent vers les appartements du directeur. Une grosse Toyota noire était garée sous l'auvent devant le bâtiment abritant la maison du *maulana* Akran Awal. Son fils introduisit Malko dans un salon qui sentait le renfermé et l'installa sur un canapé en face de l'éternel thé. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit sur le *maulana* Akran Awal, turban marron, lunettes, barbe bien taillée, longue robe grise. Affable.

Malko lui tendit aussitôt la lettre du *Pir* Taussef ur-Rahman. Le *maulana* la regarda longuement, puis, la tenant à deux mains, la porta à ses lèvres et l'embrassa !

Malko se dit que c'était plutôt bon signe...

Rachid, le fils, attendait, assis sur un coin du canapé. Le *maulana* lut la lettre dans un silence minéral, puis la replia et la glissa dans une

de ses poches.

— Le *Pir* Ur-Rahman est un homme de grande valeur, énonça-t-il d'une voix sentencieuse. Bien que nous ayons certaines divergences sur l'interprétation de notre Saint Coran, c'est un homme pour qui j'ai un profond respect et une grande admiration. S'il vous a envoyé à moi, c'est qu'il vous tient en grande estime. Je suis donc à votre disposition.

Malko, ignorant ce que contenait la lettre, dut se jeter à l'eau.

— Je cherche à retrouver quelqu'un, dit-il. Le *Pir* Ur-Rahman m'a dit que vous pourriez peut-être m'aider.

— *Inch'Allah*, je le ferai avec joie, promis Akran Awal.

D'un geste discret, il congédia son fils qui disparut.

— Il s'agit d'un certain Qari Amadullah, précisa Malko. Un de vos anciens élèves. J'aurais besoin de le contacter, s'il est toujours vivant.

Il se tut. Le *maulana* Akran Awal semblait somnoler, les yeux clos. Il demeura silencieux un moment, puis dit, comme pour lui-même :

— Qari Amadullah. Je crois me souvenir que c'était un excellent élève. Voulez-vous que nous vérifiions ?

— Avec joie.

— Venez.

Malko le suivit à travers d'interminables couloirs jusqu'à une grande pièce encombrée de piles de registres et de documents dans un fatras incroyable. On se serait cru au Moyen Âge. Derrière un bureau, un barbu à la barbe interminable recopiait des textes à la main. Il se leva et baisa la main du directeur qui lui adressa quelques mots.

Aussitôt, le vieil homme se mit à déplacer des piles de registres, pour en poser finalement un sur la table. Il l'ouvrit, le feuilleta, s'arrêtant sur une page avant de le retourner pour que ses visiteurs puissent lire.

Malko se pencha en avant. En haut de chaque page, était collée une photo. C'était la fiche d'un élève. Tout étant en urdu, il n'y comprenait rien, mais le *moulana* Awal, par-dessus son épaule, commenta les informations du registre.

— Qari Amadullah venait de l'Urushgan, en Afghanistan. Il est resté quatre ans ici et a participé à la remise du turban en 1994. C'était un très bon élève et nous en avons gardé un excellent souvenir.

— Vous l'avez revu depuis ? interrogea Malko.

Le vieux barbu avait déjà refermé le registre.

Malko se dit que la CIA aurait donné cher pour en posséder une copie.

— Bien sûr ! Il est venu prier souvent jusqu'en 2001, précisa Akran Awal. Il est resté très attaché à son école.

— Vous savez où il se trouve, maintenant ?

— Ce n'est pas inscrit sur ce registre. Il n'a pas laissé d'adresse.

Certains disent qu'il est mort.

Il quitta la pièce et au détour d'un couloir, s'arrêta devant une porte close et la poussa doucement. Malko découvrit une cellule Spartiate inoccupée, aux murs verdâtres. Akran Awal se retourna et annonça d'une voix émue.

— Le cheikh Oussama est venu à plusieurs reprises se recueillir et prier ici. C'est le quartier des invités de marque.

Il referma la porte et continua dans un envol soyeux de robe. Cinq minutes plus tard, ils avaient regagné son bureau. Malko remarqua une tache plus claire sur le mur derrière lui, comme si on avait enlevé une photo et ne put s'empêcher de demander :

— C'était la photo d'Oussama Bin Laden qui se trouvait là ?

Le *maulana* sourit dans sa barbe.

— En effet, mais je l'ai mise dans ma chambre, désormais, pour ne pas choquer certains de mes visiteurs à l'esprit étroit.

Au moins, il affichait ses convictions. Ils burent un peu de thé, grignotèrent quelques biscuits, puis le turban rejeté en arrière, Akran Awal dit d'une voix grave :

— Si ce n'était pas notre ami commun qui vous envoie, vous auriez déjà repris la route d'Islamabad. Mais lui ne m'a jamais trahi. Je vais donc essayer de vous satisfaire. À mes risques et périls.

— Que risquez-vous ?

— Beaucoup, soupira le *maulana*. Seulement, j'ai besoin de beaucoup d'argent pour faire fonctionner cette madrasa où tout est gratuit. Ceux qui étudient ici sont des gens pauvres, venant de villages où il n'y a même pas l'électricité.

— Pensez-vous qu'un don de deux millions de dollars puisse vous aider ? proposa Malko avec l'hypocrisie d'un ministre décorant de la Légion d'honneur une fripouille notoire...

Akran Awal leva les yeux au ciel, les mains ouvertes devant lui. Comme s'il priait.

— Que le Prophète-Dieu veille sur son âme éternellement – me soit témoin. Je n'aurais jamais imaginé une telle générosité. Votre nom va rejoindre celui des plus grands bienfaiteurs de cette madrasa.

Il appuya sur une sonnette et lança quelques mots à un jeune homme qui passa la tête par la porte. Quelques instants plus tard, cinq barbus imposants, dont l'un en forme de tonneau, pénétrèrent dans la pièce et s'assirent un peu partout.

— Ce sont mes adjoints, expliqua Akran Awal. Ils vont essayer de retrouver cet homme. Un peu de thé ?

Malko accepta. Il était nettement moins bon que celui de « Thé sucré ». La scène était étonnante. Les cinq barbus, accrochés à leur portable, multipliaient des appels dans différentes langues : urdu, pachtoune, arabe et même persan ! Cela dura un temps interminable.

Finalement, le « tonneau » écrivit un numéro sur un bout de papier et le tendit respectueusement à Akran Awal.

Ensuite, ils s'éclipsèrent comme ils étaient venus.

Le *maulana* regarda longuement le papier et se tourna vers Malko.

— Je vais vérifier ce numéro. Pouvez-vous venir me voir demain vers la même heure ?

— Ici ?

— Non, à Islamabad. J'y occupe un appartement comme sénateur dans les *Parliamentary Lodges*. C'est facile à trouver. Au troisième étage, appartement 309.

Il le raccompagna courtoisement jusqu'à sa voiture, salua le chauffeur et disparut. Malko, en roulant vers Islamabad, se demanda s'il avait fait un pas de géant ou une avancée mineure. En tout cas, il était certain d'une chose : tant qu'il n'aurait pas remis au *maulana* sa « contribution » volontaire de deux millions de dollars, il ne risquait rien. Après, c'était une autre paire de manches. Comme disent les *siloviki* russes : « Pas d'homme, pas de problème. »

C'était tentant d'éliminer Malko juste après avoir compté les billets. La seule assurance vie de ce dernier était le *Pir Taussef ur-Rahman*.

À moins que les deux hommes ne soient de mèche.

CHAPITRE XXIII

— Ce serait formidable, lâcha Fred Harriman ! Un type comme Qari Amadullah peut éventuellement obtenir cette information. Mais c'est un *long shot*. Il est en cavale depuis des années et si nos patrons apprennent qu'on traite avec lui, ils vont nous arracher les yeux.

— Ils ne vous arracheront rien du tout, assura Malko. C'est dans l'intérêt commun, et c'est moi qui vais les prévenir.

— *Good luck !* dit ironiquement le Britannique. Vous êtes un *maverick*, moi, un fonctionnaire, j'ai moins de liberté que vous.

— Vous avez pensé aux deux millions de dollars ?

— C'est comme si vous les aviez. Akran Awal est vraiment la reine des canailles. Si ses petits copains d'Al-Qaida savaient cela, ils le découperaient en rondelles...

— J'ose à peine penser à ce que va demander ce Qari Amadullah ! soupira Malko.

Le Britannique haussa les épaules.

— Ce n'est pas notre argent ! Dans la région, ça s'est toujours réglé de la même façon : on achète les gens qu'on ne peut pas tuer. En octobre 1996, lorsque les talibans sont arrivés devant Kaboul pour s'emparer de la ville, ils ont amené des valises de billets pour les hommes de Gulbuddine Hekmatyar chargés de défendre le front sud. Donc, vous le voyez demain ?

— Ici, à Islamabad.

— Passez ici avant, pour l'argent.

Quand Malko ressortit du bureau, des nuées de corbeaux faisaient un vacarme assourdissant, saluant la transaction. Il regagna le *Serena*. Jane Crawley était dans le *lobby*, souriante.

— Votre voyage s'est bien passé ?

— Jusqu'ici, fit Malko prudent. Voulez-vous dîner avec moi au *Marocain* ?

— Pourquoi pas. Huit heures ?

Elle avait accepté sans ambages, mais sans appuyer non plus.

Il remonta dans sa chambre. Les jours suivants allaient être tendus si le *maulana* tenait sa promesse. Et chargés d'adrénaline. Contacter un ancien chef taliban en cavale n'était pas vraiment de tout repos.

Jane Crawley ne ressemblait plus du tout à une fonctionnaire du MI6. Un chemisier beige ajusté, une jupe courte noire, des bas assortis, des escarpins, elle se glissa en face de Malko avec un sourire complice.

— Cela fait du bien de se déguiser en femme ! dit-elle. Ici, plus c'est austère, mieux c'est. Les gens de l'ambassade sont d'une pudibonderie hallucinante. Tout juste s'ils ne nous recommandent pas de porter une burka. Si mon chef de service me voyait dans cette tenue, il aurait un infarctus.

— Ou il vous violerait...

La jeune femme sourit.

— Non. *He is gay*^{50}.

La nourriture était plus libanaise que marocaine, mais excellente comme celle de l'autre restaurant indo-pakistanaï du *Serena*.

— Comment êtes-vous arrivé dans ce service ? demanda Malko.

— À cause de mon mari. Il était commandant d'un sous-marin d'attaque qui a coulé accidentellement. Mes enfants étaient grands, je voulais voyager. On m'a proposé un job de suppléante dans différents postes. Avant ici, j'étais à Kaboul. Ensuite, je ne sais pas...

Ils avaient fini de manger. Ici le Taittinger Comte de Champagne Blanc de Blancs était remplacé par de l'eau tiédasse. Malko signa et ils se dirigèrent vers l'ascenseur.

Au troisième, Jane Crawley se tourna vers lui, souriante.

— *Your place or mine*^{51} ?

Ce fut sa chambre. À peine arrivée, elle commença à défaire son chemisier, découvrant un soutien-gorge très échancré d'où émergeaient deux pointes brunes.

— Je crois que vous aimez bien mes seins, dit-elle d'un ton très mondain.

Il le lui confirma. Du geste et de la bouche. Appuyée au mur, la jolie veuve oscillait doucement tout en caressant Malko. Celui-ci se hasarda sous la jupe noire et découvrit en haut des bas une moiteur accueillante. Probablement par manque de temps, Jane Crawley n'avait pas mis de culotte. Lorsqu'elle le sentit bien raide entre ses doigts, elle recula jusqu'au lit, remonta sa jupe sur ses hanches et s'allongea sur le dos, cuisses ouvertes, avec une simplicité charmante.

Par contre, dès que Malko s'enfonça au fond de son ventre, elle s'anima de la plus plaisante façon, secouant son bassin, les cuisses repliées, la bouche soudée à la sienne. Lui s'en donnait à cœur joie. Il allait jouir lorsqu'elle bascula sur le côté, se retrouva à genoux et cambra les reins.

— *Fuck my ass !* demanda-t-elle, de la même voix mondaine.

C'était venir au-devant des désirs secrets de Malko. Il ne se le fit pas dire deux fois. Il n'eut pas grand effort à faire pour violer les reins

de Jane qui ne devait pas détester cette variante amoureuse. Comme il la sodomisait lentement, elle se retourna et lança un seul mot :

— *Harder*^{52} !

C'est en nage que Malko termina sa cavalcade, fiché dans la croupe de Jane comme un épieu. Aplatie sous lui, la jeune veuve gémissait sans interruption, visiblement satisfaite de sa soirée.

C'était aussi austère qu'un couvent : des murs blancs, d'interminables couloirs, pas mal de saleté. Les *Parliamentary Lodges* offraient un confort restreint. Un jeune barbu ouvrit à Malko. L'intérieur était modeste. Un matelas dressé contre le mur, des jouets épars, une salle à manger. On le mena jusqu'à un petit salon aux murs verdâtres où il prit place sur un canapé, vert également.

Deux ventilateurs tournaient lentement au plafond. Le sempiternel thé arriva en même temps que le *maulana* Akran Awal. Connaissant les usages, Malko avait déjà posé sur la table basse l'enveloppe rebondie contenant les deux millions de dollars en billets de cent. Le religieux se contenta de la palper rapidement d'un doigt gourmand... et entra dans le vif du sujet.

— Le numéro était bon, annonça-t-il. Qari Amadullah, que Dieu le protège, n'a pas été tué, mais il se cache. Les Américains ont mis sa tête à prix.

— Où ?

Le *maulana* sourit.

— Dans un endroit sûr. Je lui ai parlé. Il accepte, *Inch'Allah*, de vous rencontrer.

— Merci.

Geste auguste du semeur. Le *maulana* enchaîna aussitôt :

— Il y a un problème, il ne parle pas anglais. Vous ne parlez pas pachtou, n'est-ce pas ?

— Hélas, non.

— J'ai donc décidé que mon neveu Habib vous accompagnerait à ce rendez-vous. Sa présence convaincra vos interlocuteurs que c'est vraiment moi qui vous envoie...

— Où doit avoir lieu ce rendez-vous ?

— Je ne sais pas encore. Il faut que vous soyez demain à huit heures ici. J'ignore quand vous le rencontrerez, mais il faudra vous conformer strictement à ce que vous dira Habib. C'est un voyage délicat, ces gens sont très nerveux.

— Je suppose que je vais rétribuer votre neveu, poursuivit Malko.

— Comme vous le souhaitez ! C'est un jeune homme, il n'a pas encore beaucoup de besoins. Avec un million de roupies, il sera très

content.

Le prix d'un kamikaze. Le *maulana* Akran Awal se leva.

— À bientôt, *Inch'Allah*. Je prierai pour vous, afin que Dieu veille sur votre voyage.

Le « *Inch'Allah* » était inquiétant. Malko se retrouva en route pour Ataturk Avenue, délesté de sa petite fortune. Fred Harriman l'accueillit, guilleret.

— Alors ?

— Je pars demain matin. J'ignore où.

Le Britannique se rembrunit quand il apprit les détails du voyage.

— *God damn it !* Je n'aime pas ça. Akran Awal est une telle crapule qu'il est capable de vous avoir vendu à un des groupes qui cherchent à kidnapper des étrangers. Vous valez très cher...

— *Inch'Allah*, soupira Malko, je ne peux pas ne pas y aller. Nous avons déjà investi trois millions de dollars.

Fred Harriman le regarda et dit avec un humour légèrement macabre :

— Si on vous enlève et qu'on réclame dix millions de dollars, il vaut peut-être mieux en perdre trois...

C'était une façon de voir les choses.

— Je pars, confirma Malko, inébranlable.

Un jeune homme barbu en *camiz-charouar*, accompagné de Habib, le neveu du *maulana* Awal, attendait dans le parking des *Parliamentary Lodges* devant une vieille Toyota noire portant une plaque de Peshawar.

Habib tendit à Malko une tenue pakistanaise.

— Il vaut mieux mettre ça. Vous vous changerez à la madrasa.

Tandis qu'ils roulaient vers Peshawar, Malko se demanda si ce n'était pas un voyage sans retour. L'Indus franchi, ils stoppèrent quelques minutes à Attok et il se changea rapidement, conservant le Glock dans sa pochette de cuir. Rachid, le fils du *maulana*, lui donna une chaleureuse accolade.

— À bientôt, *Inch'Allah*...

En repassant devant l'endroit où il avait failli mourir, dans G.T. Road, Malko éprouva un petit pincement de cœur. D'autant qu'à la madrasa, il avait dû abandonner son portable. Toujours la prudence. Il était désormais coupé du monde. Ils traversèrent Peshawar le plus vite possible et prirent le route de la Khyber Pass. Juste avant d'arriver au check-point de Kharkono, séparant le Pakistan de la zone tribale, Habib se tourna vers lui.

— Regardez de l'autre côté.

Ils franchirent sans ralentir le poste de garde du Frontier Corps. Les voitures munies de plaques locales ne subissaient aucun contrôle. Trois kilomètres plus loin, Habib s'engagea dans un sentier à peine visible au nord des lacets de la Khyber Pass.

— Nous sommes obligés de faire un détour, expliqua-t-il. On se bat dans la Khyber Pass.

Très vite, ils se trouvèrent dans un *no man's land* poussiéreux, accidenté, cerné de hautes montagnes.

Malko avait quand même l'estomac noué. Ils étaient en pleine zone tribale, là où personne ne pourrait venir le chercher et, en plus, sans moyen de communication. Pas un chat. Ils roulèrent ainsi plus de deux heures, croisant quelques maisons isolées au milieu de nulle part. La Toyota s'arrêta enfin devant un portail bleu. Habib donna un coup de klaxon, et le battant s'écarta sur un jeune barbu. C'était une petite bâtisse en pierres sèches. On mena Malko dans un minuscule bureau où le jeune barbu lui apporta du thé, des biscuits et des oranges. Ensuite, Habib lui désigna une sorte de matelas posé à même le sol.

— Il faut attendre ici. Nous ne savons pas quand Qari Amadullah arrivera. Il vient de loin. Reposez-vous.

La journée avait passé, puis le soir et la nuit. Cette cabane de berger était totalement isolée, dans le massif de Tora-Bora. Habib avait installé Malko, après l'avoir nourri d'un bol de *palau* et de galettes, arrosés de thé brûlant. Enroulé dans une couverture, grelottant, il avait dormi tant bien que mal. Il se leva et alla rejoindre le neveu du *maulana* dans le bureau. Le Pakistanais ne semblait pas dans son assiette.

— Il est en retard, dit-il. J'espère qu'il viendra...

C'est ainsi que commencent les escroqueries.

— Nous avons le temps, remarqua Malko.

Habib secoua la tête.

— Si quelqu'un nous a repérés au check-point, on risque de vouloir vous enlever.

Encourageant. Malko retourna s'allonger. Le ciel était immaculé, sans un oiseau, sans un avion, et le silence absolu. Il somnolait lorsque la porte s'ouvrit. D'abord, à cause du contre-jour, il crut que c'était Habib. Mais, quand il fut debout, il se trouva nez à nez avec un grand gaillard enturbanné de blanc, un gilet vert sur sa tenue, une ceinture de chargeurs autour de la taille, une kalachnikov à l'épaule.

Son pouls monta au ciel. Habib surgit derrière l'inconnu.

— C'est Qari Amadullah, lança-t-il d'une voix mal assurée. Il vient d'arriver.

Malko s'avança, la main tendue. Le taleb la prit et lui donna l'accolade. Il portait une énorme barbe d'un noir brillant comme de l'anhracite, et avait de longues mains fines.

— *Salam aleikoun*, dit-il d'une voix grave.

— *Aleykoun salam*, répondit poliment Malko.

La conversation en direct s'arrêta là. Ils sortirent dans la cour. Un Land Cruiser long châssis beige était garé à côté de la Toyota et six barbus armés jusqu'aux dents s'étaient installés sur des tapis usés jusqu'à la corde. Qari Amadullah en fit autant, après avoir jeté un ordre. Deux de ses hommes ressortirent aussitôt.

Le jeune berger apporta du thé, des galettes, du miel et des fruits. Malko s'était assis en face du taleb. Il ne paraissait pas ses quarante ans. Un beau visage avec des yeux verts, comme de nombreux Afghans. Il commença à décortiquer une orange et jeta une phrase à Habib.

— Il n'a pas beaucoup de temps. Il prévient que si c'est un piège, il vous tuera tout de suite... Qu'avez-vous à lui dire ?

— Que ce n'est pas un piège, assura Malko. Voilà ce que je veux.

Grâce à Habib, il expliqua la situation, sans rien cacher. Qari Amadullah l'écoutait en dépiautant son orange, veillé par ses hommes au regard sombre qui fixaient Malko comme un chat regarde une souris bien grasse... Finalement, il croqua une galette, but un peu de thé, s'essuya ses mains sur son *chaouar* avant de se lancer dans une longue péroraison, traduite au fur et à mesure par Habib.

— Les talibans n'approuvent pas le meurtre gratuit de civils. Le Coran l'interdit. Il est licite de tuer des soldats ou des policiers qui trahissent, mais pas de tuer aveuglement des innocents, même des *kafirs*... J'ai eu de nombreuses discussions à ce sujet avec mes frères arabes. Ils nous ont fait beaucoup de tort et à cause d'eux, nous avons perdu notre pays...

— Pas entièrement, releva Malko.

— Nous voulons seulement reconquérir l'Afghanistan, insista Qari Amadullah, pas établir un émirat islamique sur le monde entier. C'est un rêve impossible. Nous n'avons jamais commis d'attentats chez les *kafirs* et les gens que nous tuons nous ont envahis. Qu'ils soient maudits !

Il cracha par terre. Les Afghans n'avaient jamais aimé les envahisseurs.

Pour l'arrêter, Malko fit dire par Habib :

— Je suis d'accord avec vous sur certains points et je respecte votre combat. Que pensez-vous de ma proposition ?

Le taleb ne répondit pas tout de suite : on venait d'apporter un grand plat de *palau* et tout le monde s'était jeté dessus.

Enfin, Qari Amadullah s'essuya la bouche et laissa tomber une

phrase courte.

— Il accepte de vous aider, traduisit Habib. Si son directeur spirituel, le mollah Obeid Ula Akoun lui en donne l'autorisation.

Milko aurait embrassé la barbe soyeuse du taleb. Il ne put s'empêcher de demander :

— Combien veut-il ?

Le taleb eut une moue légèrement méprisante et lâcha une longue phrase.

Il ne veut pas d'argent, traduisit Habib. Enfin, il ne veut pas *que* de l'argent.

— Que veut-il ?

Habib, blême, traduisit la réponse.

— Il a un frère cadet, Wafik, qu'il aime beaucoup. Il veut le revoir. Jusque-là, cela semblait légitime.

— Où est-il ? s'enquit Malko.

Qari Amadullah répondit en pachtou, mais Malko comprit quand même le mot « Guantanamo ».

CHAPITRE XXIV

Le regard vert de Qari Amadullah ne quittait pas Malko, comme s'il avait voulu l'hypnotiser. Ce dernier essaya de rester impassible. C'était une demande presque impossible à satisfaire, mais, en même temps, elle impliquait une véritable négociation.

Il voulut en savoir plus, engageant le dialogue à travers Habib.

— Pourquoi est-il à Guantanamo ?

— Les Pakistanais l'ont livré aux Américains. Il s'était réfugié chez des cousins, à Peshawar.

— Qu'a-t-il fait ?

Le taleb eut une moue méprisante.

— Rien. Il a lutté pour libérer son pays. Il n'a jamais tué d'Américains.

Un bon point...

— Vous comprenez, répliqua Malko, qu'une telle décision ne m'appartient pas.

— Il comprend, traduisit Habib.

— Pour avoir une chance d'aboutir, reprit Malko, je dois donner des éléments concrets sur ce que vous pourriez apporter en échange de cette libération éventuelle. Avez-vous entendu parler de ce camp d'entraînement ?

Qari Amadullah se mit à parler si vite qu'Habib avait du mal à suivre.

— Il connaît l'existence de ce camp, mais ce n'est pas un camp militaire, plutôt une cellule d'entraînement. Elle est sous la protection du mollah Rocketi, un ancien *moudjahid* rallié à Al-Qaida. Il sait où elle se trouve et il connaît même quelqu'un qui y travaille.

Le taleb se tut et avala un peu de riz. Malko n'en revenait pas.

— Comment en sait-il autant ? interrogea-t-il.

Nouveau discours fleuve.

— Il a des informations sur tous les camps d'Al-Qaida de ce côté de la frontière, précisa Habib, pas seulement celui-là.

— Peut-il confirmer qu'il abrite des *fedayeen* de race blanche ?

— Tout à fait. Mais ce sont tous des convertis à l'islam. Deux sont déjà partis accomplir leur devoir de *fedayeen*.

Information exacte.

— Combien en reste-t-il ?

— Une douzaine. Il en est arrivé un, il n'y a pas longtemps.

— D'où venait-il ?

— Il l'ignore. Il est arrivé par le Pakistan.

Tom Atkins, sûrement.

Qari Amadullah se tut, ramena le pan de son turban sur son épaule et lâcha encore une longue phrase.

— Il dit que c'est à vous de jouer, traduisit Habib. Il va repartir. Si vous pouvez libérer son frère, vous appelez le numéro que vous connaissez. On vous donnera des instructions pour le contacter à nouveau, *Inch'Allah*.

Qari Amadullah se leva, imité par ses hommes, et tendit la main à Malko. La serrant entre les deux siennes. Juste à ce moment, un des combattants postés à l'extérieur surgit, visiblement perturbé. Habib traduisit le bref échange entre lui et son chef.

— Des hommes sont en train de se rapprocher. Ils savent que vous êtes là. Ils ont envoyé un émissaire. Ce sont des gens de Baitullah Mehsoud.

— Que veulent-ils ? demanda Malko, qui connaissait déjà la réponse.

— Vous enlever. Pour vous tuer ou obtenir une rançon...

Qari Amadullah se mit à converser avec Habib qui se tourna finalement vers Malko.

— Il va essayer de vous tirer de là et de vous emmener jusqu'à Darra, où vous serez en sécurité. Mais il faut faire vite. Venez.

En un clin d'œil, ils furent tous dehors. Deux des hommes de Qari Amadullah prirent place dans la Toyota, l'un avec un RPG7.

Malko aperçut dans le lointain quatre véhicules, des pick-up Toyota bourrés d'hommes armés. Qari Amadullah désigna une piste qui ressemblait à une descente de ski, sur leur gauche.

— On va essayer de passer par là, expliqua Habib.

La pente devait bien faire trente degrés avec d'énormes rochers comme des plots, des trous, des bosses. Une piste de motocross. Les deux véhicules démarrèrent, le Land Cruiser de Qari Amadullah fermant la marche. Lorsque la Toyota plongea dans la descente, Malko eut l'impression de se trouver dans un manège de foire. Il en avait le cœur dans la gorge. Ensuite, il ne pensa plus, occupé à ne pas être éjecté. Soudain, il sentit son poulx s'envoler. Un des pick-up coupait la pente en travers devant eux, bien décidé à les intercepter. Leurs deux trajectoires allaient se rejoindre.

Une rafale claqua dans leur dos et des éclats de rochers jaillirent au milieu de nuages de poussière. Tir d'intimidation. Malko était trop précieux pour qu'on le tue.

Soudain, le taleb assis à l'arrière interpella le chauffeur qui pila avec une brutalité inouïe. L'Afghan sauta à terre, mit un genou au sol

et dirigea le tube de son lance-roquettes vers le véhicule arrêté en travers de la piste. Il visa soigneusement et la roquette fila avec une traînée de flammes vers son objectif. Le véhicule qui voulait leur couper la route explosa quelques secondes plus tard dans une énorme boule de feu et le taleb poussa un hurlement de joie avant de sauter à l'intérieur. Lorsqu'ils arrivèrent en bas de la pente, ils avaient semé leurs poursuivants. Le 4 x 4 de Qari Amadullah avait repris la tête.

Ils continuèrent à un train d'enfer sur une piste abominable pendant une bonne dizaine de kilomètres, puis le Land-Cruiser s'arrêta.

Qari Amadullah en descendit et vint à leur rencontre, pour échanger quelques mots avec Habib et récupérer son taleb.

— Nous nous séparons ici, annonça Habib.

L'ex-chef de *l'Ishkabar* fit demi-tour et son Land-Cruiser s'éloigna vers les montagnes.

Habib houspilla le jeune chauffeur et remonta : il avait visiblement hâte de filer. C'est à tombeau ouvert qu'ils regagnèrent Peshawar, vérifiant dans le rétroviseur s'ils n'étaient pas suivis.

Il ne restait plus à Malko qu'à transmettre l'offre de Qari Amadullah à Washington. Malko imaginait déjà la réaction de la Maison Blanche. George W. Bush tenait à ses prisonniers de Guantanamo comme une chatte à ses petits. La négociation n'allait pas être facile.

S'il y avait négocié.

La réunion se tenait dans le bureau de Frank Capistrano, dans l'aile West de la Maison Blanche. En dehors du *Spécial Advisor for Security* de George W. Bush, deux hommes y assistaient : le général Michael Hayden, directeur de la Central Intelligence Agency et le général William Gatsby, chargé au Pentagone de la gestion des prisonniers de Guantanamo.

C'est Frank Capistrano qui ouvrit le débat.

— Pour des raisons intéressant la sécurité nationale, commença-t-il, nous envisageons la libération de Wafik Amadullah, de nationalité afghane, détenu depuis le 16 janvier 2002, d'abord à Kandahar, puis à Gitmo. Je ne suis pas autorisé à vous communiquer les raisons de cette libération éventuelle, mais je tiens à connaître votre avis. Général Hayden, vous possédez tous les comptes rendus d'interrogatoire de cet homme.

— En effet, répliqua le DCI. Il a été interrogé plus de deux cents fois et a coopéré relativement bien. Nous avons saisi avec lui tout l'organigramme de son service et de nombreuses informations

concernant des membres d'Al-Qaida ayant combattu avec les talibans. Il n'a plus été interrogé depuis bientôt deux ans.

— Estimez-vous qu'il a encore un potentiel ? demanda Frank Capistrano.

Le général Hayden hésita.

— Question délicate, *sir*. Il faudrait en parler avec ses interrogateurs. Personnellement, je pense qu'il n'a plus grand-chose à dire, sauf s'il acceptait de coopérer pour la recherche de talibans encore en fuite. Ce dont je doute.

— Et vous, général Gatsby ? Qu'en pensez-vous ?

— Je pense qu'il serait extrêmement fâcheux de remettre en liberté un combattant islamiste qui va reprendre la lutte et a encore beaucoup de poids, d'après ses interrogatoires. Nous devons conserver ces criminels de guerre le plus longtemps possible, même sans les juger.

— Rien à dire sur la conduite de Wafik Amadullah à Gitmo ?

Le général baissa les yeux sur le document placé devant lui.

— Non, *sir*. C'est un détenu discipliné, en division II. Il n'a jamais causé de problèmes avec d'autres détenus, ni avec ses gardiens.

— Merci, conclut Frank Capistrano. Vos avis m'ont été très utiles, messieurs. Même s'ils ne sont que consultatifs.

Le général William Gatsby sursauta.

— Vous voulez dire que vous allez libérer ce criminel pour qu'il reprenne le combat contre nos troupes et celles de l'ISAF déployées en Afghanistan ?

Frank Capistrano lui adressa un sourire onctueux et apaisant.

— La décision appartient au Président, messieurs. *Have a good day*.

Malko émergeait de la piscine chauffée du *Serena* où il prenait enfin le soleil lorsque son portable sonna. C'était la secrétaire du chef de station de la CIA à Islamabad, Lee Berger.

— Monsieur Berger souhaiterait vous rencontrer, annonça-t-elle. Aujourd'hui à trois heures, à l'ambassade. Mr Harriman sera également là.

Malko se rallongea au soleil, regardant Jane Crawley évoluer dans l'eau tiède. Quatre jours qu'il attendait une réponse de Washington, après avoir envoyé à Frank Capistrano, son interlocuteur à la Maison Blanche, un rapport complet résumant la situation et demandant des instructions. Par correction, il en avait expédié un double à Sir George Cornwell, le directeur du MI6. Les Britanniques étaient concernés au premier chef par la présence dans le camp d'Al-Qaida de leur agent Tom Atkins.

Depuis c'était le silence.

Jane Crawley se hissa sur le rebord de pierre, extrêmement sexy

dans son maillot une pièce à travers lequel les pointes de ses seins dardaient avec orgueil.

— Bonnes nouvelles ?

— En tout cas, des nouvelles, éluda Malko.

Il en avait assez de l'inaction. Tarika Nawaz était toujours détenue secrètement à l'ambassade de Grande-Bretagne et Jane Crawley se chargeait du repos du guerrier.

Un soir, elle avait même ramené de l'ambassade une bouteille de Champagne Taittinger Brut Réserve, détournée d'un cocktail, et ils avaient fait l'amour avec encore plus de plaisir. Malko regarda sa Breitling. Il avait juste le temps de s'habiller, bien que l'ambassade US, au fond de la « Diplomatie Enclave » ne soit qu'à un kilomètre.

Tom Atkins était plongé dans une rêverie morose. Depuis la visite du mollah Rocketi, lui annonçant qu'il devait aller commettre un attentat contre le pape Benoît XVI, on ne lui avait plus parlé de rien.

Les journées se déroulaient avec la même monotonie. Prières cinq fois par jour, sermons d'un mollah, lecture du Coran, comme des dernières actions d'Al-Qaida, promenade dans la cour. Le Britannique avait maigri, mais se sentait en forme.

On ne lui avait plus reparlé non plus de la mystérieuse femme pour sa *niqqa*, et il en avait conclu que c'était un coup de bluff. Ce qui lui avait rendu la paix de l'âme. Imaginer que Tarika ait pu le trahir lui donnait envie de vomir.

En sortant de la petite mosquée, il leva la tête vers le ciel bleu.

Se demandant s'il n'allait pas tenter de s'évader.

Quitter la madrasa n'était pas très difficile : il suffisait de franchir un mur. Mais après ? Les alentours étaient désertiques, pas le moindre endroit où se cacher.

Il ne se faisait plus d'illusions : en restant dans la madrasa, il ne pourrait jamais communiquer avec l'extérieur. En s'enfuyant, il avait une chance minuscule de retrouver la civilisation. Et d'arriver à localiser l'endroit où il se trouvait depuis toutes ces semaines.

Il savait aussi que le camp était gardé par des hommes armés qui le rattraperaient facilement. Aussi se donna-t-il encore une semaine de réflexion. S'il parvenait à quitter les lieux *comme fedayeen* de l'islam, c'était quand même mieux.

Lee Berger tendit à Malko un télégramme tout juste décrypté.

— C'est pour vous, dit-il, de la part de Frank Capistrano.

Par la fenêtre, on apercevait des arbres ; l'ambassade US au cœur de la « Diplomatie Enclave », occupait une vingtaine d'hectares. Pour y parvenir, il fallait franchir plusieurs barrages, à l'entrée et aux abords du bâtiment. C'était un des lieux les mieux gardés d'Islamabad.

Malko lut le texte du *Spécial Advisor* de la Maison Blanche : « Wafik Amadullah se trouve désormais dans notre base de Bagram. Il a la possibilité de communiquer avec l'extérieur en utilisant le numéro ci-joint. Vous êtes autorisé à poursuivre les négociations avec son frère. Cependant, sa libération ne pourra être effective qu'une fois l'objectif détruit. »

C'est-à-dire le camp d'entraînement d'Al-Qaida réduit en poussière... Malko reposa le télégramme. La suite n'allait pas être facile.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Gillian Pond.

— Que j'ai une chance sur cent, fit Malko, mais il faut la tenter. Je vais reprendre contact immédiatement avec Qari Amadullah.

— Pensez-vous pouvoir obtenir des nouvelles de Tom Atkins ? demanda Fred Harriman.

— Je n'en sais rien, avoua Malko. Il faut d'abord que je renoue avec Qari Amadullah.

La réunion était terminée. Il attendit d'être à l'hôtel pour appeler Habib, le neveu du *maulana* Akran Awal. Annonçant qu'il souhaitait un nouveau contact et communiqua le numéro où on pouvait joindre Wafik Amadullah, un portable afghan.

Il devait aller avec Jane Crawley à une soirée organisée par des Pakistanais et elle lui avait juré de se faire particulièrement belle. Cette aventure forcément sans lendemain semblait lui plaire beaucoup.

Effectivement, lorsque Malko vint la retrouver dans sa chambre, elle portait une robe noire ajustée à faire s'évanouir un taleb, qui moulait sa croupe comme une gaine. Les yeux bleus légèrement maquillés, elle avait quand même bon genre.

Ce qui n'empêcha Malko de l'assaillir sur-le-champ. Il la prit debout, par derrière, appuyée à la glace de l'armoire qui renvoyait leur image de façon très érotique. Les mains refermées sur ses seins.

Une agréable récréation...

La soirée longue, arrosée et ennuyeuse, se tenait dans un jardin avec une tente, au sol recouvert de tapis. Jane Crawley était très entourée, par des ONG et des diplos bavant d'envie.

Lorsqu'ils repartirent dans le 4 x 4 de Jane Crawley, ils étaient particulièrement gais. En sortant de la soirée, ils ne démarrèrent pas tout de suite, engagés dans un flirt poussé. Troublé par un coup léger frappé à la glace de la portière, côté Malko. Celui-ci sursauta, submergé d'adrénaline. Il regarda à l'extérieur et vit un enfant.

Rassuré il baissa la glace.

Aussitôt, le gosse lui tendit un papier enveloppé dans une feuille de plastique avant de disparaître dans l'obscurité. Malko l'ouvrit. Il lut quelques lignes en anglais, tapées à la machine.

« Allez à la madrasa Baizari, à Quetta, dans Pachtounabad. Demandez le mollah Obeid Ula Akoun. »

Le directeur de conscience de Qari Amadullah.

Malko n'avait plus envie de flirter.

Quetta était une des villes les plus dangereuses du Pakistan, capitale du Béloutchistan, province en rébellion ouverte, infestée de talibans. Personne n'y allait plus depuis longtemps et on ne pouvait la rejoindre que par avion, les routes étant trop dangereuses.

Là-bas, personne ne pourrait lui venir en aide en cas de problèmes.

— Il faut que j'aille à Quetta, annonça-t-il à Jane Crawley.

La Britannique sourit, émoustillée.

— Il paraît que c'est une très belle ville ! Très intéressante, plus cosmopolite qu'Islamabad.

C'était une façon de voir les choses. Pour Malko, c'était surtout un coupe-gorge d'où il risquait de ne pas revenir. Seulement, il était impossible de ne pas se rendre au rendez-vous de Qari Amadullah.

CHAPITRE XXV

Un vent violent balayait le petit aéroport de Quetta et la température était glaciale. L'unique vol quotidien en provenance d'Islamabad vomissait ses passagers en face d'une rangée de vieux taxis jaunes, dans un joyeux bordel. Le ciel était d'un bleu immaculé, les montagnes encerclaient l'horizon de façon presque oppressante et on se sentait au bout du monde. Et pourtant à 1 700 mètres d'altitude, Quetta comptait un million sept cent mille habitants dont quatre cent mille Pachtoues. Après Kaboul et Kandahar, la plus grande ville pachtoune du monde.

Jane Crawley et Malko se retrouvèrent dans le minibus chargé à craquer de l'hôtel *Serena*, la perle hôtelière de Quetta. Après de nombreuses hésitations, Fred Harriman avait décidé qu'elle accompagnerait Malko pour garder la liaison avec Islamabad, grâce à son portable crypté. Ils étaient les seuls étrangers sur le vol.

La route filait au milieu d'une plaine à perte de vue. Ils franchirent un check-point militaire, des sacs de sable et une mitrailleuse. C'était plus sérieux qu'à Islamabad... La circulation était tout aussi intense, des rickshaws peinturlurés, des taxis en piteux état, quelques camions et beaucoup de bus. Le *Serena* se trouvait sur Zargoun Road, la grande avenue rectiligne traversant Quetta du nord au sud. Tapi derrière plusieurs barrières, une sorte de fort d'un seul étage, aux murs ocre, couleur du désert.

À peine installé, Malko annonça :

— J'y vais !

Tout ce qu'il avait, c'était le nom de la madrasa Baizari. Il n'était même pas armé. Jane Crawley l'encouragea d'un sourire.

— *Take care*^[53] !

À la réception, il expliqua où il voulait aller. On lui fit répéter trois fois le nom de la madrasa. Personne ne la connaissait, mais il y en avait des dizaines à Quetta, béloutches et pachtoues. Quand il précisa qu'elle se trouvait dans Pachtounabad, l'employé lui déconseilla vivement de s'y rendre. Devant l'insistance de Malko, il consentit à le faire conduire à une station de taxis dans le centre.

C'était en bordure d'un marché, près de la télé locale. Quelques vieux taxis jaunes avec des chauffeurs aussi usés qu'eux.

Personne ne connaissait la madrasa Baizari... Enfin, un vieux

édenté, pieds nus dans son taxi, hochait la tête : lui, connaissait. Pour 200 roupies, il accepta d'y conduire Malko. Le plancher de la voiture était troué, elle fumait et il ne restait pratiquement rien du tableau de bord... Quant au chauffeur, il parlait exclusivement pachtou ou béloutch, deux langues que Malko ne maîtrisait pas parfaitement.

Ils se lancèrent dans un dédale de rues populeuses, filant vers l'ouest de la ville, la partie pachtoune. Les turbans et les pacols étaient de plus en plus nombreux Ici, les talibans étaient chez eux.

Des gens se battaient devant un magasin d'État, pour récupérer un sac de farine distribué gratuitement. Le chauffeur s'arrêta trois fois pour demander son chemin. Enfin, ils quittèrent une route goudronnée pour plonger dans un chemin de terre battue bordé de hauts murs de terre ocre. Le vieux chauffeur se renseigna une dernière fois avant de s'arrêter devant une porte métallique verte, sans aucun signe extérieur.

Malko donna ses 200 roupies et tambourina à la porte qui finit par s'ouvrir sur un jeune homme légèrement barbu qui lui tendit la main automatiquement et s'adressa à lui en pachtou.

Après que Malko eut articulé cinq fois le nom de mollah Obeid Ula Akoun, il sembla enfin comprendre et guida Malko dans un salon qui sentait le moisi.

Un barbu en turban marron apparut une heure plus tard et donna l'accolade à Malko, dans une odeur d'oignon. C'était probablement le mollah Obeid Ula Akoun. Mais il ne parlait que quatre mots d'anglais... Il installa Malko dans une pièce plus vaste, avec des coussins partout, des tapis, des versets du Coran encadrés au mur, puis disparut, après un geste amical. Et l'attente commença. Le jeune homme revint, avec des galettes, des oranges, du thé, des biscuits et une énorme pastèque. Les Pachtounes raffolent des pastèques.

Après deux heures d'attente, Malko voulut activer son portable et renonça aussitôt : pas de réseau. Ou la madrasa était protégée par un système de brouillage, ou les murs épais bloquaient les communications.

Il se résigna et s'installa tant bien que mal.

La nuit était tombée lorsque la porte s'ouvrit. Malko se leva d'un bond. Qari Amadullah portait la même tenue que la dernière fois, mais sans arme apparente. Il étreignit Malko et s'assit tandis qu'un second taleb, plus jeune, restait debout, respectueusement. C'est lui qui ouvrit le dialogue dans un anglais chaotique.

— Le commandant Qari Amadullah vous remercie ; il a pu parler à son frère hier.

Malko respira mieux.

— Dites-lui que j'en suis heureux, répondit-il. Je suis ici, pour finaliser nos accords afin que son frère retrouve la liberté.

Traduction, hochement de tête approuvateur de Qari Amadullah. Ce dernier était visiblement impressionné que Malko ait pu arracher son frère de Guantanamo.

— Qu'il me dise ce qu'il sait de ce camp, attaqua-t-il.

Bref échange entre les deux Pachtoune, puis l'interprète expliqua en phrases hachées :

— Le commandant Amadullah connaît quelqu'un qui travaille dans ce camp comme cuisinier. Un *moudjahid* qui a combattu avec lui contre les *chouravis*⁽⁵⁴⁾ et, ensuite, les mécréants du Nord. C'est un homme qui lui est très fidèle, car ils sont du même village.

— Où est le camp ? demanda Malko d'une voix qu'il s'efforçait de maîtriser.

Il touchait au but.

— Non loin de la ville de Dalbandin, répondit le jeune homme. À 200 kilomètres à l'ouest de Quetta, dans une région désertique.

— Vous pourriez le situer sur une carte ?

Échange embarrassé et Qari Amadullah expliqua que ce n'était pas facile et qu'il n'avait pas de carte détaillée de la région. Peut-être le cuisinier pourrait-il le faire.

— Où est le cuisinier ? demanda Malko.

— Là-bas, mais il vient demain à Quetta pour quelques jours, voir sa famille installée à Pachtounabad.

— Je pourrais le voir ?

— C'est délicat, traduisit l'interprète, et il ne parle pas anglais.

— Comment vient-il ?

— En bus. La madrasa se trouve à une quinzaine de kilomètres de l'arrêt de bus.

C'était quand même assez vague pour une attaque aux missiles. Pour écraser le nid de vipères sous les bombes, il fallait une localisation extrêmement précise... Malko réfléchissait à se faire exploser les méninges. Et soudain, il eut une idée !

— Un des pensionnaires de ce camp est un ami, dit-il. Si je donne son nom au cuisinier, sous le sceau du secret, pourra-t-il lui remettre quelque chose, sans que l'encadrement du camp le sache ?

Les deux Pachtoune eurent une discussion animée et l'interprète conclut :

— *Inch'Allah*, le commandant Amadullah pense que c'est possible.

— Il faut que ce soit *certain*, s'il veut revoir son frère, souligna Malko.

Nouvel échange verbal.

— Il dit qu'il le fera, *Inch'Allah*...

Toujours le conditionnel divin...

— Bien, conclut Malko, voilà ce que nous allons faire. Je vais repartir et je reviendrai demain ou après-demain avec ce qu'il faut remettre à mon ami. Vous êtes absolument sûr de votre cuisinier ?

— Sa famille est proche de celle de Qari Amadullah.

Justement, celui-ci posa une question aussitôt traduite.

— Quand mon frère va-t-il être libéré ?

— Lorsque le problème de ce camp sera réglé, fit Malko.

— Comment ?

— Il doit être détruit avec ceux qui s'y trouvent.

Le Patchoune ne parut pas vraiment choqué. L'Afghanistan était un pays violent. Nouvelle discussion, puis il revint à la charge.

— Le commandant Qari Amadullah ne peut pas rester longtemps à Quetta, c'est dangereux pour lui.

— Moi non plus, je ne veux pas rester longtemps, renchérit Malko. J'ai une idée que je veux mettre en œuvre.

Il désigna la pastèque, à laquelle il n'avait pas touché.

— Comment appelez-vous ce fruit ?

Un peu étonné, l'interprète répondit :

— *Serda*...

— Votre cuisinier pourrait-il en apporter une à mon ami qui se trouve dans le camp ?

Traduction. Après un court silence, Qari Amadullah parut comprendre.

— Oui, dit-il. Tout le monde aime beaucoup ces fruits et on n'en trouve pas là-bas.

Sur le papier, Malko venait de résoudre son problème.

— Je vais partir, dit-il, et revenir demain, ou au plus tard après-demain. Je vous remettrai ce fruit pour que le cuisinier le donne à mon ami. Ensuite, vous n'aurez plus rien à faire.

Traduction.

— Quand le frère Wafik sera-t-il libre ? redemanda l'interprète.

— Dès que l'opération sera terminée, répéta Malko. Au maximum vingt-quatre heures après la remise de ce *serda*.

Qari Amadullah se rembrunit.

— Qui lui dit que vous ne mentez pas ? traduisit l'interprète.

— Rien, reconnut Malko. Mais ce n'est pas le cas.

— Les infidèles sont très menteurs. Ils ne croient pas en Dieu, renchérit l'interprète. Le commandant Amadullah veut une garantie que son frère sera libéré de Bagram lorsqu'il aura fait ce que vous demandez.

— Laquelle ?

— Vous restez avec lui tant que son frère ne sera pas libre... Si cela ne se produit pas, il vous tuera.

Visiblement, c'était à prendre ou à laisser. Malko ne discuta pas. Le plus important était de progresser. Il tendit la main à Qari Amadullah.

— J'accepte cette condition. Je serai son hôte tant que son frère ne sera pas libre.

Cela sembla rassurer le commandant taleb qui conclut :

— Vous pouvez repartir. Revenez ici dès que vous serez prêt. Le commandant sera aussitôt prévenu.

Malko se leva, étreignit à nouveau Qari Amadullah et sortit de la pièce, sa pastèque sous le bras. Comme il n'était pas sûr d'en retrouver une autre, il préférait garder celle-là.

Il se retrouva dans la petite rue en pente et remonta jusqu'à la voie goudronnée. Il dut marcher près d'un kilomètre, pas trop rassuré, avant de trouver un taxi qui comprenait « hôtel *Serena* ».

Le compte à rebours était commencé.

— Je serai à Quetta demain dans la journée, annonça Fred Harriman en terminant sa conversation avec Malko. Je n'irai pas au *Serena* mais dans un petit hôtel en ville, le *Bloom Star*. C'est beaucoup plus discret. Dès que je suis là, je vous appelle.

— Vous venez par la route ?

— Oui. Par avion, c'est trop risqué avec ce que je transporte. J'espère que cela se passera bien.

Ce qui n'était pas évident : il fallait traverser une partie du Waziristan et le sud du Béloutchistan, en insurrection permanente. Lorsque Malko raccrocha, il était vidé : une fois de plus il n'y avait plus qu'à attendre et à prier. Que le MI6 ait validé sa méthode le rassurait. Mais il s'agissait d'une opération extrêmement complexe.

Jane Crawley l'observait.

— Il y a un buffet dehors, annonça-t-elle. Vous devez avoir faim ?

C'était charmant, mais on grelottait. Nourriture locale, incroyablement épicée.

Que des locaux. Une explosion sourde retentit dans le lointain : des gens qui s'expliquaient à la grenade... L'estomac en feu, Malko remonta et aussitôt Jane Crawley entreprit de faire tomber sa tension, à genoux devant la glace, pour une fellation délicate.

Une vestale.

Il était si fatigué qu'il jouit dans sa bouche, sans même chercher à lui faire l'amour.

Il était près de cinq heures le lendemain quand le portable de Malko sonna. En reconnaissant la voix de Fred Harriman, il eut envie d'embrasser l'appareil.

— Nous sommes là où je vous ai dit, je vous attends, annonça l'agent britannique. Chambre 16.

Même sur un portable crypté, il était prudent...

Malko mit l'énorme pastèque dans un sac de toile et descendit. Depuis la veille, il n'était pas sorti : Quetta n'était pas sûr pour les étrangers et il n'y avait rien à voir, à part un vieux fort, la ville ayant été détruite par un tremblement de terre en 1935. Il trouva le *Blom Star Hôtel* au fond de Stewart Road, petite rue dans le centre. Dans un parking devant l'hôtel, Malko aperçut un camping-car avec une plaque britannique.

Il longea le bâtiment rouge et blanc et passa sous une route pour gagner les chambres disposées autour de deux petites pelouses.

Il frappa à la porte de la chambre 16 et Fred Harriman ouvrit aussitôt. Derrière lui, Malko aperçut une femme aux cheveux gris. Le chef de poste du MI6 à Islamabad lui serra la main chaleureusement.

— Vous avez vu le camping-car dehors ? Nous sommes des touristes un peu excentriques...

— Bravo ! approuva Malko.

Le Britannique prit dans un sac de voyage deux objets qu'il posa sur le lit : un téléphone satellite Thuraya et un objet jaune oblong de 15 centimètres de long, cerclé d'une antenne noire souple.

— Voilà de quoi farcir votre pastèque, annonça Fred Harriman. C'est une balise de détresse Kannad couplée à un GPS. Il suffit de déplier l'antenne et d'appuyer sur le poussoir rouge « on », pour qu'elle émette un signal sur la fréquence 406 MHz couplée à un GPS. Ce qui permet une localisation à 120 mètres près. On a emmené ça, parce que, si nous nous étions fait intercepter, c'est *aussi* une balise de détresse *civile*. Cependant, cela va très bien fonctionner pour ce que nous voulons en faire... À partir du moment où elle est activée, la balise émet un signal pendant vingt-quatre heures, qui peut être capté par un drone, un avion ou un satellite. Ensuite, il n'y a plus qu'à effectuer la localisation.

— Et le Thuraya ?

— C'est pour Tom Atkins. Pour lui permettre de communiquer avec un *rescue crew* qui attendra de l'autre côté de la frontière.

— C'est parfait, approuva Malko. À une condition : que Tom Atkins soit toujours vivant.

— *Right* ! reconnut le Britannique. Mais je pense qu'il l'est. Depuis votre départ, il s'est passé un fait nouveau : Tarika Nawaz a parlé.

— Non ?

— Si. Nous avons fait un *deal*. On la laisse filer si elle nous dit la

vérité. Alors, elle nous a raconté le plan d'Al-Qaida pour vous capturer et vous exécuter en même temps que Tom Atkins. Ce qui signifie qu'il y a encore très peu de temps, il était vivant.

— Tarika Nawaz a fait un bon *deal*...

Fred Harriman eut un sourire ironique.

— Pas vraiment. Londres nous avait donné huit jours pour la remettre en liberté. Nous avons filmé et enregistré sa confession. On la donnera à Al Jazira et ils sauront bien la faire passer de l'autre côté...

— Bien, conclut Malko. Espérons que votre *kriegspiel* fonctionnera parce que, moi aussi, je vais servir d'otage.

Il expliqua à Fred Harriman le *deal* passé avec Qari Amadullah. Le Britannique était atterré.

— Vous risquez votre peau. Il n'hésitera pas à vous liquider s'il ne revoit pas son frère.

— Je n'en doute pas, reconnut Malko. Mais je ne peux plus reculer. Après la réception du signal par les gens de chez nous, quel délai faut-il pour lancer les frappes ? demanda Malko.

— Entre deux et quatre heures, d'après le CentCom Middle East^{55}. Ce sont des unités de l'US Navy croisant dans l'océan Indien qui s'en chargeront.

La femme au cheveux gris avait commencé à ouvrir en deux la pastèque et en vida l'intérieur dans un sac en plastique. Il y avait largement la place pour la balise et le Thuraya qu'ils enveloppèrent de plastique transparent. Ensuite ils placèrent le tout dans le fruit évidé et Fred Harriman ajouta une lettre à l'intention de Tom Atkins. Ensuite, ils calèrent les deux objets avec du bull-pack pour que cela ne bouge pas et recollèrent les deux morceaux de la pastèque grâce à des fils de fer très minces réunissant les deux parties, y ajoutant une colle spéciale pour ajuster les deux bords.

Le fruit semblait parfaitement normal... Bien sûr, il n'aurait pas fallu le secouer... Fred Harriman le tendit à Malko.

— Voilà. Espérons que tout se passera comme prévu. Nous repartons tout à l'heure vers Karachi.

Nous nous reverrons à Islamabad dès que cela sera terminé.

Ils se serrèrent longuement la main et Malko redescendit avec son sac de voyage contenant la pastèque piégée. Si Tom Atkins était mort, toute l'opération tombait à l'eau.

Dans le cas contraire, une fois le camp détruit, Wafik Amadullah serait remis à la Croix-Rouge de Kandahar.

CHAPITRE XXVI

Cette fois, Malko avait pu guider le taxi jusqu'à la madrasa. Le jeune barbu l'accueillit avec un sourire et le mena dans la pièce où il avait déjà été reçu. Malko s'installa. Il était en pays de connaissance. Ce n'est qu'une heure plus tard que Qari Amadullah apparut, flanqué de son interprète.

Malko ouvrit son sac et lui montra la pastèque.

— Voici ce qu'il faut apporter à mon ami. Il est là-bas sous le nom de Abdul Riaz Basra. Le cuisinier doit pouvoir le trouver facilement.

— Cela ne pose pas de problème, confirma le jeune interprète. Vous avez des nouvelles du frère Wafik ?

— Je ne suis pas supposé en avoir, répliqua Malko.

— Comment sera-t-il libéré ?

— Il sera remis à la Croix-Rouge de Kandahar dès qu'un drone aura vérifié la destruction du camp.

Qari Amadullah resta silencieux de longues minutes puis dit quelques mots à l'interprète :

— Vous devez rester ici, traduisit ce dernier, le commandant va remettre votre paquet au cuisinier au terminal du bus Sada Bhar. Il repart demain matin tôt pour le camp. Votre paquet sera remis à votre ami demain avant midi.

Malko eut envie de dire « *Inch'Allah* ».

Il salua les deux hommes et la porte claqua. Seule nouveauté, il entendit une clef tourner dans la serrure. Il était enfermé.

Qari Amadullah pénétra dans le terminal de bus Sada Bhar à six heures du matin. Il repéra tout de suite le cuisinier assis sur les marches du bâtiment de la gare routière. Il alla s'asseoir à côté de lui et lui remit le paquet en lui expliquant ce qu'il devait faire. Bien entendu, cet homme simple ne soupçonnait rien. En plus, il n'aimait pas les Arabes dont l'un avait violé sa sœur. Il écouta avec attention Qari Amadullah et enfouit dans la poche de son *charouar* le nom du pensionnaire du camp à qui il devait remettre le paquet. Évidemment, Qari Amadullah ne pouvait lui dire toute la vérité. Il l'avertit seulement à demi-mot.

— Quand tu auras remis ce paquet, conseilla-t-il, pars faire ton marché et ne reviens pas avant le soir.

Les deux hommes s'étreignirent et Qari Amadullah regarda le cuisinier monter dans le bus peinturluré comme une vieille courtisane. Il se sentait mal à l'aise, sachant très bien ce qu'il faisait. Mais, d'une part, il détestait les gens d'Al-Qaida et, d'autre part, et surtout, il était fier de pouvoir arracher son frère à Guantanamo.

Cette fois, lorsqu'il reparut le lendemain matin, Qari Amadullah ne s'attarda pas. À peine entré, l'interprète lança à Malko :

— Vous venez avec nous.

— Où ?

— Là où nous allons. Vous avez un portable ?

— Oui.

— Donnez-le.

Malko obéit.

— Vous le retrouverez en revenant ici, assura le jeune homme. Venez.

Il les suivit et ils gagnèrent à pied le bas de la rue où attendait le pick-up du chef taleb, avec deux de ses hommes. Il monta à côté de lui à l'arrière, et le véhicule démarra. Très vite, il ne sut plus où il se trouvait et cela importait peu.

Ils roulèrent une demi-heure hors de la ville pour gagner une sorte de ferme. Des hommes armés surgirent et saluèrent Qari Amadullah. Ce dernier, par l'intermédiaire de l'interprète, annonça :

— Vous êtes mon hôte jusqu'à ce que mon frère soit libéré.

On installa Malko dans une pièce au sol couvert de vieux tapis, avec des coussins, des tables basses, un grand plateau de cuivre, et on le laissa seul.

Vers sept heures du soir, Qari Amadullah revint et on apporta de la nourriture, des galettes, des fruits, du thé et de l'eau. Assis par terre, ils mangèrent en silence. Ensuite le commandant taleb se retira dans un coin de la pièce pour prier.

Malko demeura seul pour la nuit. Enfermé, bien entendu. Si l'opération échouait, il était certain que Qari Amadullah l'égorgerait avec la même politesse. Il préférait ne pas y penser...

Il tenta de trouver le sommeil, sans vraiment y parvenir. Pourtant, le silence était absolu, mais l'angoisse lui serrait la gorge.

Jane Crawley était folle d'inquiétude. À dix heures du soir, Malko

n'avait toujours pas réapparu et son portable crypté ne répondait pas. Coupé.

Toutes les demi-heures, elle recevait un coup de fil d'Islamabad qui suivait la situation. Hélas, elle ne pouvait rien leur dire.

Des dizaines de personnes étaient en alerte, attendant le signal de la balise, un peu partout dans la région et dans l'océan Indien. L'opération avait été baptisée par les militaires « Spring Storm ».

Très haut au-dessus de la zone, des appareils bourrés d'électronique se relayaient dans le ciel. Attendant de capter le signal sur 406,28 Mgz.

Tom Atkins venait de se réveiller quand il entendit un coup léger frappé à la porte de sa cellule. Il alla ouvrir. Un homme en *camiz-charouar* lui souriait, une énorme pastèque dans les mains. Il le reconnut : c'était un des deux cuisiniers de la madrasa. Il pointa le doigt sur lui et demanda :

— Abdul Riaz Basra ?

— *Atcha*.

L'homme posa délicatement le fruit par terre et s'esquiva.

Le Britannique, intrigué, regarda le fruit : qui pouvait lui faire ce cadeau inattendu ? Il le souleva et la pastèque lui parut très légère, ce qui l'alerta. Soudain, son poulx monta à toute vitesse : c'était enfin un message de l'extérieur !

Il le posa sur son lit et le secoua légèrement, l'examinant attentivement. Il remarqua que le fruit semblait coupé en deux. Il ne fallut pas longtemps pour que les deux moitiés se détachent et il aperçut alors les deux sacs en plastique... Son cœur battait la chamade. On avait réussi à entrer en contact avec lui. Il reconnut la forme du Thuraya et devina que l'autre objet devait être une balise. Mais ce qui l'attira d'abord, c'était la lettre fermée dans le plastique du Thuraya.

Il cacha le tout dans son petit placard et ouvrit la lettre. L'écriture lui était inconnue, mais l'en-tête était celle du MI6. Il alla droit à la signature : Fred Harriman, un des chefs de poste du « 6 ».

Les premières lignes expliquaient le maniement très simple de la balise, soulignant qu'une fois déclenchée, il n'y avait plus de retour en arrière. Son émission permettrait de localiser avec précision la madrasa et de l'ensevelir sous un déluge de *Tomahawk*.

Aussi, il était urgent pour lui de filer, même à pied. C'était une question de vie ou de mort... C'est en lisant le second paragraphe que Tom Atkins eut l'impression qu'on lui enfonçait un pic à glace dans le cœur. Il relut trois fois la prose sèche de Fred Harriman :

« Tarika Nawaz se trouve à l'ambassade, en résidence surveillée. Elle a joué double jeu depuis le début et a tenté d'assassiner Malko Linge. Elle est venue au Pakistan pour rejoindre le djihad. Je sais que cela va vous secouer, mais je me devais de vous le dire. Nous en parlerons à votre retour. »

Tom Atkins replia méticuleusement la lettre et la glissa dans sa poche. Il avait la sensation d'étouffer. Tarika l'avait berné depuis le début ! Parfois, il avait eu des doutes, mais il s'était persuadé de son amour.

Le début de leur liaison avait été tellement torride... Les mots de Fred Harriman le poignardaient à répétition. La tête lui tournait. Brutalement, il redevint *le field officer* du MI6 et ne pensa plus qu'à son devoir.

Repoussant l'horreur froide qui le submergeait, il sortit la balise de son plastique et déroula le ruban noir de l'antenne.

Il souleva ensuite le cache transparent et enfonça le poussoir rouge qui se mit à clignoter. Invisible et silencieux, le signal partait vers le ciel. Du pied, il la repoussa derrière le lit. Il savait qu'en quelques minutes son signal serait capté et analysé et qu'à partir de là, la machine se mettrait en route. Plus rien ne pouvait l'arrêter. Il n'avait même plus faim, plus envie de rien. Il déverrouilla la porte et sortit dans la cour sous le soleil aveuglant du matin. Le ciel était bleu cobalt, les montagnes ocre beige. Il respira à pleins poumons puis, comme un automate, se dirigea vers la petite mosquée. Il voulait être tranquille pour faire le point.

Un de ses compagnons était déjà là et le salua d'un signe de tête.

Tom Atkins leva la tête vers le dôme de la mosquée et, presque sans bouger les lèvres, murmura :

— *Good Lord, show me the way*⁽⁵⁶⁾.

Ironie du sort, il priait son Dieu dans l'enceinte d'un autre. Mais tout cela n'avait plus beaucoup d'importance... Lorsqu'il ressortit, il avait presque retrouvé sa sérénité. Il demeura dans la cour, regardant le soleil monter dans le ciel. Il se dit qu'il n'aurait pas besoin du Thuraya.

La frégate US *Marble Head* faisait des ronds dans l'océan Indien depuis environ trois mois, chargée, entre autres, de surveiller le trafic des innombrables pétroliers le long des côtes iraniennes. Et aussi, les foucades éventuelles des petits avisos de la marine iranienne, toujours prêts à provoquer la puissante *task force* américaine postée au large de ses côtes.

Équipée de *cruise-missiles Tomahawk*, le *Marble Head* était capable

de frapper des objectifs jusqu'en Asie centrale.

Ce qui arrivait parfois. Les Américains, lorsqu'ils avaient « acquis » un objectif terroriste, soit dans une zone très délicate d'accès, soit dans un lieu où les troupes terrestres ou aériennes ne pouvaient se rendre pour des raisons diplomatiques, avaient recours à cette force de frappe.

Les *Tomahawk* avaient une portée de 2 500 kilomètres et pouvaient donc frapper très loin.

Le capitaine Wilbur Coll se trouvait dans sa cabine lorsque le radio lui apporta un message codé « très secret », émanant du CentCom de Bagram, en Afghanistan, après avoir été approuvé par le CentCom de Floride.

C'était, comme d'habitude, une succession de chiffres. Les coordonnées géographiques de l'objectif et le nombre de missiles à expédier, ainsi que leur type. BGM 109, avec une tête « ground »⁽⁵⁷⁾. La plupart du temps, sur cette zone, il n'y en avait qu'un seul, à cause des répercussions politiques. Cette fois, il y en avait six, ce qui indiquait un *high value* objectif. Quelques années plus tôt, le commandant Coll, posté alors dans l'Adriatique, avait envoyé plusieurs volées de *Tomahawk* sur la Serbie.

Après avoir examiné le message, il convoqua son officier de tir et lui tendit les coordonnées de l'objectif.

— Exécution immédiate et prioritaire, ordonna-t-il. Les missiles doivent être partis avant midi.

Ce qui était exceptionnel. La plupart des frappes avaient lieu de nuit, pour éviter les dommages collatéraux, et aussi par discrétion.

Heureusement, le navire n'avait pas besoin de stopper pour envoyer ses *Tomahawk*.

Le commandant Wilbur Col n'avait pas à se poser de questions et ne chercha même pas à savoir sur quoi ils allaient s'écraser.

Quelques minutes plus tard, le pont du *Marble Head* trembla lorsque le premier *cruise-missile* s'envola presque à l'horizontale, laissant derrière lui un long panache de flammes. La version moderne des V1 lancés par Hitler sur la Grande-Bretagne, à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Le *Tomahawk*, long de 6,25 mètres, filait à 880 km/h vers son objectif, avec une précision de quelques mètres si toutes les données de l'objectif avaient été convenablement entrées dans le système de guidage GPS.

Les cinq autres suivirent et, bientôt, on ne distingua que quelques lambeaux de fumée vers le nord-est.

Tom Atkins était revenu s'étendre sur son *charpoi*, dans sa cellule.

Invisible et silencieuse, la balise dissimulée derrière le lit expédiait depuis une heure son message qui devait attirer la foudre sur le camp des « visages pâles ».

Tom Atkins ignorait quand exactement les missiles s'écraseraient sur la madrasa. De toute façon, avant la fin de la journée. Il se dit que la frappe serait efficace : tout le monde était là, avec même en prime un petit groupe arrivé en fin de journée du Waziristan.

Il n'éprouvait plus ni haine, ni regret. Juste une immense tristesse, noire comme un lac très profond.

Et aussi une certaine fierté.

Comme lorsqu'on est atteint d'une maladie en phase terminale. Il est rare de pouvoir choisir l'heure de sa mort. Il n'avait pas peur, simplement, il luttait contre cette tristesse profonde, qui semblait avoir envahi toutes ses cellules. Le fait d'avoir été manipulé par Tarika depuis leurs retrouvailles et leur mariage le remplissait d'un désespoir absolu. Et pourtant, si elle était entrée dans sa cellule, il aurait encore eu envie d'elle.

Peut-être même lui aurait-il pardonné...

Finalement, c'était mieux ainsi : il n'aurait jamais pu échapper aux griffes des gens d'Al-Qaida. Et, de toute façon, Tarika l'aurait quitté, puisqu'il n'était plus utile à la Cause. Alors, il allait faire un ultime pied de nez à ses adversaires. Il les avait bernés en arrivant jusque-là, mais ils ne vivraient pas assez longtemps pour s'en rendre compte.

Quelque part, très loin dans sa tête, il se dit qu'en même temps, il allait laver l'honneur de son Service, regagner l'estime de ses camarades. C'était comme s'il se réveillait d'un long cauchemar.

Il avait envie de voir une dernière fois le ciel. Il se leva et sortit dans la cour.

Il faisait doux, environ vingt degrés. Il regardait la crête dentelée des montagnes ocre lorsqu'il perçut un très faible sifflement qui grandit à une vitesse incroyable.

Il leva la tête et ne vit rien. Le sifflement était devenu assourdissant. Deux portes s'ouvrirent sur des barbes affolées. Tom Atkins eut envie de se boucher les oreilles, ses tympanes allaient éclater.

Ce fut sa dernière perception humaine. Le premier *Tomahawk* explosa à une dizaine de mètres de lui, juste au milieu de la cour.

Malko regardait la trotteuse de sa Breitling courir autour du cadran. Il faisait jour depuis longtemps, mais personne n'était venu le voir, à part le jeune homme qui lui avait apporté du thé, des biscuits et des fruits. Soudain, la porte s'ouvrit sur Qari Amadullah.

— Les gens d'un village ont entendu une série d'explosions venant de la direction du camp ! annonça-t-il. On vient de me prévenir.

— On peut aller voir ?

— Non, fit le taleb, c'est trop dangereux, il y a d'autres camps d'Al-Qaida pas très loin.

— Dans ce cas, il faut me ramener à la madrasa, dit Malko, pour que je puisse avoir des nouvelles sur mon portable.

Ils partirent immédiatement. Une heure plus tard, il réactivait son portable et appelait Fred Harriman. La voix de l'officier du MI6 éclata dans le récepteur.

— *You did it ! You did it*^{58} ! Un drone est en train de transmettre les photos de la madrasa : il ne reste rien. Ils ont été aplatis, ces salauds.

— Vous avez des nouvelles de Tom Atkins ?

— Pas encore. Nous appelons son Thuraya toutes les cinq minutes. Deux hélicos sont prêts à aller le chercher.

— Pourvu qu'il ait pu s'enfuir ! soupira Malko.

— À propos, précisa Fred Harriman, les ordres ont été donnés. Un avion va décoller de Bagram à destination de Kandahar dans l'heure qui suit. Wafik Amadullah sera remis au représentant de la Croix-Rouge là-bas.

— Merci, dit Malko.

Il se tourna vers Qari Amadullah.

— Votre frère sera à l'aéroport de Kandahar dans trois heures au maximum. Il faudra le récupérer à la Croix-Rouge.

Il vit des larmes perler dans les beaux yeux verts du taleb, mais celui-ci ne dit pas un mot et tourna les talons. Malko se rassit. Désormais, il n'avait plus qu'à tuer le temps.

C'était une cérémonie extrêmement intime qui se tenait dans le hall d'honneur du Vauxhall Corner. Une cinquantaine de participants, dont le ministre de l'Intérieur et un représentant du Premier ministre. Et tous les chefs de service des deux maisons, le « 5 » et le « 6 ».

Sir George Cornwell se tenait debout en face du *wall of honor*, un grand rectangle de marbre noir où étaient gravés en lettres d'or les noms des membres du Service tués ou disparus en opération.

Il n'y avait pas de micro et il se mit à lire une très courte allocution, rappelant que le camp où Al-Qaida entraînait des kamikazes de race blanche avait été détruit trois jours plus tôt par une salve de missiles de croisière tirés d'une frégate américaine. D'après les photos des drones, personne n'avait survécu et, d'ailleurs, la direction d'Al-Qaida avait confirmé, *via* son canal habituel Al Jazira,

que plus de trente *shahid* avaient été massacrés.

— *Gentlemen*, enchaîna-t-il, ce résultat n'aurait pas pu être atteint sans le sacrifice de notre camarade Tom Atkins, qui a réussi une magnifique opération de pénétration. Il n'a, hélas, pas pu s'enfuir avant les frappes et a été tué en même temps que nos adversaires. J'ajoute qu'il s'est sacrifié volontairement, et que nous devons lui en être reconnaissants. À titre posthume, il sera décoré de la Victoria Cross. Il y a peu de chance pour que nous puissions jamais lui donner une sépulture décente, mais nous essaierons de ne jamais oublier que, dans un coin perdu du Béloutchistan, gît un des nôtres. Pour l'éternité.

Il se retourna et détacha le rectangle de velours noir fixé au marbre, dévoilant le nom de Tom Atkins en lettres d'or.

Il y eut une longue plage de silence, puis les assistants se dispersèrent.

Le *Traveller's Club* était particulièrement désert, ce soir-là. Dans la petite salle à manger attenante au bar, seule une table était occupée. Celle de Sir George Cornwell, accompagné d'un membre de son Service et de Malko.

Le directeur du MI6 leva sa flûte de Taittinger, tourné vers Malko.

— Ce soir, nous pouvons boire à votre victoire. Sans vous, je ne sais pas si nous aurions réussi cette opération. Vous avez pris beaucoup de risques et fait preuve d'une grande finesse.

— Merci, dit Malko, sans dissimuler son émotion.

— Je bois aussi à Tom Atkins, continua le Britannique. *For he was a jolly goodfellow*^{59}.

Dans sa bouche, c'était un compliment dithyrambique... Ils burent et le directeur du MI6 se tourna vers le troisième homme.

— Foster, dit-il, vous qui « traitez » les médias, arrangez-vous pour leur raconter une belle histoire. Celle d'un kamikaze de chez nous. Un homme qui a sacrifié sa vie *in the course of duty*^{60}.

Même à Malko, il ne pouvait pas dire que c'est lui qui avait dicté la lettre de Fred Harriman à Tom Atkins, lui apprenant la trahison de Tarika Nawaz. C'est Tom Atkins, qui, en *gentleman*, avait choisi la meilleure solution.

- {1} Voir SAS n°173 : *Al-Qaida attaque !*, tome 1.
- {2} Mariage religieux express.
- {3} Kamikaze.
- {4} Un pont à la fois.
- {5} Réunion.
- {6} Un des nôtres.
- {7} Pantalon et chemise traditionnels.
- {8} Atomique, biologique, chimique.
- {9} Voir SAS n°173 : *Al-Qaida attaque !*, tome 1.
- {10} Service de renseignements néerlandais.
- {11} Connard !
- {12} 25 euros.
- {13} Vous ne bougez pas.
- {14} Voir SAS n°173, *Al-Qaida attaque !*, tome 1.
- {15} Merci, en urdu.
- {16} Vite ! Vite !
- {17} Oui ?
- {18} Service de Sécurité.
- {19} Algemene Inlichtingen-en Veiligheidsdienst : Service général de renseignements et de sécurité.
- {20} Qui d'autre ?
- {21} Je vous tiens au courant.
- {22} Voulez-vous vous asseoir ici ?
- {23} Pourquoi pas.
- {24} Comment ça va ?
- {25} Pas mal.
- {26} Sécurité d'État.
- {27} Fraction Armée Rouge, équivalent allemand d'Action Directe.
- {28} Voir SAS n°173, *Al-Qaida attaque !*, tome 1.
- {29} C'est très possible.
- {30} Fusil-mitrailleur russe.
- {31} Verset.
- {32} Le gâteau est cuit.
- {33} Chaussettes à clous.
- {34} Galettes.
- {35} Oui.
- {36} Sang, sang, sang. Allah est grand.
- {37} Direction de la sécurité du territoire.
- {38} Police de l'air et des frontières.
- {39} Non. Je ne fume pas.
- {40} Police. Attention ! Danger.
- {41} Commandeur des croyants.
- {42} Équivalent d'imam.
- {43} Environ 10 000 euros.

- {44} Barbouzes.
- {45} Les dés sont jetés.
- {46} Fini de jouer.
- {47} Service de renseignement.
- {48} C'est votre choix, mon cher.
- {49} L'enjeu est énorme.
- {50} Il est homo.
- {51} Chez vous ou chez moi ?
- {52} Plus fort !
- {53} Faites attention !
- {54} Soviétiques.
- {55} Centre de commandement pour le Moyen-Orient.
- {56} Mon Dieu, dites-moi ce que je dois faire.
- {57} Objectif terrestre.
- {58} Vous y êtes arrivé !
- {59} Car c'était un type bien.
- {60} Par devoir.